

100



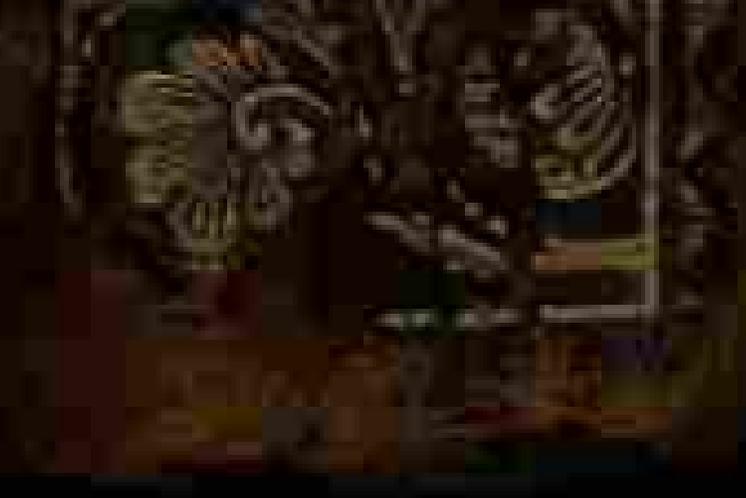
1838



1838



RAUD
F1211
G18
t. 3-4
v. 2





1020001145



UANE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



103130



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE ✓
dans la nouvelle Espagne, ses diverses avan-
tures, & son retour dans la Province de
Nicaragua jusqu'à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique, telle qu'elle étoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE UNE DESCRIPTION EXACTE DES
Terres & Provinces que possèdent les Espagnols en
toute l'Amérique, de la forme de leur Gouvernement
Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, de
leurs Mœurs, & de celles des Créoles, des Métis,
des Mulâtres, des Indiens, & des Nègres.

TOME III. ET IV.



A AMSTERDAM, ✓
Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire
dans le Beurs-straat.

M. DCC. XXI.

BERNARDO DE SAUTERRE

F1211

G18

t.3-4

v.2



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

UANL

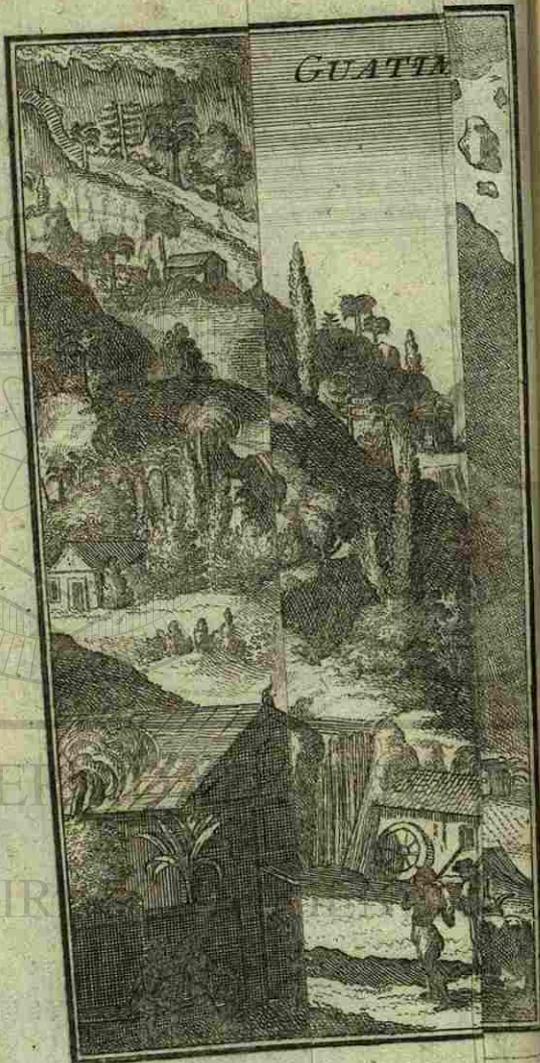
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



GUATMALA





RELATION
DE LA
NOUVELLE
ESPAGNE.
TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat, du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la Ville de Guatimala, & du País qui en dépend.

JE n'eus pas fait mille pas au de là de l'Eglise de Xocotenango, qu'il sembloit que les côteaux & les montagnes se separoient les unes des autres, pour laisser plus d'espace à la vûë, & lui donner le moyen de s'étendre dans la vallée.

La réputation de cette Ville, & les discours qu'on m'en avoit faits à Mexico & Chiapa,
Tom. III. A m'a

m'avoient fait naître la pensée qu'elle devoit être fortifiée de bonnes murailles, de tours, & de bastions, pour résister à tous ceux qui auroient quelque dessein de l'attaquer.

Mais comme j'en fus proche & que j'y pensois le moins, je me trouvai dedans sans avoir vû aucunes murailles, & sans avoir passé des portes ni des ponts, ni rencontré des Gardes pour m'interroger d'où je venois & qui j'étois; & en passant proche d'une Eglise nouvellement bâtie, autour de laquelle il n'y avoit que de petites maisons, les unes couvertes de chaume, & les autres de tuile, ayant demandé le nom de la Ville, l'on me répondit que c'étoit la Ville de Guatimala, & que cette Eglise là s'apelloit saint Sebastien, qui étoit la seule Eglise Paroissiale de la Ville.

Cela diminua de beaucoup l'opinion que j'avois eüe de la grandeur de cette Ville, de sorte que je crus avoir rencontré encore une seconde Chiapa, jusqu'à ce qu'ayant passé un peu plus avant au milieu des maisons, qui étoient du côté droit, & des fumiers à gauche, j'entraï dans une rue qui étoit plus large, & où il y avoit des maisons des deux côtés, qui sembloient promettre que la Ville étoit proche.

Je n'eus pas si-tôt détourné mes yeux que j'aperçus un magnifique Convent, qui étoit le lieu où je devois aller terminer mon voyage, & me reposer après tant de fatigues.

Je mis pied à terre à la porte de derrière, & ayant demandé le Prieur, il vint au devant de moi, me disant que j'étois le bien venu, & qu'en la considération du Provincial je ne manquerois de rien, & qu'il seroit même pour

moi plus que le Provincial ne lui avoit ordonné par ses lettres.

Il me dit ensuite qu'il avoit été nourri en Espagne en la Province d'Asturie, où plusieurs Navires Anglois avoient accoutumé d'aborder; de sorte qu'y ayant vû plusieurs personnes de ma Nation, & conçu de l'amitié pour eux, parce que j'en étois, & que je me trouvois hors de ma patrie, étranger & pelerin en ce país-là, qu'il m'assisteroit en tout ce qui lui seroit possible.

Je vous laisse à penser quelle joye je sentis en moi-même, de rencontrer un homme qui avoit des pensées si éloignées du moine Hidalgo, & qui avoit conçu une si bonne opinion de notre nation.

Mais elle fut encore bien plus grande par l'accomplissement de ses promesses: Il s'apelloit Frere Jacinthe de Cabannas, & étoit principal Lecteur en Theologie dans l'Université.

Comme il vit que j'avois envie de continuer mes études, & particulièrement de prendre quelques leçons de Theologie sous lui, il me fit la faveur, après que j'eus été son Auditeur le premier quartier de l'année, de me faire soutenir publiquement des Theses de Theologie, où il présida, & m'assista devant tous les Docteurs & Theologiens de l'Université, contre les opinions de Scot & Suarez.

Mais la principale question qui fut agitée; fut touchant la naissance de la Vierge Marie, que les Jesuites avec Suarez, les Cordeliers & les Scotistes tiennent être née sans peché originel, & sans en avoir retenu aucune coulpe ni tache,

Nouvelle Relation

4 Je soutins publiquement contre cette opinion celle de S. Thomas d'Aquin & de tous les Thomistes, qui est, qu'elle étoit née dans le peché originel, aussi bien que toute la posterité d'Adam.

Ce fut un acte si bien soutenu de part & d'autre, par des argumens pour & contre, avec leurs réponses & solutions, qu'il y avoit plusieurs années qu'il ne s'en étoit vu un si remarquable que celui-là.

Les Jésuites frapoiert du pied contre terre & battoient des mains, pour témoigner qu'ils ne pouvoient souffrir cette assertion qu'ils apelloient une hérésie, disant que cette opinion touchant la Vierge se pouvoit soutenir en Angleterre qui étoit un païs d'hérétiques, & que j'aurois pu l'y défendre, parce que j'avois été nourri parmi eux, mais qu'ils s'étonnoient que le Docteur Cabannas la voulut appuyer, lui qui étoit né entre les Espagnols, élevé dans leurs Universitez, & qui étoit le premier Lecteur en cette fameuse Academie.

Mais je leur répondis patiemment qu'ils avoient tort de s'emporter de la sorte, puisqu'il y avoit non-seulement des raisons assez fortes & assez puissantes pour appuyer cette opinion, mais aussi l'autorité de plusieurs sçavans Théologiens du parti des Thomistes.

Après cela j'eus peu de crédit parmi les Jésuites, mais j'en acquis beaucoup entre les Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & particulièrement auprès du Docteur Cabannas, de sorte que par son moyen & celui du frere Jean-Baptiste Prieur de Chiapa, qui le fut aussi de Guatimala à Noël suivant, j'acquis autant

des Indes Occidentales.

5 d'honneur & d'estime en ce païs-là, qu'aucun étranger ait jamais eu entre les Espagnols.

Comme ils se trouverent tous deux à la Chandeleur à Chiapa pour l'Electioin d'un nouveau Provincial, ils se souvinrent de moi qui demeuroids toujours à Guatimala, & sçachant que l'Universitè, qui dépend principalement de leur Convent, avoit besoin d'un Professeur pour y enseigner le cours de Philosophie; ils me proposerent au nouveau Provincial nommé Jean Ximeno & au Chapitre de la Province, pour me faire établir en cette charge à la saint Michel prochain.

Ils agirent si vigoureusement en ma faveur, outre qu'ils avoient tant d'autorité, qu'on ne leur pouvoit presque rien refuser, qu'ils obtinrent facilement ce qu'ils vouloient, & m'aportèrent en venant des Lettres Patentes du Pere Provincial, par lesquelles sous le nom de Frere Thomas de Sainte Marie, qui étoit celui dont on m'apelloit alors, il me nommoit pour Professeur en Philosophie dans cette Universitè, & enjoignoit au Prieur de me mettre en possession de cette charge.

Cet honneur fait à un Etranger & nouveau venu dans la Province, fit que les Creoles & quelques autres qui avoient eu dessein sur cette charge, dirent cent choses contre moi.

Mais tout cela ne servoit qu'à augmenter le dessein que j'avois de me rendre sçavant, d'être assidu aux leçons publiques, & d'employer le tems d'une telle maniere en étudiant jour & nuit, que je me pusse acquiter avec

6. *Nouvelle-Relation*
honneur de l'emploi qu'on m'avoit donné,
& répondre à l'esperance que mes amis a-
voient de moi.

Je continuai cet emploi pendant trois ans,
& comme il me venoit par fois en la pensée,
que je devois soutenir l'honneur de la Nation
à Guatimala, & ne pas souffrir qu'aucun Es-
pagnol me surpassât en Invention & en sub-
tilité d'argumens & de conceptions; cela fai-
soit que bien souvent, lorsque tous les autres
Religieux s'alloient coucher, je me retirois
dans ma chambre, où après avoir pris un
verre de chocolate sur les neuf heures, je pas-
sois la nuit à étudier jusqu'à deux heures
après minuit, que je m'allois reposer pour
me lever ensuite à six heures.

Pendant ces trois années je ne voulus avoir
aucune des charges ordinaires du Convent,
& je ne m'appliquai qu'à la prédication, & à
oïr les Confessions de ceux qui venoient à
l'Eglise de nôtre Convent, de peur d'être in-
terrompu en mes études.

Néanmoins le Prieur & le Docteur Caban-
nas m'importunoient souvent d'obtenir une
permission de l'Evêque, pour pouvoir confes-
ser & prêcher dans la Ville & à la Campagne:
car par fois comme j'ai dit, je faisois des pré-
dications dans l'Eglise du Convent par la
permission du Pere Provincial.

Mais je m'y oposai toujours fortement jus-
qu'au tems que le Provincial vint à Guati-
mala, qui m'ayant oïi prêcher une fois vou-
lut à toute force que j'obtinsse cette permis-
sion de l'Evêque, afin que n'étant plus resser-
ré dans les limites du Convent, je pussé prê-
cher librement dans les autres Eglises, & par
ce

ce moyen gagner de l'argent pour m'acheter
des Livres.

Pour cet effet il me fit examiner par cinq
Docteurs en Théologie pendant trois heures,
comme c'est la coûtume de cet ordre, où après
avoir soutenu toute la rigueur de leur examen
& obtenu leur aprobaton, il me donna sur le
champ un Brevet de presentation, qui faisoit
mention de cet examen, pour le présenter à
l'Evêque, afin qu'il me donnât la permission
de confesser & de prêcher par tout son Dio-
cèse, conformément à la Bulle du Pape Cle-
ment qui commence; *Ludum, de se ulturis.*

L'Evêque de Guatimala qui m'aimoit par-
ticulierement, & qui souhaitoit l'avance-
ment des bonnes Lettres en cette Universitè-
là, n'eût pas besoin de beaucoup de prieres,
car tout à l'heure il me donna cette permis-
sion qu'il écrivit au dos de la presentation,
par laquelle il me permettoit de prêcher dans
tout son Diocèse, & d'administrer le Sacre-
ment de la Pénitence à toutes sortes de per-
sonnes, excepté les Religieuses, & absoudre
de tous pechez; hors les cas réservés à Sa
Sainteté & à l'Evêque; cette permission étant
signée de sa main & de celle de son Secretai-
re, le 4. jour de Décembre 1629.

Je fus donc ainsi établi en la ville de Gua-
timala avec commission de l'Evêque & du
Provincial, pour enseigner la Philosophie,
& prêcher dans tout ce Diocèse.

L'on m'offrit aussi la chaire pour enseigner
la Théologie, dont je fis même quelques le-
çons pendant trois mois; & j'aurois pû de-
meurer long-tems en ce lieu-là si j'avois
voulu; mais je n'y fus que trois ans & de-

mi, pour la raison que je dirai ci-après.

De sorte que je représenterai fidelement tout ce que j'ai pu apprendre de cette Ville pendant ce tems-là, & du pais des environs, où j'ai fait divers voyages, tant lors que j'étois à Guatimala, que pendant 7. années que j'ai demeuré dans les villages de la campagne.

Cette Ville que les Espagnols nomment St. Jacques de Guatimala, est située dans une Vallée qui n'a qu'environ une lieüe de large ou un peu moins, parce qu'elle est close par de hautes montagnes, mais en sa longueur vers la mer du Sud, elle contient un pays vaste & tout uni, qui s'élargit un peu au de-là de cette Ville qu'on appelle encore aujourd'hui la vieille Ville, qui est environ à une lieüe de Guatimala.

Quoique les montagnes l'environnent de chaque côté, & qu'il semble qu'elles pendent dessus du côté de l'Orient, néanmoins elles n'empêchent point les voyageurs, parce que l'on y a fait des chemins qui sont si commodes, que non seulement les hommes y passent facilement, mais les bêtes mêmes qui sont chargées de pesans fardeaux.

Le chemin qui vient de Mexique, le prenant par la côte de Soconuzco & Suchutepeque, se rend dans la Ville par le côté du Nord-ouest, qui est une route large, ouverte, & sablonneuse, mais par Chiapa il est au Nord-est & se rend à la Ville entre les montagnes, comme j'ai dit cy-dessus. A l'Occident vers la mer du Sud, le chemin est tout ouvert au travers de la vallée & du pais qui est tout plat en cet endroit-là.

Mais au Sud & au Sud est le chemin est par-

par-dessus des montagnes qui sont hautes & difficiles, qui est le chemin ordinaire par où l'on vient de Comayagua, Nicaragua, & de Golfodulcé ou Golfe-doux, où les Navires abordent tous les ans, & déchargent les marchandises qu'on apporte d'Espagne pour Guatimala, & c'est aussi le chemin que prennent ceux qui partent pour aller vers l'Est de la Ville.

Mais les deux montagnes qui aprochent le plus de la Ville & de la vallée, sont appellées les Vulcans, dont l'une est un Vulcan d'eau, ainsi nommée improprement par les Espagnols, parce que ce nom de Vulcan n'est donné qu'aux montagnes qui jettent du feu, par allusion à ce Dieu des Payens dont l'emploi ordinaire étoit dans le feu; mais qui est justement approprié à l'autre montagne, qui est du nombre de celles qui brûlent & jettent du feu.

Ces deux fameuses montagnes sont presque vis-à-vis l'une de l'autre à chaque côté de la vallée, la montagne d'eau pendant du côté du Sud presque perpendiculairement sur la Ville, & celle du feu un peu plus bas, & plus proche de la vieille Ville.

La montagne d'eau est plus haute que l'autre & fort agréable à la vüe, étant presque toute l'année couverte de verdure, & de campagnes semées de mahis ou de bled d'inde, & dans les petits villages qui y sont bâtis; les uns vers le milieu & les autres au pied, il y a des roses, des lis, & d'autres fleurs dans les jardins tout le long de l'année; outre les palmîtes, les abricotiers, & divers autres sortes d'excellens fruits.

Les Espagnols l'appellent le Vulcan de l'eau, parce

parce que de l'autre côté de Guatimala, il en sort plusieurs ruisseaux vers le village de saint Christophe, & qu'on croit qu'elle fournit de ce côté-là les eaux qui entretiennent un grand lac d'eau douce proche des bourgades d'Amatitlan & de Petapa.

Mais du côté qu'elle regarde Guatimala & la vallée, il en sort tant de fontaines d'eau douce, qu'elles font une riviere qui court de la vallée passant près de la ville, & qui fait retourner les moulins, dont j'ai parlé ci-devant qui sont à Xocotenando.

Selon la tradition des Espagnols, cette riviere n'étoit point connue au tems de la conquête, & n'a paru que depuis ce tems-là.

Dans la ville de Guatimala, qui étoit autrefois bâtie plus haut & plus proche du Vulcan qu'elle n'est aujourd'hui, au lieu qu'on appelle encore la vieille Ville, environ l'an 1534. demouroit une Dame apellée Dame Marie de Castille, qui ayant perdu son mari à la guerre, & enterré aussi cette année-là tous ses enfans, se laissa tellement transporter à la douleur, qu'au lieu de se soumettre à la volonté de Dieu, elle désia sa puissance, disant qu'il ne pouvoit lui faire plus de mal qu'il lui en avoit fait, & qu'il ne pouvoit plus que lui ôter la vie qu'elle ne comptoit pour rien.

Elle n'eût pas plutôt prononcé ces paroles, qu'il sortit de ce Vulcan un gros torrent d'eau qui emporta cette femme, ruina plusieurs maisons, & obligea les habitans à venir demeurer dans le lieu où est maintenant bâtie la ville de Guatimala.

Si cette histoire est véritable, qui vient de la tradition des Espagnols, elle doit servir d'ex-

rem-

emple & d'instruction à chacun, pour craindre Dieu, & non pas à défer son pouvoir, lorsque nous voyons qu'il est en colere, & qu'il commence à nous faire sentir la pesanteur de son bras.

Depuis cela l'on a appellé ce lieu-là la vieille Ville, & cette riviere a eu son cours tel qu'il est aujourd'hui.

Elle tire sa source de ce Vulcan, dont les fontaines, les jardins, les fruits & les fleurs, avec le bel aspect de ses côtes verdoyantes, pourroient fournir de matiere suffisante à un Esprit comme celui de *Martial*, pour y figurer un second Parnasse, y rencontrer les traces du Pégase, & faire des vers à la loüange des Nymphes & des Muses, en cette belle habitation de l'Amérique qui a pour le moins 3. lieux de haut.

Mais celle qui est vis-à-vis de l'autre côté de la vallée, est désagréable & épouvantable à voir, parce qu'elle est couverte de cendres, de pierre & de cailloux calcinez, sterile & sans aucune verdure, où l'on n'entend que des bruits de tonnerre, & de métaux qui se fondent en la terre, où l'on voit des flâmes & des torrens de feu & de souffre qui brûlent incessamment, & remplissent l'air d'odeurs puantes & mortelles.

En cette maniere Guatimala est située au milieu d'un Paradis d'un côté, & d'un Enfer de l'autre, qui ne s'est pourtant jamais si fort ouvert que cette ville en ait été consumée.

Il est vrai qu'il y a déjà assez long-tems qu'il s'y fit au haut de la montagne une fort large ouverture, qui jeta tant de cendres ardentes, qu'elles remplirent les maisons de

Gua-

Guatemala & des environs, qui ruïnerent toutes les plantes & les fruits, & vomit une si grande quantité de pierres, que si elles eussent tombé sur la ville, elles l'auroient entièrement ruïnée.

Mais elles tombetent à côté dans un fonds, où elles sont encore à présent, & donnent de l'étonnement à tous ceux qui les voyent, qui cessent d'admirer la force de la poudre, qui nonobstant la pesanteur des boulets de fer, les porte si loin hors de la bouche des canons, pour admirer avec plus de raison la violence du feu de cette montagne, qui a pû enlever en l'air & jeter en terre des masses de pierre & de rochers, qui sont grosses comme des maisons, & que vingt mulets ne sauroient remuer, comme on l'a essayé plusieurs fois.

Le feu qui sort à présent de cette montagne n'est pas toujours égal: car quelquefois il est plus grand, & quelquefois moindre; néanmoins lorsque je demourois en cette ville-là, il arriva que pendant trois jours & trois nuits il fut si grand, que le Docteur Cabannas me dit confidemment, & à un autre de mes amis, qu'un soir étant à sa fenêtre il avoit lû une Lettre à la clarté de ce feu, qui étoit pour le moins à une lieue de-là.

Le bruit qui en sort n'est pas aussi toujours semblable, mais il est plus grand en Eté qu'en Hyver, savoir depuis Octobre jusqu'à la fin d'Avril, que dans tout le reste de l'année: car il semble alors que les vents se renferment en ces concavitez, pour allumer le feu bien plus qu'en d'autres tems, & sont cause que la montagne fait du bruit & que la terre en tremble tout autour.

Il arriva environ trois ans avant que je vinsse en cette ville-là, que pendant neuf jours les habitans qui n'attendoient que leur mort ou leur ruïne à tout moment, à cause des fréquens tremblemens de terre, furent obligez d'abandonner leurs maisons, & de se retirer sous des tentes & des tonnelles qu'ils avoient faites en la place du marché, où ils firent apporter les Images des Saints, & entr'autres celles de saint Sebastien, qu'ils porterent aussi en Procession dans la Ville.

Mais pendant que j'y étois, le bruit de la montagne, la fumée & les flammes, avec les tremblemens de terre en Eté furent tels que m'y étant accoustumé par le tems, j'estimois cette ville-là le lieu le plus sain & le plus agréable que j'eusse vû dans tous mes voyages.

Car le climat y est fort temperé, & beaucoup plus que celui de Mexique ou de Guaxaca.

Elle ne cede point aussi à ces villes-là en abondance de fruits, d'herbes pour les salades, & de poisson & de chair, comme de bœuf, & mouton, de veau, de chevreau, de volaille & de gibier, de coqs-d'inde, de lapins, de cailles, de perdrix & de faisans, non plus que de froment & de bled d'inde.

Car elle est abondamment pourvüe de toutes sortes de poissons, tant par la mer du Sud qui n'en est éloignée en certains endroits que de 12. lieues, & des rivieres qui se rendent en cette mer-là, que par le lac d'eau douce d'Amatitlan & Petapa, & d'un autre qui est à trois ou quatre lieues de Chimaltenango.

Mais pour le bœuf, il est constant qu'il y en a plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique sans

sans exception, comme il paroît par le grand nombre de cuirs que l'on envoie tous les ans en Espagne du pays de Guatimala, où l'on tue ordinairement les bœufs, plutôt que le gain qu'on fait à transporter leurs cuirs en Espagne, que pour en manger la chair qui pourtant ne laisse pas d'être bonne quoi qu'elle ne soit pas égale au bœuf d'Angleterre; mais elle est à si bon marché, que de mon tems, treize livres & demie de bœuf ne valent qu'une demie-réale, qui est la moindre monnoye qu'il y ait, qui vaut environ deux sols six deniers monnoye de France.

Quoi que par tout ce pays, il y ait beaucoup de fermes où l'on ne fait autre chose que nourrir du bétail, même jusqu'à Golfo-dulcè où les Navires abordent en venant d'Espagne, cela n'empêche pourtant pas que les Provinces de Comayagua, de Saint Sauveur & de Nicaragua n'en envoient encore à Guatimala.

Mais les lieux qui en fournissent la plus grande quantité, ce sont les grandes fermes qui sont sur la côte de la mer du Sud, où de mon tems il y avoit un homme qui se mêloit de nourrir du bétail, qui sans sortir de ses terres comptoit plus de quarante mille bêtes à lui grandes & petites, sans y comprendre celles qu'on appelle simarrones aux sauvages, qui se tiennent dans les bois & sur les montagnes, où les Negres vont à la chasse, pour les tuer comme ils font les sangliers, afin qu'elles ne croissent pas trop & ne fassent point de dommage.

Et pour justifier ce que je dis, je me trouvai un jour à la foire du bourg de Petapa

avec un de mes amis, qui se nommoit Lope-de Chaves, & s'étoit obligé de fournir de viande à six ou sept villages aux environs qui acheta tout d'un coup & d'un seul homme six mille bêtes, tant grandes que petites, au prix de dix-huit réales ou quatre livres dix sols la pièce l'une portant l'autre.

La maniere que l'on observe à Guatimala pour fournir la Ville de bœuf & de mouton, avec les villages voisins, est telle. Neuf ou dix jours avant la Saint Michel l'on fait faire un cri public; pour savoir qui voudra s'obliger à fournir de viande la ville & le pays aux environs, à peine d'une amende envers le Roi s'il y manque, telle qu'il conviendra avec les Juges & les habitans de la ville. S'il manque à fournir la quantité de bœuf qu'il doit fournir, il faut qu'il y supplée en mouton, en donnant tant de livres à proportion du prix du bœuf, & s'il manque à fournir du mouton, il faut qu'il y supplée en volaille, en raportant le prix à proportion de la livre du mouton qu'il devoit donner, & la qualité des familles qu'il étoit obligé de fournir de viande.

Et comme ce privilège se donne au plus offrant & dernier encherisseur, c'est-à-dire à celui qui voudra offrir le plus au Roi, il arrive souvent que plusieurs personnes viennent le huitième jour à la Cour, offrir les uns plus, les autres moins, mais au neuvième jour qu'on fait la dernière enchere, le privilège est adjugé pour un an tout entier à celui qui offre le plus au Roi.

De sorte que par ce moyen-là il n'y a qu'un seul boucher qui puisse fournir de viande, & encore est-il obligé de la vendre au prix qui

lui est fixé à la livre ; mais si quelqu'autre boucher que lui prétend faire tuer ou vendre de la viande sans sa permission, il peut l'ac-tionner en Justice & le faire condamner à l'amende.

Après cela celui qui s'est ainsi obligé, achete par cent ou par mille bêtes, le bétail dont il croit avoir besoin pour la provision de la Ville, si ce n'est que ce soit un homme qui ait assez de bétail en ses terres pour y satisfaire.

Quoique le mouton ne soit pas si abondant que le bœuf, néanmoins l'on n'en manque jamais, parce qu'il en vient toujours assez de la vallée de Mixco, Pinola, & Petapa, Amatitlan, & de la marche de la mer du Sud & d'autres endroits.

J'ai demeuré en cette vallée, où je connoissois un homme nommé Alonso Capata, qui y nourrissoit toujours du moins quatre mille brebis.

C'est pourquoi la ville de Guatimala est si bien fournie de vivres & à si bon marché, qu'il est difficile d'y trouver une personne qui mandie : car avec une demie - réale de cinq sols, un homme peut avoir de la viande pour toute la semaine, & un peu de cacao, assez du pain de mahis, & bien souvent même du pain de froment.

Il y a environ cinq mille familles en cette ville, sans compter un fauxbourg d'Indiens nommé le fauxbourg saint Dominique, où il y a encore environ deux cens autres familles.

Le plus bel endroit de la Ville est celui qui se joint à ce Fauxbourg des Indiens, qui s'appelle aussi la rue de S. Dominique, parce que le Convent de S. Dominique y est bâti.

C'est

C'est en ce lieu-là que sont les plus riches boutiques de la Ville & les meilleurs bâtimens, la plupart des maisons étant neuves & bien bâties.

Il s'y tient aussi tous les jours un petit marché, où quelques Indiens se tiennent tout le long du jour, qui vendent des fruits, des herbes & du cacao, mais sur les quatre heures après midi, ce marché est tout plein pendant une heure, où les femmes Indiennes viennent vendre des délicatesses aux Creoles, comme de l'Atolle, du Pinolle, de Palmites bouillis, du beurte de cacao, des boudins faits avec du mahis & un peu de chair de volaille ou de pourceau frais, assaisonné avec du chillé ou poivre long qu'ils appellent anacatamales.

Il y a un grand commerce en cette ville. Car avec des mulets on tire par terre les meilleures marchandises de Mexique, de Guaxaca & Chiapa, & de Nicaragua & Costarica.

Du côté de la Mer, elle trafique avec le Peru par le moyen de deux Ports de mer, dont l'un s'appelle le village de la Trinité, qui en est éloigné de vingt-cinq lieues du côté du Sud, & l'autre Realejo, qui est à quarante-cinq ou quarante-six lieues delà.

Elle négocie aussi avec l'Espagne par la mer du Nord, par le moyen de Golfo Dulcé, qui n'en est éloigné que de soixante lieues.

Cette Ville n'est pas si riche que beaucoup d'autres ; néanmoins pour la grandeur de ne croi pas qu'elle cède à aucune.

Car de mon tems outre plusieurs Marchands qu'on estimoit avoir du moins chacun trente, quarante, & cinquante mille ducats vaillant, il y en avoit cinq qu'on croyoit également ri-

ches, qui avoient chacun cinq cens mille ducats vaillant.

Le premier se nommoit Thomas de Siliezar, Biscayen de naissance, & Président en la Chambre de Justice. Le second Antoine Justinian Gennois, qui avoit eu plusieurs charges dans la Ville, où il avoit aussi plusieurs maisons, & une grande ferme en la vallée Mixco, où il recueilloit une fort grande quantité de froment. Le troisième étoit Pierre de Lira Castillan. Le quatrième & le cinquième Antoine Fernandez & Barthelémé Nunnez, tous deux Portugais, dont le premier quitta Guatimala lors que j'y étois, pour des raisons que je suis obligé de taire en ce lieu.

J'y laisserai les quatre autres, dont il y en avoit trois qui demeuroient dans la rue saint Dominique, où ils avoient des maisons qui rendoient cette rue remarquable, & leur richesse avec leur commerce étoient seuls suffisans pour mettre Guatimala au rang des Villes riches.

Le Gouvernement de tout le païs qui est aux environs, & des Hondures, de Soconusco, Comayagua, Nicaragua, Costarica, Verapas, Cuchutepeques, & Chiapa, dépend de la Chancellerie ou de l'Audience de Guatimala.

Car quoi que tous les Gouverneurs de ces Provinces soient établis par sa Majesté Catholique & le Conseil d'Espagne, néanmoins quand ils sont entrez en l'exercice de leurs charges en ce païs là, leurs actions sont sujettes à la Justice de Guatimala.

Cette Cour de Chancellerie ou Audience Royale est composée d'un premier Président,

de

de deux autres Présidens, de six Conseillers, & d'un Procureur du Roy.

Quoi que le Président n'ait pas la qualité de Vice-Roi comme ceux de Mexique & du Peru, néanmoins son pouvoir est aussi grand & absolu que le leur.

Il n'a que douze mille ducats de gages par an du Roi d'Espagne, mais s'il est intéressé il en peut gagner deux fois autant par présens & par le trafic, & même tout autant qu'il lui plaira, comme il a paru à l'égard du Comte de la Gomere, qui après avoir été Président de cette Ville, se retira en sa vieilleffe aux Canaries dont il étoit natif, riche de plusieurs millions.

Dom Jean de Guzman lui succeda qui avoit été Président de saint Domingue, qui, après avoir perdu sa femme dans le voyage s'étant mis dans la dévotion, & méprisant les biens du monde, ne s'apliqua à autre chose qu'à gouverner les peuples avec douceur & équité: ce qui fit que les autres Juges qui ne songeoient qu'à s'enrichir, furent bien-tôt las de lui, & firent tout ce qu'ils pûrent pour lui faire ôter sa charge, où il ne fut que cinq ans.

Son successeur que j'y laissai, lorsque j'en partis, fut Dom Gonsalo de Paz de Lorenzana, qui étoit auparavant Président de Panama; mais qui entra dans l'exercice de cette charge avec une si grande avidité de gain & tant d'avarice, qu'il ne s'en étoit point encore vu un tel.

Il défendit de jouer dans les maisons des particuliers, où l'on joue beaucoup d'ordinaire; mais non pas tant qu'à Mexique, & encore ce ne sont la plupart du tems que

B 2

des

des femmes ; non pas par l'averfion qu'il eût pour le jeu , mais parce qu'il portoit envie à ceux qui gagnoient sur les cartes donnant à jouer.

Car dans une nuit, il faisoit user vingt-quatre jeux de cartes pour le moins , & il y avoit un page qui avoit le soin de faire mettre exactement dans la boëre ce qu'il falloit , qui n'étoit pas moins d'un écu pour chaque jeu de cartes , & bien souvent l'on en donnoit deux par respect & par considération de sa personne.

De sorte que par ce moyen, il tiroit à soi tout le gain des joüeurs & querelleroit souvent les plus riches habitans de la Ville, lors qu'ils ne venoient pas le soir joüer chez lui.

Le Roi donne tous les ans, quatre mille ducats de pension à chacun des Juges ou Conseillers de cette Audience Royale, & trois mille à son Procureur Général ; qui sont payez des deniers de l'Espagne , ou de la recette du Domaine de sa Majesté Catholique qui est en cette ville.

Néanmoins ce qu'ils tirent des presens & du commerce est si considérable, que j'ai ouï dire à un des Juges nommé, Dom Loüis de las Infantas, que, quoi que leurs charges fussent plus honorables à Mexique & à Lima, néanmoins il n'y en avoit point de plus lucratives que celles de Guatimala.

Lorsque j'y étois il y eut plus de procès criminels qu'il n'y en avoit jamais eu auparavant, pour meurtres, vols, & concussions ; néanmoins, pas un ne fut ni pendu, ni banni, ni même emprisonné ou condamné à l'amende.

de, mais chacun se tira d'affaires par le moien des presens, de sorte que pendant huit ans, je n'ai point entendu dire qu'aucun ait été fait mourir en cette ville-là.

Quoique les Eglises n'y soient pas si belles ni si riches qu'à Mexique, elles le sont néanmoins assez pour la grandeur de la ville.

Il n'y a qu'une seule Eglise Paroissiale & Cathédrale qui est bâtie dans la place du grand marché ; toutes les autres Eglises dépendent des Convents des Jacobins, des Cordeliers, des Peres de la Merci, des Augustins, des Jésuites, & deux autres des Religieuses appellées de la Conception & de sainte Catherine.

Les Convens des Jacobins, des Cordeliers, & des Religieux de la Merci sont magnifiques, où il y a cent Religieux en chacun.

Mais le plus somptueux de tous est celui des Jacobins où je demurois, qui par une grande allée qui est devant l'Eglise, est joint à l'Université de la Ville.

Le revenu de ce Convent consiste en certains villages d'Indiens qui en dépendent, un moulin à eau, une ferme à froment, une autre où l'on nourrit des chevaux & des mulets, une ferme où il y a un moulin à sucre, & une mine d'argent, qui leur fut donnée l'an 1633. & se monte, toutes charges réservées pour le moins à 30000. ducats par an ; ce qui fait que ces Religieux n'ont pas seulement de quoi se bien régaler entr'eux ; mais aussi de quoi épargner pour bâtir & orner magnifiquement leur Eglise & leurs Autels.

Entre les richesses qui y sont, il y a deux choses remarquables, dont les Espagnols lors qu'ils

qu'ils étoient en bonne humeur, me disoient que les Anglois s'enqueroient fort, lorsqu'ils prenoient quelques-uns de leurs vaisseaux en mer, & qu'ils craignoient que je ne fusse venu pour leur servir d'espion.

La premiere est une lampe d'argent qui pend devant le grand Autel, & est si grande, qu'il faut trois hommes à la guinder en haut. La seconde est encore beaucoup plus riche, qui est une image de la Vierge Marie de pur argent, de la grandeur d'une femme de belle taille, qui est dans un tabernacle fait exprès en la Chapelle du Rosaire, où il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent, qui sont continuellement allumées devant cette image.

Enfin, ce Convent est si riche, qu'en peu de tems l'on pourroit tirer cent mille ducats des richesses qui sont dedans; & dans l'enclos du cloître, rien ne manque de tout ce qui peut servir à donner du plaisir & de la récréation aux Religieux.

Dans le cloître d'enbas il y a un fort grand jardin, avec une fontaine au milieu & un beau jet d'eau; d'où sortent pour le moins douze tuyaux qui remplissent deux viviers pleins de poisson, sur lesquels on voit aussi nager plusieurs canards & autres oiseaux aquatiques.

Il y a encore dans ce Convent deux autres jardins pour les fruits & pour les herbages; & dans l'un de ces jardins, il y a un étang de deux cens cinquante pas de long, qui est tout pavé au fond avec une petite muraille tout autour, & un bateau dans lequel les Religieux se vont promener sur l'eau, & pêcher par fois

lors-

lorsque le poisson leur a manqué d'ailleurs, en sorte qu'ils en prennent suffisamment pour le dîné de tout le Convent.

Les autres Convents sont aussi bien riches; mais après celui des Jacobins, il n'y en avoit aucun qui égalât le Convent des Religieuses de la Conception, où l'on comptoit pour le moins mille personnes, tant de Religieuses, que de leurs servantes & esclaves, & de jeunes filles qu'elles instruisent, à qui elles apprennent, non-seulement à lire & à écrire, mais aussi à travailler à divers ouvrages.

Les Religieuses qui font profession y portent pour le moins cinq cens ducats de dot, d'autres six & sept cens, il y en a même qui en portent jusqu'à mille; ce qui apporte un grand revenu au Convent, où ce fonds demeure après la mort de ces Religieuses.

Celles qui veulent avoir des filles pour les servir dans le Convent, le peuvent faire, pourvu qu'elles augmentent leur dot à proportion, ou qu'elles payent leur pension.

C'étoit dans ce Convent que demouroit la Dona Jeanne de Maldonado fille du Juge Jean Maldona de Paz, que l'Evêque de la Ville voyoit fort souvent.

Elle étoit fort belle & agréable, n'avoit guères plus de vingt ans: l'Evêque en étoit si passionné, que de mon tems il fit tout ce qu'il pût pour la faire élire Supérieure ou Abbessé, malgré toutes les anciennes Religieuses.

Ce qui causa une si grande dissention dans le Convent, que le bruit s'en étant répandu dans la Ville, il y eût plusieurs Gentilshommes & Marchands qui coururent l'épée nue

à la

à la main vers le Convent, avec menaces d'enfoncer les portes & d'entrer pour défendre leurs filles, contre la puissante faction que l'Evêque avoit suscitée en faveur de la Dona Jeanne de Maldonado.

Ce qu'ils auroient fait assurément, si le Président Dom Jean de Guzman n'eût envoyé quérir le pere de cette jeune Religieuse, afin qu'il la priât de vouloir se défilter des prétentions qu'elle avoit d'être Abbessé, & de faire réflexion sur sa jeunesse qui ne lui permettoit pas encore d'être pourvûe de cette dignité.

Par ce moyen, la division cessa tout d'un coup dedans & dehors le Convent, l'Evêque en reçut un peu de honte, & cette jeune sœur fut obligée de vivre dans l'obéissance sous une plus ancienne & plus grave Religieuse qu'elle.

Cette Jeanne de Maldonado de Paz étoit non-seulement l'admiration du Convent, mais aussi de toute la ville, tant à cause de sa belle voix & de la parfaite connoissance qu'elle avoit de la musique, que de la bonne éducation qu'elle avoit eue, en quoi non-seulement elle ne cédoit à pas une fille dans le Convent & dans la ville, mais les surpassoit routes.

Car non-seulement elle avoit beaucoup d'esprit & parloit bien, mais l'on pouvoit dire que c'étoit véritablement une des neuf Muses, & une véritable Calliope pour composer des vers sur le champ, avec tant d'agréables pointes d'esprit, que l'Evêque avoit lui-même que c'étoit une des choses qui lui avoit fait trouver plus de plaisir en sa conversation.

Son

Son pere n'avoit rien épargné pour elle, & rien ne lui étoit encore trop cher pour la satisfaire: car comme il n'avoit point d'autres enfans, il lui faisoit tous les jours de riches presens, conformes à la qualité d'une Religieuse.

Car tantôt il lui donnoit des cabinets enrichis d'or & d'argent, & tantôt des images & des tableaux de grand prix pour orner sa chambre, avec des couronnes d'or & de pierres pour les enrichir.

De sorte que tout cela joint aux presens que lui faisoit l'Evêque, qui lui donnoit tout ce qu'il pouvoit, en sorte que lors qu'il mourut il ne laissa pas de quoi payer ses dettes, (le bruit étant qu'il avoit donné tout son bien à cette Religieuse) elle devint si riche & si magnifique, qu'elle fit bâtir à ses propres dépens un appartement pour elle dans le Convent, avec plusieurs chambres, galleries, & un jardin pour se promener en particulier.

Elle entretenoit aussi auprès d'elle six Nègresses, pour la servir & travailler aux ouvrages.

Mais elle prenoit particulièrement plaisir à orner une chapelle ou un cabinet pour faire ses prieres, qui étoit richement tapissée & ornée de tableaux des plus curieux d'Italie.

L'Autel étoit aussi orné à proportion du reste, de pierres précieuses, de couronnes, de chandeliers, de lampes d'argent, & couvert d'un dais en broderie d'or.

Elle avoit encore en ce cabinet un petit jeu d'orgues, & plusieurs autres sortes d'instrumens de musique, dont elle jouoit par fois

Tom. III.

C toute

toute seule pour se divertir, & quelquefois avec les Religieuses qui étoient de ses amies; ou bien devant l'Evêque lors qu'il lui venoit rendre visite.

Enfin c'étoit un bruit commun dans la Ville que sa chapelle valoit pour le moins six mille écus, qui étoit assez pour une Religieuse qui avoit fait le vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéissance.

Mais après sa mort tout cela devoit demeurer au Convent, & il ne faut pas douter qu'avec toutes les richesses elle n'eût le moyen de gagner de plus en plus l'affection des Religieuses, & de former un parti assez puissant pour la faire élire Supérieure par le nombre de leurs suffrages.

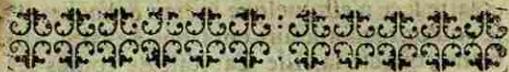
Car l'ambition & le desir de commander aux autres ont passé par dessus les murailles des Convents, comme les abominations en la muraille d'Ezechiel, & se sont emparez du cœur des Religieuses, qui devoient être humbles comme de pauvres vierges mortifiées qui ont renoncé au monde.

Mais outre cette Religieuse, il y en a encore d'autres, & même des Religieux qui sont fort riches; car si une Ville est riche, comme l'est celle-ci, & qu'il s'y fasse un grand commerce, ils sont assurés d'y avoir part.

L'abondance & la richesse ont rendu les habitans aussi orgueilleux & aussi adonnés au vice que ceux de Mexique: car la débauche y est aussi commune qu'en aucun autre endroit des Indes.

Les Mulâtres, les Nègresses, les Mestiffes, les Indiennes, & les autres femmes & filles de basse condition, sont fort aimées & recherchées

chées par ceux qui sont riches, & sont vœués aussi proprement que celles de Mexique, & ne sont pas moins lubriques qu'elles, quoi qu'elles demeurent entre deux montagnes qui les menacent de ruine & de châtiement; la montagne d'eau les menace du déluge, pour exécuter la vengeance de Dieu comme elle a fait autrefois, & l'autre leur représente une des ouvertures de l'enfer, qui les menace de faire tomber sur elle une pluye de feu, comme celle qui détruisit autrefois la ville de Sodome.



CHAPITRE II.

Description Geographique de la Province de Guatimala, de son Commerce, de ses Côtes & Ports, & des Saïsons propres à y aborder, du fort & du foible de ses Places, tant Maritimes que de Terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province.

Cette ville de S. Jacques de Guatimala, est la capitale d'un grand Etat, qui s'étend par l'espace de plus de 300. lieues au Sud vers Nicoya & Costarica, cent lieues au Nord, vers Chiapa & les Zoques, soixante vers la Vera-paz & Golfo-dulcé à l'Est, & dix ou douze à l'Ouest en tirant à la mer du Sud.

toute seule pour se divertir, & quelquefois avec les Religieuses qui étoient de ses amies; ou bien devant l'Evêque lors qu'il lui venoit rendre visite.

Enfin c'étoit un bruit commun dans la Ville que sa chapelle valoit pour le moins six mille écus, qui étoit assez pour une Religieuse qui avoit fait le vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéissance.

Mais après sa mort tout cela devoit demeurer au Convent, & il ne faut pas douter qu'avec toutes les richesses elle n'eût le moyen de gagner de plus en plus l'affection des Religieuses, & de former un parti assez puissant pour la faire élire Supérieure par le nombre de leurs suffrages.

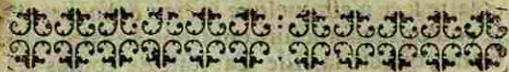
Car l'ambition & le désir de commander aux autres ont passé par dessus les murailles des Convents, comme les abominations en la muraille d'Ezechiel, & se sont emparez du cœur des Religieuses, qui devoient être humbles comme de pauvres vierges mortifiées qui ont renoncé au monde.

Mais outre cette Religieuse, il y en a encore d'autres, & même des Religieux qui sont fort riches; car si une Ville est riche, comme l'est celle-ci, & qu'il s'y fasse un grand commerce, ils sont assurés d'y avoir part.

L'abondance & la richesse ont rendu les habitans aussi orgueilleux & aussi adonnés au vice que ceux de Mexique: car la débauche y est aussi commune qu'en aucun autre endroit des Indes.

Les Mulâtres, les Nègresses, les Mestiffes, les Indiennes, & les autres femmes & filles de basse condition, sont fort aimées & recherchées

chées par ceux qui sont riches, & sont vœués aussi proprement que celles de Mexique, & ne sont pas moins lubriques qu'elles, quoi qu'elles demeurent entre deux montagnes qui les menacent de ruine & de châtiement; la montagne d'eau les menace du déluge, pour exécuter la vengeance de Dieu comme elle a fait autrefois, & l'autre leur représente une des ouvertures de l'enfer, qui les menace de faire tomber sur elle une pluie de feu, comme celle qui détruisit autrefois la ville de Sodome.



CHAPITRE II.

Description Geographique de la Province de Guatimala, de son Commerce, de ses Côtes & Ports, & des Saïsons propres à y aborder, du fort & du foible de ses Places, tant Maritimes que de Terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province.

Cette ville de S. Jacques de Guatimala, est la capitale d'un grand Etat, qui s'étend par l'espace de plus de 300. lieues au Sud vers Nicoya & Costarica, cent lieues au Nord, vers Chiapa & les Zoques, soixante vers la Vera-paz & Golfo-dulcé à l'Est, & dix ou douze à l'Ouest en tirant à la mer du Sud.

Depuis Teccoantepeque où les grands navires ne peuvent aborder, & qui est à six vingts lieues de Guatimala, il n'y a aucun havre pour les vaisseaux plus proche de cette ville que celui du village de la Trinité.

Les principales marchandises que l'on apporte de cette côte là à Guatimala, sont tirées des Provinces de Soconuzco & Suchutepeques, qui sont extrêmement chaudes & sujettes aux tonnerres & éclairs, où il ne croît presque aucune autre denrée considérable que du cacao, de l'achiotte, du méchafuchil, & des bainillas, & autres drogues pour faire le chocolatte si ce n'est quelque indigo & cochenille, qu'on recueille aux environs de saint Antoine, qui est la ville Capitale de toutes les Suchutepeques.

Mais toute la côte proche de Guatimala, particulièrement aux environs d'un village nommé Izquinta ou Izquintepeque, qui est à douze lieues de-là, est le pais le plus riche de tous ceux qui dépendent de cette Ville-là: car l'on y fait la plus grande partie de l'indigo que l'on envoie des Hondures en Espagne, outre un fort grand nombre de riches fermes de bétail, qui se trouvent en toute cette étendue de pais, où le terroir est fertile, & la demeure fort utile à cause du trafic, mais fâcheuse à cause de la chaleur du Climat, qui est aussi beaucoup sujet aux tonnerres & éclairs depuis le mois de May jusqu'à la saint Michel.

Si Guatimala est fort en peuple (car il ne l'est pas en armes & munitions de guerre) ce n'est que par une maniere de Nègres desesperés qui sont esclaves, & qui demeurent dans ces fermes d'Indigo. Quoi

Quoi-qu'ils n'ayent pour toutes armes qu'une machette, qui est une petite lance pour chasser au bétail sauvage, ils sont néanmoins si desesperés, que bien souvent ils ont donné de l'aprehension à la ville de Guatimala, & se sont fait craindre à leurs maîtres.

Il y en a qui ne craignent pas d'affronter un Taureau sauvage, quoi qu'il soit en furie, & de s'attacher aux crocodiles dans les rivières, jusqu'à ce qu'ils les ayent tuez, & les ayent amenez à terre.

Ce pais s'étend le long de la mer jusqu'au village de la Trinité, où il y a un Port, qui, quoi qu'il soit un peu dangereux, sert néanmoins de havre aux Navires qui viennent de Panama, du Perou & de Mexique.

Il sert beaucoup à enrichir la ville de Guatimala, mais non pas à la fortifier; car il n'y a ni fort, ni citadelle, ni artillerie pour sa défense.

Entre ce Village & l'autre Port, nommé Realejo, il y a une grande Calle ou petit Golphe, où les petits vaisseaux ont coutume d'entrer pour venir querir de l'eau douce & des vivres à S. Michel, qui est un village d'Espagnols & d'Indiens, d'où ceux qui vont à Realejo passent par eau en moins d'un jour à un village d'Indiens, nommé la Vieja à deux milles de Realejo, au lieu que par terre on y employe pour le moins trois jours.

Mais cette Calle ou petit Golphe, n'est ni fortifié ni défendu, ce qui se pourroit faire facilement, en y mettant seulement deux pièces de canon à l'embouchure où la mer entre dans les terres.

Le Port de Realejo n'est point défendu

non plus; car il n'y a ni artillerie ni soldats: Il y demeure seulement environ deux cens familles d'Indiens & de Metifs, qui sont des gens qui n'ont point de cœur, & qui ne sont nullement propres à défendre une place de cette importance, qui est un passage tout ouvert pour entrer dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua qui commence en ce lieu-là, & continuë par de petits Villages d'Indiens jusqu'aux villes de Leon & de Grenade.

Pour ce qui regarde le côté du Nord de Guatimala, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de Suchutepeque & Soconuzco, & de mon voyage par ce chemin là depuis Mexique & Chiapa.

Le principal côté de Guatimala, est celui qui s'étend à l'Est vers le Golfo-dulcè ou saint Thomas de Castille.

Ce côté-là est beaucoup plus fréquenté des Marchands & des Voyageurs, que celui du côté du Nord, parce que Mexique est à trois cens lieues de cette Ville, & le Golphe n'en est éloigné que de soixante, où il n'y a point de fâcheux passages, comme il y en a en quelques endroits sur la route de Mexique: outre que le grand commerce qui se fait par le moyen de ce Golphe de cette Ville avec l'Espagne, fait que cette route est plus fréquentée que toutes les autres.

Au mois de Juillet, ou au plus tard au commencement d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires, qui déchargent les marchandises qu'ils ont aportées d'Espagne dans de grands magasins, qu'on a bâtis

tout

tout exprès pour les serrer & les conserver contre les injures de l'air.

Après qu'ils se sont déchargés de leurs marchandises, ils se chargent aussi-tôt de celles qu'on a aportées de Guatimala pour faire leur retour, & qui bien souvent auront demeuré deux ou trois mois avant l'arrivée de ces vaisseaux.

De sorte que pendant ces 3. mois de Juillet, Août & Septembre, l'on est assuré de trouver toujours de grandes richesses en ce lieu-là.

Et toutefois la simplicité ou l'assurance des Espagnols est si grande, qu'ils ne commettent la garde de ces richesses qu'à un ou deux Indiens & autant de Mulâtres, qui d'ordinaire sont des gens qui pour leur mauvaise conduite ont été relégués dans ce vieux château ruiné de S. Thomas de Castille.

Il est vrai qu'un peu au-dessus, il y a un méchant petit village d'Indiens nommé S. Pierre, composé d'environ 30. familles; mais qui sont toujours malades à cause de la chaleur excessive du climat, & du mauvais air qui est en ce lieu-là.

Mais l'on pourroit aisément fortifier ce Golphe en posant deux bonnes pièces de canon à son entrée, qui est retreissée par deux montagnes ou deux rochers de côté & d'autre, sur lesquels on pourroit braquer deux autres pièces de canon, qui commanderoient à toute une flote qui voudroit en aprocher, & assureroient le Royaume de Guatimala, & même une grande partie de l'Amérique.

Mais comme il n'y a aucune garde ni défense, les Navires y entrent librement & en toute

C 4 assu-

assurance, comme ont fait quelques Vaisseaux Anglois & Hollandois; & lors qu'ils sont entrés dedans ils y trouvent une rade & un havre si large & si spacieux, que mille navires y pourroient demeurer à l'ancre sans aucune crainte de S. Pierre, ni de S. Thomas de Castille.

J'ai ouï souvent les Espagnols se railler & se moquer des Anglois & des Hollandois, de ce qu'ils étoient entrez dans ce Golphe, & s'en étoient retirez sans avoir entré dans les terres.

Même lors que je demourois en ce pais-là, les Hollandois attaquèrent Truxillo, qui est le plus considerable port de Comayagua & de Hondures, & le prirent après quelque peu de résistance; la plupart des habitans s'enfuirent dans les bois, ayant plus de confiance en la vitesse de leurs jambes, qu'en la force de leurs bras & de leurs armes; car tous les habitans de ce pais-là n'ont ni cœur ni courage.

Mais les Hollandois au lieu de fortifier cette place & d'entrer dans le pais, & après l'avoir fortifiée s'en venir en faire autant en ce Golfe, comme on l'apréhendoit par tout le pais de Guatimala où il n'y avoit personne qui leur pût résister, ils abandonnerent Truxillo se contentant d'un butin médiocre, dont les Espagnols furent si aises, qu'ils en firent des processions publiques pour en louer Dieu, & témoigner la joye qu'ils avoient d'être échapez de ce péril.

Le chemin depuis ce Golphe jusqu'à Guatimala n'est pas si mauvais que l'on s'imagine, particulièrement depuis la Saint Michel
jus

jusqu'au mois de Mai, lorsque l'Hyver & les pluies sont passées, & que les vents commencent à secher les chemins.

Car dans le plus mauvais tems de l'année, des mulets qui portent pour le moins quatre cens pesant, passent aisément les plus difficiles & dangereux passages des montagnes qui sont autour de ce Golphe.

Et quoi que les chemins soient mauvais en ce tems-là, ils sont néanmoins si battus par les mulets, & si larges & ouverts, qu'il est facile d'éviter les mauvais endroits pour prendre le beau chemin; encore tout ce mauvais chemin ne dure que quinze lieuës, où l'on trouve tout le long des loges pour se reposer, & du bétail & des mules entre les bois & les montagnes pour le soulagement des voyageurs.

Ce que les Espagnols appréhendent le plus jusqu'à ce qu'ils soient sortis de ces montagnes sont deux ou trois cens Negres Simarons, qui à cause du mauvais traitement qu'on leur faisoit s'en sont fuis de Guatimala & des autres endroits, ayant quitté leurs maîtres pour se retirer dans ces bois, où ils demeurent avec leurs femmes & leurs enfans, & s'augmenterent tous les jours en nombre: de sorte que toute la puissance de Guatimala ni des environs, n'est pas capable de les assujettir.

Ils sortent bien souvent des bois pour attaquer ceux qui conduisent des troupeaux de mulets, & leur prennent du vin, du sel, des habits, & des armes autant qu'ils en ont besoin: jamais ils ne font aucun mal à ceux qui conduisent les mulets, ni à leurs esclaves qui les suivent: au contraire ceux-ci se réjouissent
avec

avec eux parce qu'ils sont d'une même couleur & en même condition de servitude, & bien souvent en prennent l'occasion de suivre leur exemple, & se joignent avec eux pour se mettre en liberté, quoi qu'ils soient obligez de demeurer dans les bois & sur les montagnes.

Leurs armes sont des flèches & des arcs, qu'ils portent seulement pour se défendre si les Espagnols les attaquent; car ils ne font point de mal à ceux qui passent paisiblement, & qui leur font part des viyres qu'ils portent.

Ils ont dit plusieurs fois que la raison pour laquelle ils s'étoient sauvez dans ces montagnes, étoit principalement pour être prêts à se joindre avec les Anglois ou Hollandois, s'ils mettoient quelque jour pied à terre dans le Golfe, parce qu'ils savoient bien qu'ils les laisseroient vivre en liberté, ce que les Espagnols ne feroient jamais.

Après que l'on a passé ces quinze premières lieuës, on trouve que le chemin est meilleur, & l'on y rencontre de petites bourgades & villages d'Indiens, qui fournissent tout ce qu'on a besoin pour la nourriture des hommes & des bêtes.

A quinze lieuës au-delà, il y a un grand bourg d'Indiens nommé Acafabastlan, situé sur le bord d'une riviere qu'on estime la plus abondante en poisson de toutes celles du pays.

Quoi qu'il y en ait de plusieurs sortes, il y en a un sur tout qu'on nomme Bobo, qui est rond & fort épais & long environ comme le bras, n'ayant qu'une arrête au milieu; mais qui est extrêmement blanc & gras, & excellent à bouillir, à frire, ou à rôtir, ou en quel-

quelqu'autre maniere qu'on l'apprête.

L'on y trouve aussi jusqu'à Guatimala dans les ruisseaux & petites rivieres, la meilleure sorte de poisson du monde, que les Espagnols estiment être une espece de truite, on l'appelle *Tepelechin*, dont le gras ressemble plutôt à du veau qu'à du poisson.

Ce bourg d'Acafabastlan est gouverné par un Espagnol qu'ils appellent le Corregidor, dont le pouvoir ne s'étend que jusqu'au Golphe; & sur des villages qui sont sur ce chemin-là.

Ce Gouverneur a fait ce qu'il a pû pour retirer ces Negres Simarrons des montagnes, mais il n'a pû en venir à bout.

Toutes les forces de ce lieu-là consistent en vingt mousquets, autant qu'il y a de maisons d'Espagnols, & quelques Indiens qui ont des arcs & des flèches pour la défense du bourg contre ces Negres Simarrons.

Aux environs d'Acafabastlan, il y a plusieurs fermes, où l'on nourrit un grand nombre de bœufs & de mulets, & où l'on recueille aussi beaucoup de cacao, d'achiotte, & d'autres drogues pour faire le chocolat.

Il y a aussi des drogues dont se servent les Apoticaire, comme de la salsepareille & de la casse, & dans les jardins du bourg, l'on y voit une aussi grande diversité de fruits, qu'en aucun autre endroit qui soit habité par les Indiens.

Mais sur tout l'on estime Acafabastlan dans la ville de Guatimala, à cause des excellents melons qui en viennent, dont les uns sont gros comme la tête d'un homme, & les autres moindres, dont les habitans chargent des mulets.

mulets, & les envoyent vendre en plusieurs endroits.

Il n'y a que trente petites lieues de ce lieu-là à Guatimala, & quoi qu'il y ait quelques montagnes & côteaux, où il faut monter & descendre, le chemin n'en est pourtant pas beaucoup fâcheux pour les personnes, non plus que pour les bêtes.

L'on a découvert des mines dans ces montagnes; mais après les avoir fait fouiller ils les ont abandonnées, ayant trouvé qu'elles n'étoient que de cuivre & de fer, & qu'elles leur coûteroient plus qu'elles ne leur rendroient de profit.



CHAPITRE III.

De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une Mine d'or. Histoire d'un Nègre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.

MAIS ils ont bien perdu un autre trésor que de cuivre & de fer, pour avoir maltraité les pauvres Indiens sur ce chemin entre Acafabastlan & Guatimala, particulièrement aux environs d'un lieu qu'ils appellent Aqua-caliente ou Eau chaude, où il y a une rivière de laquelle ces Indiens tiroient en certains endroits une telle quantité d'or, que les Es-
pa-

pagnols leur avoient imposé un tribut par an à payer en or.

Mais les Espagnols étant, comme Valdivia en Chili, trop affamez de l'or, firent mourir les Indiens pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiroient: de sorte qu'ils pendirent en même-temps les Indiens & leur trésor.

L'on continué pourtant encore aujourd'hui à chercher cet endroit-là, dans les montagnes, dans la rivière, & par tout ailleurs aux environs où l'on s'imagine qu'il pouvoit être; mais il se peut faire que la Providence divine a voulu que ce trésor soit caché aux Espagnols, pour le relever quelque jour à quelqu'autre nation qui en usera mieux qu'eux.

En ce lieu d'Aqua-caliente, il y a un Nègre qui demeure dans une ferme qui lui appartient, que l'on tient fort riche, & qui reçoit fort bien les voyageurs qui vont chez lui.

Sa richesse consiste en bétail, en brebis & en chèvres, & fournit la ville de Guatimala & les environs du meilleur fromage qui se trouve en ce pays-là.

Mais l'on croit que ces richesses ne viennent pas tant du revenu de sa ferme, de son bétail, & de ses excélens fromages, que de ce trésor caché qu'on croit lui être connu, & qu'il est le seul qui sache l'endroit où il est.

On l'a fait assigner pour cela en l'Audience Royale de Guatimala; mais il a toujours nié qu'il en eût aucune connoissance.

On eût soupçon de lui, parce qu'il avoit été esclave autrefois, & s'étoit racheté en payant une somme considérable, & que depuis qu'il s'étoit

mulets, & les envoyent vendre en plusieurs endroits.

Il n'y a que trente petites lieues de ce lieu-là à Guatimala, & quoi qu'il y ait quelques montagnes & côteaues, où il faut monter & descendre, le chemin n'en est pourtant pas beaucoup fâcheux pour les personnes, non plus que pour les bêtes.

L'on a découvert des mines dans ces montagnes; mais après les avoir fait fouiller ils les ont abandonnées, ayant trouvé qu'elles n'étoient que de cuivre & de fer, & qu'elles leur coûteroient plus qu'elles ne leur rendroient de profit.



CHAPITRE III.

De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une Mine d'or. Histoire d'un Nègre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.

MAIS ils ont bien perdu un autre trésor que de cuivre & de fer, pour avoir maltraité les pauvres Indiens sur ce chemin entre Acafabastlan & Guatimala, particulièrement aux environs d'un lieu qu'ils appellent Aqua-caliente ou Eau chaude, où il y a une rivière de laquelle ces Indiens tiroient en certains endroits une telle quantité d'or, que les Es-
pa-

pagnols leur avoient imposé un tribut par an à payer en or.

Mais les Espagnols étant, comme Valdivia en Chili, trop affamez de l'or, firent mourir les Indiens pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiroient: de sorte qu'ils pendirent en même-temps les Indiens & leur trésor.

L'on continué pourtant encore aujourd'hui à chercher cet endroit-là, dans les montagnes, dans la rivière, & par tout ailleurs aux environs où l'on s'imagine qu'il pouvoit être; mais il se peut faire que la Providence divine a voulu que ce trésor soit caché aux Espagnols, pour le relever quelque jour à quelqu'autre nation qui en usera mieux qu'eux.

En ce lieu d'Aqua-caliente, il y a un Nègre qui demeure dans une ferme qui lui appartient, que l'on tient fort riche, & qui reçoit fort bien les voyageurs qui vont chez lui.

Sa richesse consiste en bétail, en brebis & en chèvres, & fournit la ville de Guatimala & les environs du meilleur fromage qui se trouve en ce pays-là.

Mais l'on croit que ces richesses ne viennent pas tant du revenu de sa ferme, de son bétail, & de ses excélens fromages, que de ce trésor caché qu'on croit lui être connu, & qu'il est le seul qui sache l'endroit où il est.

On l'a fait assigner pour cela en l'Audience Royale de Guatimala; mais il a toujours nié qu'il en eût aucune connoissance.

On eût soupçon de lui, parce qu'il avoit été esclave autrefois, & s'étoit racheté en payant une somme considérable, & que depuis qu'il s'étoit

s'étoit vû en liberté, il avoit acheté cette ferme & beaucoup de terre à l'entour, ayant extrêmement accru le fonds qu'il avoit au commencement.

A quoi il répondit, qu'étant jeune & encore esclave il avoit un bon maître, qui lui laissoit faire tout ce qu'il vouloit, & qu'étant bon ménager il avoit amassé de quoi racheter sa liberté, & puis une petite maison pour y demeurer; sur quoi Dieu avoit depuis épandu sa benediction, & lui avoit donné les moyens d'augmenter son fonds.

A trois ou quatre lieues de cette Aquacaliente, il y a une autre riviere qu'on appelle la riviere des Vaches. Il y a de certains pauvres païsans qui sont la plupart Metifs ou Musâtres, qui demeurent en des maisons couvertes de chaume, où ils nourrissent un peu de bétail, qui passent la plus grande partie de leur tems à chercher du sable où il y aît de l'or, s'imaginant qu'eux & leurs enfans deviendront riches quelque jour; & que la riviere des Vaches se pourra égaler au Paëtole, & obliger les Poëtes à la rendre aussi fameuse par leurs ouvrages, qu'ils ont fait autrefois ce fleuve-là.

De cette riviere l'on découvre aussi-tôt la plus agréable vallée de tout ce pays-là, où j'ai demeuré pour le moins 7. années, qui s'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, qui est à six lieues de Guatimala, & a environ cinq lieues de longueur & trois ou quatre de largeur.

Cette vallée est remplie de brebis, & son terroir est partagé en plusieurs fermes, où l'on recueille du froment meilleur qu'en aucun endroit du pays de Mexique.

Cette

Cette vallée fournit de bled la ville de Guatimala, & l'on y fait tout le biscuit nécessaire pour les vaisseaux qui viennent tous les ans dans le Golphe.

On l'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, à cause de deux villages d'Indiens, qui se nomment ainsi, situez à l'opposite l'un de l'autre à chaque côté de la vallée, Pinola à côté gauche de la riviere des Vaches, & Mixco à côté droit.

Il y a plusieurs riches fermiers en cette vallée, mais ce sont tous gens rustiques & grossiers qui savent mieux comme il faut labourer, que manier les armes.

Mais je ne dois pas oublier entr'eux un de mes amis qui se nommoit Jean Palomeque, dont j'aurois fait beaucoup plus d'état que je ne faisois pas, si j'eusse pû l'obliger à vivre en homme plutôt qu'en bête, & plus en homme libre qu'en esclave de son or & de son argent.

Il avoit de mon tems trois cens mulets accoutumés à faire le chemin du Golphe, qu'il partageoit en six troupes, ayant une centaine de Negres, hommes, femmes & enfans qui en prenoient le soin, & qui demeuroient dans la vallée de Mixco en diverses cabanes couvertes de chaume.

La maison même où il demuroit n'étoit couverte que de chaume, où il prenoit beaucoup plus de plaisir à demeurer qu'en celles qu'il avoit à Guatimala, parce qu'il y vivoit comme un sauvage parmi ses Negres & ses esclaves, au lieu que dans la Ville il étoit obligé de vivre civilement.

Mais là il se contentoit de manger du lait ou du caillé, avec du biscuit noir, dur & moisi

&

& du tassajo, qui sont des tranches de bœuf salé fort minces & sechées au Soleil & au vent, comme ses esclaves avoient accoustumé de porter avec eux pour manger sur le chemin en allant au Golphe.

Mais au lieu que s'il eût demeuré dans la ville, il auroit fallu pour conserver sa réputation qu'il eût vécu comme faisoient les autres personnes de condition; mais ce misérable avare qui savoit tout le fin de la lesine, choisit pour sa demeure la campagne au lieu de la ville une cabane pour une maison, la compagnie des Negres & des esclaves, au lieu de celle des honnêtes bourgeois, & néanmoins on l'estimoit riche de six cens mille ducats.

Il ruinoit tous ceux qui se mêloient d'avoir des mulets pour aller au Golphe, & pour transporter des marchandises en allant ou venant pour les marchands, parce que comme il avoit des mulets & des esclaves à soi qui étoient vigoureux & bien nouris, il mettoit d'ordinaire un tel prix aux charrois à tant pour cent, qu'il y gagnoit toujours, au lieu que les autres y perdoient, parce qu'ils étoient obligez de louer des valets & des Indiens pour conduire leurs mulets.

Il étoit si cruel à ses Negres, que s'il y en avoit quelqu'un qui fit le méchant, il le châtoit presque jusqu'à mourir; il avoit entr'autres un esclave nommé Macaco, pour qui je l'ai prié souvent, mais inutilement; par fois il le pendoit par les bras & le fustigeoit jusqu'à ce qu'il eût le dos tout couvert de sang, & en cet état ayant la peau toute déchirée, pour le guérir il versoit encore de la graisse bouillante par dessus ses playes, & lui avoit marqué

avec

avec un fer chaud, le visage, les mains, les bras, le dos, le ventre, les cuisses & les jambes; de sorte que ce pauvre esclave s'ennuyant de vivre, se voulut pendre deux ou trois fois, mais je l'en empêchai toujours par les remontrances que je lui fis.

Il étoit aussi si sensuel & lubrique, qu'il abusoit des femmes de ses esclaves à son plaisir, & même quand il voyoit dans la Ville quelque fille ou femme de cette qualité là qu'il trouvoit jolie à son gré, si elle ne vouloit pas lui accorder ce qu'il vouloit d'elle, il s'en alloit trouver leur maître ou leur maîtresse, & les achetoit en donnant beaucoup plus qu'elles n'avoient coûté, & se vançoit après qu'il rabaisseroit bien leur fierté dans une année d'esclavage.

Il tua de mon tems deux Indiens, sur le chemin du Golfe, & se tira aussi facilement de cette affaire par le moyen de son argent, que s'il n'avoit tué qu'un chien.

Il n'étoit point marié & n'avoit nul dessein de l'être, parce que ses esclaves lui servoient de femmes, & pas une de ses voisines n'osoit le refuser; de sorte qu'il remplit cette vallée de bâtards de toutes couleurs, qui après la mort de ce mauvais riche, dissipèrent quelque jour toutes les richesses qu'il a amassées avec tant d'avarice & de cruauté.

Outre ces deux bourgades qui donnent le nom à cette vallée, il y a à l'Est tout proche de la rivière des Vaches un hermitage qu'on appelle Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est l'Eglise Paroissiale de toutes les fermes des Espagnols qui demeurent en la Vallée, quoi qu'ils viennent le plus souvent à la Messe

Tam. III.

D

dans

dans les villages des Indiens, & particulièrement à Mixco, où les Espagnols ont établi une riche Confrairie de Notre-Dame du Rosaire, & les Negres une autre.

Il y a dans toute cette vallée environ trente ou quarante fermes ou maisons d'Espagnols qui dépendent de cette hermitage, dans lesquelles il y peut avoir trois cens esclaves hommes & femmes, qui sont des Negres ou Mulâtres.

Mixco est une bourgade où il y a trois cens familles; mais il n'y a rien de considerable que les richesses qui appartiennent à ces deux Confrairies; & quelques riches Indiens, qui ont appris des Espagnols à semer du froment, & à trafiquer au Golphe avec leurs mulets.

Outre la grande quantité de volaille & de cocqs d'Inde qu'on nourrit en ce village, il y a une boucherie où l'on vend de la viande aux Indiens du lieu, & à ceux des fermes qui demeurent à la campagne, & pour la provision des esclaves qui conduisent les mulets de leurs Maîtres au Golphe.

Jean Palomeque n'est pas le seul qui a des mulets, car il y a quatre freres en cette Vallée qui se nomment Dom Gaspar, Dom Diego, Dom Thomas, & Dom Jean de Colindres, qui en ont chacun soixante, avec quoi ils trafiquent au Golphe, & dans tout le pais, même par fois jusqu'à Mexique; mais ils ont peu d'esclaves, & ne se servent que d'Indiens qu'ils prennent à gage pour les conduire.

Il y a encore outre ceux-là six troupes de mulets qui dépendent des autres fermes, qui avec ceux du Village de Mixco, peuvent faire vingt troupes ou environ mille mulets, qui sont

sont employez à trafiquer dans le pays par les Marchands de Guatimala.

Mais pour retourner au Bourg ou Village de Mixco, le passage continuel de ces troupes de mulets, des Marchands, & des voyageurs qui vont en Espagne ou qui en reviennent, l'ont rendu fort riche.

Car ce lieu-là de soi n'a point d'autre richesse qu'une certaine sorte de terre, dont on fait de fort beaux vases, & toute sorte de vaisselle, comme des cruches, des pots à eau, des plats, des assiettes, & autres ustenciles de ménage, en quoi les Indiens montrent qu'ils ont beaucoup d'esprit, & les savent fort bien peindre ou vernir de rouge, de blanc & d'autres couleurs mêlées, & les envoient vendre à Guatimala & ailleurs dans les Villages voisins.

Les femmes des Crioles mangent de cette terre à pleines mains, sans se soucier d'alterer leur santé & de mettre leur vie en danger pourvu que par ce moyen elles puissent paroître blanches & pâles de visage.

Le Bourg de Pinola est à peu près de même grandeur que Mixco, mais beaucoup plus agréable, plus sain & mieux situé, parce qu'il est dans une pleine, au lieu que Mixco est sur le penchant d'un côté qui ôte entièrement la vûe de la Vallée à ceux qui voyagent.

Il y a aussi une boucherie à Pinola, où l'on vend tous les jours du bœuf, & l'on y trouve aussi beaucoup de volaille, des fruits, du mahis & du froment, mais qui n'est pas tout-à-fait si beau que celui de Mixco, du miel, & la meilleure eau qui soit aux environs.

On l'appelle *Panac* en langue Indienne du nom d'un fruit qui s'y trouve en abondance.

Au Septentrion & au Midi de cette Vallée il y a des côteaux qui sont la plupart ensemencez de froment qui s'y trouve meilleur qu'au bas de la Vallée.

A l'Occident il y a deux autres Bourgades qui sont plus grandes que *Mixco* & *Pinola*, nommées *Petapa* & *Amatitlan*, jusqu'où il y a dans le milieu de la vallée quelques endroits où il faut monter & descendre, qu'ils appellent *Barraneas*, ou des fondrières, où il y a des ruisseaux, de belles fontaines, & de bonne herbe, pour la nourriture des brébis & du bétail.

Petapa est une Bourgade où il y a environ cinq cens habitans qui sont fort riches, qui permettent aux Espagnols de demeurer parmi eux, de qui ils ont appris la maniere de vivre & de converser au monde.

C'est par là qu'on passe venant de *Comayaga*, *Saint Salvador*, *Nicaraga*, & *Coffarica*; ce qui a enrichi ce lieu-là par le fréquent passage des voyageurs.

On l'estime une des plus agréables Bourgades qui dépendent de *Guatimala*, à cause d'un lac d'eau douce qui en est proche, où il y a quantité de poissons, & particulièrement d'écrevisses, & d'un certain poisson qu'on appelle *Mojarra*, qui est semblable au Mulet, & de même goût, sinon qu'il n'est pas si gros.

Il y a dans ce Bourg un certain nombre d'Indiens, qui ont charge de faire la pêche pour fournir la ville de *Guatimala*, & sont obligez d'y envoyer tous les Mercredis, Ven-

dre.

credis & Samedis, la quantité d'écrevisses & de *Mojarras*, que le *Corregidor* & les autres Magistrats qui sont au nombre de huit avec lui, leur auront enjoint pour cha que semaine.



CHAPITRE IV.

Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, & des Privileges des Indiens de cette contrée. & de leurs diverses récoltes.

P*etapa* s'appelle ainsi de deux termes Indiens, dont l'un qui est *Pet*, signifie une natte, & l'autre qui est *Thap* veut dire de l'eau, & parce qu'une natte est la principale partie du lit des Indiens, ce nom de *Petapa* veut dire proprement un lit d'eau, à cause que l'eau du lac est unie, douce & calme.

Il y demeure une famille qui est considérable entre les Indiens, qu'on dit être descendue des anciens Rois du Pays, & que les Espagnols ont honoré à present du noble nom de *Guzman*, & c'est de cette famille là dont on élit le Gouverneur du lieu, qui dépend de la Ville, & de la Chambre de Justice de *Guatimala*.

Celui qui en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce pays-là, s'apelloit *Dom Bernard de Guzman*, qui avoit exercé long tems cette charge, & s'y étoit conduit avec beaucoup de prudence & de discretion, jusques à ce qu'a-

On l'appelle *Panac* en langue Indienne du nom d'un fruit qui s'y trouve en abondance.

Au Septentrion & au Midi de cette Vallée il y a des côteaux qui sont la plupart ensemencez de froment qui s'y trouve meilleur qu'au bas de la Vallée.

A l'Occident il y a deux autres Bourgades qui sont plus grandes que *Mixco* & *Pinola*, nommées *Petapa* & *Amatitlan*, jusqu'où il y a dans le milieu de la vallée quelques endroits où il faut monter & descendre, qu'ils appellent *Barraneas*, ou des fondrières, où il y a des ruisseaux, de belles fontaines, & de bonne herbe, pour la nourriture des brébis & du bétail.

Petapa est une Bourgade où il y a environ cinq cens habitans qui sont fort riches, qui permettent aux Espagnols de demeurer parmi eux, de qui ils ont appris la maniere de vivre & de converser au monde.

C'est par là qu'on passe venant de *Comayaga*, *Saint Salvador*, *Nicaraga*, & *Coffarica*; ce qui a enrichi ce lieu-là par le fréquent passage des voyageurs.

On l'estime une des plus agréables Bourgades qui dépendent de *Guatimala*, à cause d'un lac d'eau douce qui en est proche, où il y a quantité de poissons, & particulièrement d'écrevisses, & d'un certain poisson qu'on appelle *Mojarra*, qui est semblable au Mulet, & de même goût, sinon qu'il n'est pas si gros.

Il y a dans ce Bourg un certain nombre d'Indiens, qui ont charge de faire la pêche pour fournir la ville de *Guatimala*, & sont obligez d'y envoyer tous les Mercredis, Ven-

dre.

credis & Samedis, la quantité d'écrevisses & de *Mojarras*, que le *Corregidor* & les autres Magistrats qui sont au nombre de huit avec lui, leur auront enjoint pour cha que semaine.



CHAPITRE IV.

Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, & des Privileges des Indiens de cette contrée. & de leurs diverses récoltes.

P*etapa* s'appelle ainsi de deux termes Indiens, dont l'un qui est *Pet*, signifie une natte, & l'autre qui est *Thap* veut dire de l'eau, & parce qu'une natte est la principale partie du lit des Indiens, ce nom de *Petapa* veut dire proprement un lit d'eau, à cause que l'eau du lac est unie, douce & calme.

Il y demeure une famille qui est considérable entre les Indiens, qu'on dit être descendue des anciens Rois du Pays, & que les Espagnols ont honoré à present du noble nom de *Guzman*, & c'est de cette famille là dont on élit le Gouverneur du lieu, qui dépend de la Ville, & de la Chambre de Justice de *Guatimala*.

Celui qui en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce pays-là, s'apelloit *Dom Bernard de Guzman*, qui avoit exercé long tems cette charge, & s'y étoit conduit avec beaucoup de prudence & de discretion, jusques à ce qu'a-

qu'ayant perdu la vûe de vieillesse, son fils nommé Dom Pedro de Guzman fut mis en sa place, qui aussi bien que son pere étoit craint & respecté de tous les autres Indiens, & s'ils n'eussent point été adonnez à l'ivrognerie comme le sont la plupart des Indiens; ils auroient pû avoir le gouvernement d'une Ville d'Espagnols.

Quoi que ce Gouverneur ne puisse pas porter l'épée comme celui de Chiapa des Indiens, il a pourtant plusieurs autres beaux privilèges. Il peut nommer d'entre les habitans ceux qu'il veut qui le servent à dîner & à souper, & à avoir soin de ses chevaux, à aller pêcher du poisson pour lui, à porter du bois en sa maison, & faire généralement tout ce qu'il voudra pour son service; & néanmoins avec toute cette autorité il ne fait rien, soit pour la police du lieu, soit pour l'exécution de la Justice, que par le consentement & l'avis du Religieux qui demeure en ce lieu-là, qui a aussi tant de personnes obligées à le servir & à pêcher pour lui, qu'il y peut vivre aussi magnifiquement qu'un Evêque.

Les Indiens y exercent aussi la plupart des métiers nécessaires dans une République bien établie, & l'on y trouve les mêmes herbages & les mêmes fruits qu'on fait en la Ville de Guatimala.

Le tresor de l'Eglise y est aussi fort grand, y ayant plusieurs Confrairies de nôtre Dame & des autres Saints, dont les images sont ornées de couronnes, de chaînes & de bracelets de prix, outre les lampes, les encensoirs, & les chandeliers d'argent à mettre sur les Autels.

La

La saint Michel est la principale fête du lieu, parce qu'il est dédiée à saint Michel, & ils y tient une Foire ce jour là, où plusieurs Marchands viennent de Guatimala pour vendre & acheter.

L'après-dinée de ce jour là & le lendemain la course des Taureaux sert de divertissement tant aux Espagnols qu'aux Nègres, qui sont à cheval & à d'autres Indiens à pied, qui étant sujets à s'enyvrer y hazardent non seulement leur vie, mais l'y perdent aussi bien souvent.

Outre ce grand concours de peuple qui y arrive en ce tems-là, il s'y tient aussi tous les jours sur les cinq heures du soir un *tianguet* ou marché, où il n'y a que les Indiens du même lieu qui trafiquent ensemble.

Il passe encore près de ce Bourg une rivière, qui en quelques endroits n'est pas beaucoup profonde, mais qu'on peut traverser aisément, qui sert à arroser leurs jardins, & leurs champs, & fait aller un moulin qui fournit de farine la plupart des habitans de la Vallée, qui y vont faire moudre leur froment.

A demi-lieué de ce Bourg il y a une riche ferme & un moulin à sucre, qui appartient à un nommé Sebastien de Savaletta qui est Biscayen de naissance, qui étoit fort pauvre lors qu'il vint en ce pais-là, & servoit un homme de même pais que lui, mais par son industrie & son labeur, ayant trouvé les moyens d'acheter un mulet ou deux, il se mit à négocier dans le pays jusqu'à ce qu'il eût acquis de quoi avoir une troupe entiere de soixante mulets, avec quoi ils s'enrichit, de sorte qu'il

ac-

acquit beaucoup de terres aux environs de Petapa, qui s'étant trouvées propres à cultiver le sucre, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il fit bâtir en ce lieu-là une maison tout-à-fait magnifique, & où la plupart des personnes de condition de la Ville de Guatimala se vont divertir assez souvent.

Il fait faire une grande quantité de sucre tous les ans, dont il débite une partie dans le pays, & il envoie l'autre en Espagne.

Il entretient d'ordinaire soixante esclaves en sa Ferme, & tient si bonne table en sa maison qu'il passe pour genereux & magnifique: aussi dit-on qu'il a pour le moins cinq cens mille ducats vaillant.

A un demi mille de sa maison il y a une autre Ferme à sucre, à qui l'on donne le nom de *Trapiche*, qui appartient aux Augustins de Guatimala, où il y a environ vingt esclaves; & on l'appelle *Trapiche*, parce qu'avec les machines dont ils se servent, l'on n'y peut pas moulinre une si grande quantité de cannes de sucre, que l'on fait avec un de ces moulins que les Espagnols appellent *Ingenios*.

Le Bourg d'Amatitlan est à une lieue de là, proche duquel il y a un Ingenio ou moulin à sucre, plus grand que celui de Savaletta, qu'on appelle le moulin d'Avis, parce que celui qui le fit construire s'appelloit ainsi: mais il appartient à présent au maître de la Poste de Guatimala nommé Pedro Crespo.

Ce lieu ressemble à un petit Village, à cause de la quantité des cabannes & maisons couvertes de chaumes qu'il y a, où logent les esclaves Nègres qui en dépendent, qui sont plus de cent tant hommes que femmes & enfans.

Mais

Mais la maison du Maître est fort bien bâtie, grande & spacieuse, & capable de loger plus de cent personnes.

Comme ces trois fermes à sucre sont proches de Guatimala, elles contribuent beaucoup à sa richesse & à son commerce avec l'Espagne.

Quoi qu'il n'y ait pas tant d'Espagnols à Amatitlan qu'à Petapa, il y a en recompense beaucoup plus d'Indiens.

Les ruës y sont fort bien ordonnées, larges, droites & regulieres; mais elles ne sont point pavées, & l'on n'y marche que sur la terre & le sablon.

L'on y jouit aussi de la commodité du lac, & les habitans envoient aussi du poisson à Guatimala dans les mêmes jours que font ceux de Petapa.

Et quoi que ce lieu-là soit hors du chemin des voyageurs, les habitans ne sont pas moins riches que ceux de Petapa, parce qu'ils gagnent beaucoup avec ceux qui y viennent prendre les bains, tant de la campagne que de la Ville de Guatimala; car il y a de certaines eaux chaudes où l'on se baigne, qui sont estimées fort saines & dont on fait grand état.

Ils s'enrichissent aussi par le sel qu'ils y font, ou plutôt qu'on recueille aux bords du lac, où tous les matins il paroît sur la terre comme une gelée blanche, que les Indiens recueillent & purifient après l'avoir recueilli; de sorte qu'il devient fort blanc & propre à l'usage ordinaire.

Outre cela ils tirent encore du profit des mulets des environs de la Vallée, & que l'on

amène paître sur cette terre salée un jour ou une matinée entière, en payant cinq sols pour chaque mulet par jour, & l'on a trouvé par expérience que cela les rend forts & vigoureux, & leur vaut mieux qu'une médecine, ni que la saignée même.

Ils font aussi un grand trafic de coton & de fruits dont ils ont une grande quantité; la place du marché est aussi fort belle, & ombragée de deux ormeaux extraordinairement grands, sous lesquels les Indiens se rendent toutes les après-dînées pour acheter & pour vendre leurs denrées.

L'Eglise de ce lieu-là est aussi fort bien bâtie, & aussi belle qu'aucune qui soit dans Guatimala, & elle est si riche & si magnifique, que cela obligea l'an 1635. les Religieux de l'Ordre de saint Dominique d'en faire un Prieuré, dont l'autorité s'étend sur tous les autres Villages de la Vallée, & d'y faire bâtir un Monastere fort somptueux, dans lequel il y avoit de mon tems huit mille ducats dans un coffre pour les dépenses ordinaires, qui sans doute auront beaucoup augmenté depuis ce tems-là.

En cette maniere j'ai conduit le lecteur par toute la Vallée de Mixco & Pinola, & Petapa & Amatitlan, qui ne cede rien en richesses à aucun autre lieu dépendant de Guatimala.

Je ne dois pas encore oublier une double moisson de froment qui se fait en cette vallée.

La premiere est d'un petit blé qu'on appelle *Trigo tremesino*, qui est un mot composé en Espagnol de ces deux autres *tres meses*, ou

du Latin *tres meses*, parce que trois mois après qu'il est semé, il est mûr & bon à couper; desorte qu'étant semé à la fin d'Août, on le moissonne ordinairement à la fin de Novembre.

Et quoi qu'il semble à cause qu'il est petit, qu'il devoit rendre peu de farine, néanmoins il en rend autant que leurs autres especes de froment, & fait du pain qui est aussi blanc; mais il ne se garde pas long tems, & devient bien-tôt raffis & dur.

L'autre moisson qui est de deux sortes de froment, l'un qu'on appelle rouge, & l'autre blanc comme le blé de Candie, suit incontinent après celle de ce blé trimestre, car un peu après Noël l'on mer la faucille dans les champs, où non seulement ils recueillent leur froment, mais au lieu de le mettre en gerbes & de le ferrer en des granges, ils le font fouler aux pieds par des cavalles dans des aires qu'on fait tout exprès.

Lors que le blé est battu & sorti des épis à force d'être foulé par les cavalles, qu'on fouïette incessamment pour les faire tourner tout autour des aires & fouler le blé sans s'arrêter, on fait après cela sortir les calles des aires, & l'on vanne le blé, que l'on emporte dans des sacs pour le serter dans les greniers, laissant toute la paille, ou la plus grande partie, dans les champs, où elle se pourrit, & l'estiment aussi bonne que du fumier pour fumer la terre.

Ils mettent aussi le feu dans les champs, pour faire brûler le chaume & le réduire en cendre, un peu avant le tems des premieres pluies, qui détrempe ces cendres & en-

graisissent la terre par ce moyen, qu'ils effiment le meilleur & le plus grand ménage-ment qu'ils puissent avoir pour fumer leurs terres.

Les autres qui veulent cultiver une nouvelle piece de terre qui est pleine de bois, font abattre les arbres, & quoi qu'ils soient propres à faire de la charpente ou du merrain, ils n'en vendent pas un pied, & ne se soucient de le transporter à Guatimala, quoi que bien souvent il y en auroit pour plus de douze mille francs s'il étoit en Angleterre; mais il y en a tant là que le port leur coûteroit plus que ce qu'ils en tireroient.

Après que les arbres sont abattus ils les laissent sécher, & avant que les pluies de l'Hiver commencent, ils mettent le feu par tout le champ pour faire brûler ce bois, dont les cendres rendent la terre si grasse & si fertile, qu'au lieu qu'en Angleterre nous semons trois boisseaux ou plus de froment dans un arpent de terre, un boisseau & bien souvent moins y suffit; car autrement il viendroit trop épais & touffu, & ils perdroient leur récolte.

Ils font aussi la même chose dans les pâturages de la Vallée: car sur la fin de May que l'herbe est courte & se flétrit en sorte qu'elle devient sèche, ils y mettent le feu, ce qui fait paroître cette Vallée toute noire & désagréable; mais après que la pluie a tombé dessus deux ou trois fois, la terre reprenant sa première verdure, invite le bétail, que pendant ce tems-là on avoit mené paître ailleurs, à y venir prendre une nouvelle nourriture, & à se reposer à son aise sur ces beaux tapis verts.

Mais

Mais il est tems que je retourne à l'autre côté de cette vallée à la rivière des Vaches, d'où j'ai commencé à faire le tour, & fait cette longue digression de l'Est à l'Ouest jusqu'au Village d'Amatitlan qui en est le plus éloigné, afin de faire voir au lecteur le peu de chemin qui reste jusqu'à Guatimala.

Il est bien vrai que depuis l'hermitage de notre-Dame, il y a un chemin étroit au milieu de la Vallée, qui va presque jusqu'à Amatitlan, & puis en tournant remonte sur une montagne à main droite.

Mais parce qu'il y a plusieurs montées & descentes, & divers fonds ennuyeux à passer, ce n'est pas le chemin ordinaire & le plus fréquenté en venant de l'hermitage à main droite de Mixco, qui n'est qu'à cinq milles de Guatimala.

De Mixco, le chemin va en montant sur un coteau, & conduit à un Village, qui est un peu plus grand que Mixco, nommé saint Luc, où il fait froid; de sorte que cette temperance d'air a rendu ce lieu-là riche, & on en a fait le grenier de toute la Ville de Guatimala.

Car au lieu que le froment de la Vallée ne se garde pas long-tems sans qu'il se gâte, & qu'il s'y engendre de certains vers qu'on appelle Gurgoios, le climat est si temperé en ce lieu de saint Luc, que le froment s'y garde deux ou trois ans après être battu, pourvu qu'on ait le soin de le détourner de fois à autre; & s'il est bien ferré, il s'augmente de telle sorte, comme je l'ai vû par expérience sur le lieu, qu'à la fin de l'année, s'il y avoit deux cens boisseaux de blé dans

E 3

un

un grenier, l'on en trouvera près de deux cens vingt.

C'est pourquoi l'on porte en ce Village la plupart de la moisson de la Vallée, & il est tout plein de granges qu'ils appellent *Trojas*, qui n'ont point d'aires à terre, mais dans lesquelles il y a un plancher fait avec des planches, élevé de terre environ un pied ou deux, & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, où les riches Marchands de la Ville le gardent deux ou trois ans, jusqu'à ce qu'ils en trouvent le prix qu'ils desirerent.

De ce lieu-là à Guatimala il n'y a que trois petites lieuës, & qu'une seule Baranca ou qu'un fonds; & sur le chemin on rencontre de côté & d'autre de petits Villages qu'ils appellent *Milpas*, où il y peut avoir environ vingt cabanes.

Au milieu du chemin il y a un côteau, d'où l'on voit toute la Ville, & lui commande de sorte, qu'avec deux pieces de canon l'on pourroit tenir tout Guatimala en crainte.

Mais outre ce côteau où est le grand chemin ordinaire, il y a encore au de là à droit & à gauche d'autres montagnes qui s'avancent plus vers la Ville, & sans doute l'on pourroit incommoder cette Ville avec du canon, au cas que le haut de ce côteau se trouvât trop éloigné.

Lors qu'on est descendu au bas de la montagne, on trouve un fort beau chemin & fort large; mais dans le fort il est retressi entre les montagnes environ la longueur d'un trait d'arc, & en cet endroit là il est fâcheux, à cause des pierres & quelques petits rochers qui

qui se trouvent dans un courant d'eau qui descend des montagnes & se rend vers la Ville.

Mais à l'endroit d'un petit hermitage nommé l'hermitage de S. Jean, le chemin s'élargit peu à peu & découvre Guatimala, qui fait une agréable perspective aux voyageurs qui ont dessein d'y aller trouver le repos, par la douceur d'un chemin sablonneux, & par l'agréable verdure des allées qu'ils rencontrent jusqu'à ce qu'ils entrent dans la Ville, qui est toujours libre à tous allans & venans, soit du côté du Monastere des Jacobins, soit du côté de l'Eglise & du Convent des Religieuses de la Conception.

Après avoir ainsi conduit le lecteur depuis le Golphe jusqu'à Guatimala, & lui avoir montré tout ce qu'il y a de plus remarquable, je ne dirai rien en cet endroit des autres lieux qui dépendent de cette Ville vers Nicaragua du côté du midi, ayant déjà décrit le chemin jusqu'à Realejo, jusqu'à ce que je vienne à parler de mon retour que je fis de ce côté-là.

Mais il reste encore à décrire le país de Vera-Paz, & le chemin par lequel on y va.



CHAPITRE V.

Description de Vera Paz, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pû subjuguier; l'histoire d'un Religieux qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.

Vera-Paz s'appelle ainsi, parce que les Indiens de ce Pays-là ayant appris comme les Espagnols avoient conquis Guatimala, & tout le pays aux environs, se soumi- rent paisiblement & sans résistance aux Espa- gnols.

Autrefois ce pays-là faisoit un Diocèse, où il y avoit un Evêque en particulier; mais à présent il est uni à celui de Guatimala.

Il est gouverné par un Alcade Major, ou President qu'on envoie d'Espagne, qui dépend de la Chambre de Justice, ou de l'Audience Royale de Guatimala.

La ville capitale de cette Province s'appelle Coban, où il y a un Monastere de Religieux de l'Ordre de saint Dominique, & l'Alcalde Major y fait sa résidence ordinaire.

Les Espagnols n'ont pas encore achevé de conquerir cette Province, quelques combats qu'ils aient donnez pour cela, contre ces peuples barbares & infidèles qui sont entre cette Province & celle de Jucatan.

Ils

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout, afin d'aller par leur pays à une Ville nommée Campin, qui dépend de Jucatan, afin d'établir le commerce par terre avec cette Province-là, qu'on eroit être fort avantageux au païs & à la Ville de Guatimala, & une voie plus assurée pour conduire leurs marchandises à la Havane que par le Golphe, parce que bien souvent les navires qui partent du Golphe pour aller à la Havane, sont pris en chemin par les Hollandois.

Mais jusqu'à present les Espagnols n'ont pû venir à bout de ce dessein; car ils ont toujours trouvé tant de résistance en ce peuple barbare, qu'il leur a été impossible de l'assujettir.

Néanmoins il y eut un Religieux de mes amis nommé Frere François Moran, qui se hazarda d'aller parmi ces barbares, & avec deux ou trois Indiens passa au travers de leur pays jusqu'à Campin, où il trouva quelques Espagnols qui s'étonnerent bien fort de sa hardiesse, & comme il avoit osé hazarder sa vie par ce chemin là.

Il retourna ensuite à Coban, & de là à Vera-Paz, où il fit le recit de son voyage, & dit que ces peuples voyant qu'il parloit leur langue, & le trouvant doux & civil en leur endroit, le traitèrent aussi fort humainement; craignant, disoit-il, que s'ils lui ôtoient la vie, les Espagnols pour s'en venger, ne les laisseroient jamais en repos qu'ils ne les eussent entierement détruits.

De plus que leur païs étoit beaucoup meilleur que celui de Vera-Paz, où les Espagnols sont les Maîtres, & qu'il y avoit une fort belle Vallée où il y avoit un grand lac, & sur le bord

bord de ce lac une ville d'Indiens où il y avoit pour le moins douze mille habitans, dont les cases étoient séparées les unes des autres.

Ce Religieux a fait depuis la description de ce pais là, & a passé en Espagne pour insinuer à la Cour le dessein d'en faire la conquête, par la considération de l'utilité qui reviendra à la Ville de Guatimala, & à la Province de Jucatan, si l'on peut une fois établir un chemin pour passer d'une Province à l'autre au travers de ce pais là.

Mais quoi que de ce côté là les Espagnols & la Province de Vera Paz soient encore limités par ce peuple barbare, ils ont néanmoins le passage libre de l'autre côté pour aller au Golphe, où ils trafiquent avec les Navires qui y abordent, à qui ils portent des volailles & d'autres vivres du pays, & en rapportent des vins & autres marchandises d'Espagne en la ville de Coban.

Ce pays là est fort montagneux & inégal, & quoi qu'il y ait quelques Villages assez grands, il n'y en a pourtant que trois ou quatre qui soient considérables.

Les principales denrées qui s'y trouvent, sont de l'achiotte, qui est le meilleur de tout le pays de Guatimala, du cacao, du coton, du miel, de la casse, de la salsépareille, & du Mahis en grande quantité, mais il n'y a point de froment.

Il y a aussi beaucoup de cire, de volaille & de gibier, & des oiseaux de diverses couleurs, dont les Indiens employent le plumage à faire plusieurs ouvrages curieux; mais qui n'égalent pas pourtant ceux de Mechoacan. L'on y trouve aussi beaucoup de perroquets, de singes

ges & de guenons, qui se nourrissent dans les montagnes.

Le chemin de Guatimala en ce pays-là est le même dont j'ai parlé ci-dessus, qu'on tient en venant du Golphe jusqu'au village de S. Luc, & de là s'étend sur les côtes & les montagnes qui sont à côté de la Vallée de Mixco.

L'on les appelle les Montagnes de Sacatepeques, d'un nom composé de Sacate & Tepec, dont le dernier signifie une montagne, & le premier de l'herbe; de sorte que la jonction de ces deux mots signifie des montagnes d'herbes.

Il y a quatre villages considérables, le premier se nomme saint Jacques où il y a cinq cens familles; le second saint Pierre où il y en a six cens; le troisième saint Jean où il y en a aussi autant; & le quatrième saint Dominique de Senaco, où il peut y avoir environ trois cens familles.

Ces quatre villages sont fort riches; le climat est fort froid dans les deux premiers, mais il est plus chaud dans les deux autres, & il y a plusieurs fermes aux environs, où l'on recueille beaucoup de blé & de bon froment, aussi bien que du Mahis.

Ces Indiens-là ont beaucoup plus de courage que ceux des autres Villages, & de longtemps ils furent sur le point de se rebeller contre les Espagnols, parce qu'ils les traitoient mal.

Les Eglises y sont extrêmement riches, & lors que j'étois en ce pays là, il y eut un Indien du village de saint Jacques, qui par une pure avidité de gloire donna six mille ducats

à l'Eglise du lieu, & néanmoins l'on découvrit après que ce miserable étoit un devineur & un idolâtre.

Ces Indiens gagnent beaucoup à louer de grands pennaches de plumes, dont ils se servent dans les danses qu'ils font aux fêtes de la dédicace de leurs villages, car il y a de ces pennaches qui ont soixante plumes de diverses couleurs; & pour le loyer de chaque plume, on leur donne une demi reale, qui est deux sols six deniers, outre la valeur de chaque plume, si quelqu'une vient à se perdre par hazard.

Depuis le village de saint Jean qui est le plus avancé, le chemin est uni & agréable jusqu'à un petit village d'environ une vingtaine de cases qu'on appelle saint Raimond, d'où il y a une bonne journée de chemin qu'il faut monter & descendre dans des fondrières, jusqu'à ce qu'on arrive à une loge qui est sur le bord d'une riviere, qui est celle-là même qui passe à Acafabastlan dont j'ai parlé ci-devant.

Delà on rencontre une montagne qui est fort pierreuse & pleine de rochers, qu'on nomme la montagne de Rabinal, où l'on a taillé des marches dans le roc pour la commodité des mulets, qui, s'ils glissoient tant soit peu à côté, tomberoient le long des rochers & se briseroient en mille pièces.

Mais ce danger ne dure qu'environ une lieue & demie, & l'on rencontre une fort belle Vallée qu'on appelle la Vallée de S. Nicolas, à cause d'une ferme qui porte ce nom-là, laquelle appartient au Convent des Jacobins de Coban.

Quoique cette Vallée ne soit pas à compara-

rer

à celle de Mixco & de Pinola, elle est pourtant remarquable par trois choses qui s'y rencontrent; dont la premiere est un moulin à sucre nommé Saint Jérôme, qui dépend du Convent des Jacobins de Guatimala, & surpasse celui d'Amatitlan, non seulement en la récolte de sucre, qu'ils envoient par des mulets au-delà de la montagne à Guatimala, & dans le nombre des esclaves qui y sont commandez par deux Religieux; mais particulièrement à cause des bons chevaux que l'on y élève, qui sont les meilleurs de tout le pays de Guatimala, & qui sont fort estimez par toutes les personnes de qualité, qui prennent plaisir de les monter en allant par la Ville.

La seconde est la ferme de S. Nicolas, qui est aussi renommée pour les mulets, que celle de S. Jérôme pour les chevaux.

La troisième est un village d'Indiens nommé Robinal, où il y a pour le moins 800. familles, & où l'on trouve tout ce que l'on pourroit désirer pour la commodité de la vie.

Le climat y est plus chaud que froid, mais la chaleur est modérée & beaucoup tempérée par le grand nombre des belles allées ombrageuses qui y sont.

L'on y trouve non seulement de tous les fruits des Indes; mais aussi ceux d'Espagne, comme oranges, limons, citrons doux & aigres, grenades, raisins, figues, amandes, & dattes.

Le défaut de froment en ce lieu-là n'est pas considérable à ceux qui aiment mieux le pain que celui de mahis, parce qu'en deux jours on leur en apporte aisément des villages de Sacatepeques.

Pour ce qui est de la viande, l'on y trouve du

du

du bœuf, du mouton, du chevreau, des vaillies, des coqs-d'inde, des cailles, des perdrix, des faisans, & des lapins.

Il y a aussi la riviere qui passe proche de leurs maisons, qui leur fournit une grande quantité de poisson de diverses sortes.

Les habitans de ce village sont fort semblables à ceux de Chiapa des Indiens, qu'ils imitent en galanterie à monter à cheval, & en toutes sortes de divertissemens.

Ce fut dans ce village que mon ami frere Jean-Baptiste voulut établir sa demeure pour y vivre en repos le reste de ses jours, après avoir été Prieur de divers lieux, & particulièrement de Chiapa & de Guatimula, & où il me régala si somptueusement qu'on eût pu l'en blâmer, comme n'étant pas bien séant à des Religieux mendians de vouloir imiter la magnificence des Princes.

Depuis cette vallée jusqu'à la vraye paix, ou à Coban qui est la capitale, il n'y a rien de considérable qu'un seul village comme saint Christophe, où il y a à present un grand lac, dont on ne peut trouver le fonds à ce qu'on dit.

Autrefois il n'y avoit point de lac; mais pendant un grand tremblement de terre, la terre s'étant entr'ouverte & ayant englouti plusieurs maisons, laissa ce lac qui a toujours continué d'être depuis en ce lieu-là.

Delà jusqu'à Cobon les chemins sont mauvais & pleins de montagnes, néanmoins les mulets du pays ne laissent pas d'y passer aisément quoi qu'ils soient chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'étendue du pays de Guatimula où il y a beaucoup plus

plus de villages & mieux peuplés qu'en aucun autre endroit de l'Amérique, & si les Indiens étoient exercez en l'art militaire & bien munis d'armes, il n'y a point d'endroit en toute l'Amérique qui fut si fort en peuple que Guatimula.

Mais parce que les Espagnols les avilissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur laisser pas seulement leurs arcs & leurs flèches, bien loin d'avoir des armes à feu, des piques & des épées; cela leur a non seulement ôté le courage, mais aussi l'affection qu'ils auroient pu avoir pour les Espagnols; de sorte que ceux-ci ont sujet d'appréhender que si l'on faisoit des descentes pour envahir ces pays-là, cette grande multitude d'Indiens seroient autant de gens qui se tourneroient du côté de leurs ennemis, ou qui demeurant fidèles ne leur serviroient de rien.

CHAPITRE VI.

Description de l'état où sont à present les Indiens du País de Guatimula, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conquête, & particulièrement de leurs fêtes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du pays de Guatimula est aussi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amérique.

Car je puis en quelque maniere dire d'eux
ce

du bœuf, du mouton, du chevreau, des vaillies, des coqs-d'inde, des cailles, des perdrix, des faisans, & des lapins.

Il y a aussi la riviere qui passe proche de leurs maisons, qui leur fournit une grande quantité de poisson de diverses sortes.

Les habitans de ce village sont fort semblables à ceux de Chiapa des Indiens, qu'ils imitent en galanterie à monter à cheval, & en toutes sortes de divertissemens.

Ce fut dans ce village que mon ami frere Jean-Baptiste voulut établir sa demeure pour y vivre en repos le reste de ses jours, après avoir été Prieur de divers lieux, & particulièrement de Chiapa & de Guatimula, & où il me régala si somptueusement qu'on eût pu l'en blâmer, comme n'étant pas bien séant à des Religieux mendians de vouloir imiter la magnificence des Princes.

Depuis cette vallée jusqu'à la vraye paix, ou à Coban qui est la capitale, il n'y a rien de considérable qu'un seul village comme saint Christophe, où il y a à present un grand lac, dont on ne peut trouver le fonds à ce qu'on dit.

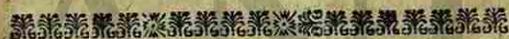
Autrefois il n'y avoit point de lac; mais pendant un grand tremblement de terre, la terre s'étant entr'ouverte & ayant englouti plusieurs maisons, laissa ce lac qui a toujours continué d'être depuis en ce lieu-là.

Delà jusqu'à Cobon les chemins sont mauvais & pleins de montagnes, néanmoins les mulets du pays ne laissent pas d'y passer aisément quoi qu'ils soient chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'étendue du pays de Guatimula où il y a beaucoup plus

plus de villages & mieux peuplés qu'en aucun autre endroit de l'Amérique, & si les Indiens étoient exercez en l'art militaire & bien munis d'armes, il n'y a point d'endroit en toute l'Amérique qui fut si fort en peuple que Guatimula.

Mais parce que les Espagnols les avilissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur laisser pas seulement leurs arcs & leurs flèches, bien loin d'avoir des armes à feu, des piques & des épées; cela leur a non seulement ôté le courage, mais aussi l'affection qu'ils auroient pu avoir pour les Espagnols; de sorte que ceux-ci ont sujet d'appréhender que si l'on faisoit des descentes pour envahir ces pays-là, cette grande multitude d'Indiens seroient autant de gens qui se tourneroient du côté de leurs ennemis, ou qui demeurant fidèles ne leur serviroient de rien.



CHAPITRE VI.

Description de l'état où sont à present les Indiens du País de Guatimula, de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conquête, & particulièrement de leurs fêtes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du pays de Guatimula est aussi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amérique.

Car je puis en quelque maniere dire d'eux

ce qui est dit du peuple d'Israël au premier Chapitre de l'Exode Verfet septième, qu'ils étoient fertiles, & croissoient & multiplioient abondamment, en sorte qu'ils devenoient puissans & remplissoient le pays; c'est pourquoy Pharaon dit à ses Sujets au Verfet dixième; il faut se gouverner sagement avec eux, de peur qu'ils ne viennent à multiplier, & que lors qu'il arrivera quelque guerre ils ne se joignent à nos ennemis, & combattent contre nous. Et ce fut pour cela qu'ils établirent des gens sur eux pour les faire travailler à faire de la brique, du mortier & autres ouvrages, avec tant de rigueur & de sévérité, que cette servitude leur rendit la vie amere, & les obligea d'implorer l'assistance du Ciel pour les en délivrer.

Quoi qu'il y ait quelque sorte de distinction entre le peuple d'Israël & les Indiens, néanmoins la comparaison a du rapport en l'oppression des uns & des autres, & en la manière dont on les a traités, afin qu'ils ne pussent pas multiplier plus qu'on vouloit.

Il est certain que les Indiens souffrent beaucoup sous la servitude des Espagnols, & que néanmoins ils multiplient tous les jours en enfans, & accroissent en richesses; de sorte qu'on craint qu'ils ne deviennent trop puissans, & ne se soulèvent d'eux-mêmes, ou ne se joignent aux étrangers contre ceux qui les tyrannisent.

Car soit par crainte ou par jalousie, l'on ne leur permet pas l'usage d'aucune sorte d'armes, non pas même des arcs & des flèches, dont se servoient autrefois leurs ancêtres.

De sorte que, quoi que parce moyen-là les

Espa-

Espagnols n'ayent rien à craindre de leur côté, parce qu'ils sont désarmés, aussi lors qu'une Nation étrangère fera dessein de conquérir ce pais-là, elle n'aura pas sujet de les appréhender par la même raison, & par conséquent la politique dont les Espagnols se sont servis pour affoiblir les Indiens, tournera toute à leur ruine & destruction.

Car cette grande multitude d'Indiens désarmés leur étant inutile à la guerre, & eux-mêmes, à la réserve de ceux qui demeurent dans les villes, se trouvant écartés çà & là & dans cette vaste étendue de pays, ne paroîtront qu'une poignée de gens contre une armée médiocre.

Encore parmi ces gens-là il y en aura peu qui soient propres à porter les armes, & ce petit nombre ne sera pas capable de faire une grande résistance, n'ayant point d'artillerie.

Que si encore avec cela les Nègres & les Indiens qu'ils ont si maltraités, & qu'ils ont toujours appréhendé à cause de cela, viennent à se joindre contre eux avec les étrangers, il est certain qu'ils ne sauroient éviter leur ruine, étant attaqués de la sorte au dedans & au dehors.

Par là on peut voir combien sont mal-fondés, ceux qui disent qu'il est beaucoup plus difficile de conquérir l'Amérique à présent que du tems de Cortez, parce que l'on a aujourd'hui les Espagnols & les Indiens à combattre, & en ce tems-là il n'y avoit que les pauvres Indiens tout nus.

Je soutiens que ce fondement est faux; car alors les Indiens étoient aguerris par le moyen des guerres qu'ils avoient les uns contre les

autres, & favoient fort bien se servir de leurs arcs, de leurs flèches, & de leurs dards, & autres sortes d'armes, & paroïssent extrêmement hardis & courageux dans les combats, comme il paroît par leurs hïstoires.

Mais à present ils sont devenus sans cœur, en sorte qu'ils tressaillent de peur lors qu'ils entendent tirer un mousquet; ce qui vient de ce qu'ils sont désarmez & oprimez par les Espagnols, qui les font mêmes trembler par un regard ou par une grimace; de sorte qu'il n'y a aucun lieu de les apréhender en l'état qu'ils sont aujourd'hui.

L'on ne doit non plus craindre les Espagnols, qui dans toute la vaste étendue des États de Guatimala, ne sauroient faire une levée de cinq mille hommes qui soient propres à la guerre.

Ils ne sauroient non plus défendre tant de passages & tant d'entrées qu'il y a en divers endroits de ce pays-là, qui d'autant plus qu'il est grand, il est d'autant plus aisé à conquérir, parce que pendant que l'Espagnol sera occupé dans un endroit, son pays pourra être attaqué, & même enlevé en d'autres lieux par les mêmes étrangers.

Leurs esclaves mêmes se lïgeront contre eux en cette occasion, afin d'être mis en liberté: & enfin les Crioles qu'ils maltraitent aussi extrêmement, se réjouiront de pouvoir s'affranchir de leur tyrannie, & aimeront beaucoup mieux vivre en liberté sous un peuple étranger, que d'être plus long-tems oprimez par ceux de leur propre Nation.

La condition des Indiens de ce pays-là est si misérable, que, quoi que les Rois d'Espagne

pagne n'ayent jamais voulu consentir à les rendre Esclaves, comme ils en ont été souvent sollicité, néanmoins leur vie est aussi misérable que celle des Esclaves.

Car j'en ai connu quelques-uns qui après être revenus du service des Espagnols, dont ils n'avoient reçu pour tout salaire que des coups & des blessures, venoient se mettre au lit, résolu de mourir plutôt que de mener plus long-tems une vie si pleine de misères, & refusoient tous les alimens que leurs femmes leur presentoient, aimant mieux se laisser mourir de faim, que de mener une vie si malheureuse.

Il est vrai qu'il y en a eu quelques-uns qui par mes exhortations se sont laissé persuader de vivre, plutôt que de se faire mourir eux-mêmes; mais il y en a eu aussi d'autres qui ont rejeté toutes sortes de remontrances, & se sont fait mourir ainsi misérablement.



CHAPITRE VII.

De la méthode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leur conduite envers eux.

Les Espagnols qui demeurent en ce pais-là, & particulièrement les Fermiers de la vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amatitlan & ceux de Sacatepeques, ont représenté que

autres, & favoient fort bien se servir de leurs arcs, de leurs flèches, & de leurs dards, & autres sortes d'armes, & paroissent extrêmement hardis & courageux dans les combats, comme il paroît par leurs histoires.

Mais à présent ils sont devenus sans cœur, en sorte qu'ils tressaillent de peur lors qu'ils entendent tirer un mousquet; ce qui vient de ce qu'ils sont désarmez & opprimez par les Espagnols, qui les font mêmes trembler par un regard ou par une grimace; de sorte qu'il n'y a aucun lieu de les appréhender en l'état qu'ils sont aujourd'hui.

L'on ne doit non plus craindre les Espagnols, qui dans toute la vaste étendue des États de Guatimala, ne sauroient faire une levée de cinq mille hommes qui soient propres à la guerre.

Ils ne sauroient non plus défendre tant de passages & tant d'entrées qu'il y a en divers endroits de ce pays-là, qui d'autant plus qu'il est grand, il est d'autant plus aisé à conquérir, parce que pendant que l'Espagnol sera occupé dans un endroit, son pays pourra être attaqué, & même enlevé en d'autres lieux par les mêmes étrangers.

Leurs esclaves mêmes se ligueroient contre eux en cette occasion, afin d'être mis en liberté: & enfin les Crioles qu'ils maltraitent aussi extrêmement, se réjouiront de pouvoir s'affranchir de leur tyrannie, & aimeront beaucoup mieux vivre en liberté sous un peuple étranger, que d'être plus long-tems opprimez par ceux de leur propre Nation.

La condition des Indiens de ce pays-là est si misérable, que, quoi que les Rois d'Espagne

pagne n'ayent jamais voulu consentir à les rendre Esclaves, comme ils en ont été souvent sollicités, néanmoins leur vie est aussi misérable que celle des Esclaves.

Car j'en ai connu quelques-uns qui après être revenus du service des Espagnols, dont ils n'avoient reçu pour tout salaire que des coups & des blessures, venoient se mettre au lit, résolus de mourir plutôt que de mener plus long-tems une vie si pleine de misères, & refusoient tous les alimens que leurs femmes leur presentoient, aimant mieux se laisser mourir de faim, que de mener une vie si malheureuse.

Il est vrai qu'il y en a eu quelques-uns qui par mes exhortations se sont laissé persuader de vivre, plutôt que de se faire mourir eux-mêmes; mais il y en a eu aussi d'autres qui ont rejeté toutes sortes de remontrances, & se sont fait mourir ainsi misérablement.



CHAPITRE VII.

De la méthode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens, & quelle est leur conduite envers eux.

Les Espagnols qui demeurent en ce pays-là, & particulièrement les Fermiers de la vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amatitlan & ceux de Sacatepeques, ont représenté que

tout leur commerce & leur labour tendant au bien de l'Etat, & n'y ayant pas assez d'Espagnols pour faire tous les ouvrages qui sont nécessaires dans un si grand païs, tous n'ayant pas aussi les moyens d'acheter des Esclaves & des Nègres, qu'ils avoient besoin nécessairement du service des Indiens en leur donnant un salaire raisonnable.

C'est pourquoi il fut ordonné qu'on partageroit un certain nombre de laboureurs Indiens, tous les Lundis ou les Dimanches l'après-dînée, qui seroient distribuez entre les Espagnols selon la qualité de leurs Fermes, ou de leurs emplois; soit pour travailler à la culture de leurs terres, soit pour conduire leur mulers, & les aider en ce que chacun peut en avoir besoin en sa vacation.

De sorte qu'en chaque ressort ou détroit il y a un Officier pour cela, qu'ils appellent *Inez Repartidor*, qui selon la liste qu'il a des maisons & des fermes des Espagnols, est obligé de leur fournir un certain nombre d'Indiens toutes les semaines.

Ce qui sert d'un moyen commode au Président de Guatimala, & aux autres Juges pour avancer leurs domestiques, à qui ils donnent ordinairement ces charges-là.

Ils nommerent le Village ou le lieu où ils se doivent assembler le Dimanche ou le Lundi, où ils se trouvent avec tous les Espagnols de ce ressort.

Les Indiens des Villages doivent aussi de leur côté tenir tout prêts le nombre des gens de travail qu'ils sont obligez de fournir chaque semaine par l'ordre de la Cour de Guatimala, qui sont conduits au lieu de l'Assemblée

blée générale par un Officier Indien de leur même Village.

Et lors qu'ils sont arrivez en ce lieu-là avec tous leurs outils pour travailler, comme bêches, pèles, pioches & haches, & des vivres pour se nourrir une semaine, qui sont pour l'ordinaire des gâteaux secs de mahis, des boudins, des frixolles ou des faveols, un peu de chile ou de poivre long, & quelques morceaux de viande froide pour un jour ou deux, avec leur lit sur leur dos, qui n'est autre chose qu'une mante de grosse laine, qu'ils envelopent autour d'eux pour se coucher sur la terre, puis on les renferme dans la Maison de Ville en donnant à l'un quelques coups de bâton, & aux autres des soufflets ou des coups de pied, s'ils ne veulent pas entrer.

Après qu'on les a tous rassemblez, & que la Maison de Ville en est remplie, le *Inez Repartidor* ou l'Officier appelle les Espagnols selon l'ordre de sa liste, & a à même tems autant d'Indiens que la Cour lui a ordonnez.

Il y en a quelques-uns qui en doivent avoir trois ou quatre, d'autres quinze ou vingt, selon leur vacation & le travail qu'ils ont à faire.

En cette maniere il distribuë à chacun des Espagnols les Indiens qu'il doit avoir jusqu'à ce qu'il n'en teste plus à distribuer.

Ce partage étant fait, les Espagnols prennent une mante ou un outil à chacun de leurs Indiens pour leur servir de gage, de peur qu'ils ne s'enfuyent, & donnent à l'Officier qui a fait ce partage-là pour ses droits, une demi réale de 5. sols pour chaque Indien, ce

ce qui lui vaut beaucoup par an : car il y a des Officiers qui auront trois ou quatre cens Indiens à distribuer chaque semaine.

Si un Espagnol vient à se plaindre que quelqu'un de ses Indiens s'est échapé, & ne l'a pas servi toute la semaine entiere, on le fera chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, & puis on l'attachera par les bras à un poteau dans la place du marché, où il sera fustigé publiquement sur le dos.

Mais si un pauvre Indien se plaint que les Espagnols l'ont trompé, & lui ont dérobé sa pelle, sa hache, son pic, sa mante, ou ses gages, l'on ne fera aucune justice de l'Espagnol qui aura volé ou trompé le pauvre Indien, quoi que l'équité veuille que l'on rende également la justice aux uns & aux autres.

En cette maniere on vend les Indiens chaque semaine comme des Esclaves pour deux sols six deniers chacun, sans qu'on leur permette le soir d'aller voir leurs femmes, quoi que leur ouvrage ne soit pas à mille pas du Village où ils demeurent; mais il y en a d'autres qu'on mène à trois & quatre lieues au delà, & n'oseroient s'en retourner, que le Samedi au soir, après avoir exécuté tout ce qu'il aura plû à leur Maître de leur commander.

Les gages qu'on leur donne, sont tels qu'à grande peine les peuvent-ils nourrir; car pour tout salaire ils n'ont pas cinq sols par jour, n'ayant que vingt-cinq sols par semaine en tout.

Cet ordre s'observe dans la ville de Guatimala, & dans les Villages des Espagnols, où l'on donne à chaque maison les Indiens dont elle

elle a besoin, pour apporter de l'eau ou du bois, & les autres choses nécessaires, & pour cet effet les Villages voisins sont obligez de leur fournir des Indiens, comme j'ai déjà dit ci-dessus.

Il n'y a point de bon Chrétien qui ne soit touché de douleur, de voir comme ces pauvres miserables sont mal-traités par certains Espagnols pendant la semaine qu'ils sont à leur service.

Il y en a qui vont abuser de leurs femmes, lors que leurs pauvres maris sont occupez à labourer la terre; d'autres qui leur donnent le foïet, parce qu'ils leur semblent trop paresseux à travailler, ou qui leur donnent des coups d'épée, ou leur cassent la tête pour s'être voulu excuser contre leurs reproches, ou leur dérobent leurs outils, ou les privent d'une partie ou du total de leurs gages, en disant qu'ils payent une demi réale pour le service qu'ils leur doivent rendre, & néanmoins qu'ils n'ont pas fait leur ouvrage.

J'en connoissois quelques-uns qui avoient accoutumé, lors qu'ils avoient semé leur froment, & qu'ils n'avoient presque plus affaire des Indiens, de retenir chez eux tous ceux qui leur avoient été donnez pour leur ferme, & sachant bien l'affection que ces pauvres gens avoient de retourner en leur famille, après leur avoir fait couper du bois le Lundi & le Mardi, leur demandoient le Mercredi ce qu'ils vouloient leur donner pour les laisser aller, & ainsi en exigeoient des uns une réale, & des autres deux ou trois; de sorte qu'ils se faisoient non seulement

ment fournir de bois pour leur maison, mais ils en tiroient aussi assez d'argent pour acheter de la viande & du chocolate pendant 15. jours, vivant de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens.

Il y en a d'autres aussi qui les loient à leurs voisins qui en ont affaire pour cette semaine, pour une réale chacun; mais qu'ils sont bien assurez de déduire sur leurs gages.

Ils sont aussi assujettis à une servitude pareille à celle là dans tous les Villages, où tous les voyageurs qui passent par-là, peuvent demander au prochain Village tous les Indiens dont ils ont besoin pour conduire leurs mulets, & porter leurs hardes, & à la fin du voyage leur font une querelle d'Allemand, & les renvoyent la plupart du tems avec des coups pour toute récompense.

Ils sont porter à ces pauvres miserables, un jour ou deux sur le dos des malles qui pesent cent livres, en les attachant avec des cordes de chaque côté à la ceinture, & passant sur le front une large courroye de cuir attachée à la malle, qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur leur front au dessus des sourcils, qu'ils ont la plupart du tems tellement marqué, qu'il sont aisez à distinguer des autres habitans dans les Villages, parce qu'aussi cette ceinture de cuir leur mange tout le poil, & les rend chauves sur le devant de la tête.

En cette manière ce pauvre peuple tâche de gagner sa vie parmi les Espagnols; mais c'est avec tant de douleur & d'angoisse, que bien souvent ils implorant la justice divine pour

pour les mettre en liberté, & n'ont point d'autre consolation que celle que leur donnent les Prêtres, de souffrir tout cela pour l'amour de Dieu, & pour le bien de l'Etat.

Et quoi que ceux qui les commandent, les fassent travailler & marcher en toutes saisons, soit qu'il fasse chaud, soit qu'il fasse froid, dans les plaines ou dans les montagnes, dans les beaux ou mauvais chemins, leurs habits ne servent qu'à couvrir leur nudité, & bien souvent ils sont si déchirez qu'ils ne couvrent pas la moitié de leur corps.

CHAPITRE VIII.

Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs ouvrages, de leurs occupations domestiques, de leur police, de leurs mariages. &c.

Leurs habits ordinaires ne sont autre chose qu'une paire de calçons de laine ou de toile qui descendent jusqu'aux genoux, marchant nuds pieds la plupart du tems, si ce n'est quelqu'un qui portent des sandales de cuir dans leurs voyages pour se conserver les pieds ou quelques paires de chausses sans pourpoint qu'une chemise fort courte avec une mante de laine ou de toile par dessus, qu'on nomme *Ajate*, qui est nouée sur une épaule, & pend presque jusqu'à terre de l'autre côté, & un même chapeau de quinze ou vingt sols, qui

ment fournir de bois pour leur maison, mais ils en tiroient aussi assez d'argent pour acheter de la viande & du chocolate pendant 15. jours, vivant de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens.

Il y en a d'autres aussi qui les loient à leurs voisins qui en ont affaire pour cette semaine, pour une réale chacun; mais qu'ils sont bien assurez de déduire sur leurs gages.

Ils sont aussi assujettis à une servitude pareille à celle là dans tous les Villages, où tous les voyageurs qui passent par-là, peuvent demander au prochain Village tous les Indiens dont ils ont besoin pour conduire leurs mulets, & porter leurs hardes, & à la fin du voyage leur font une querelle d'Allemand, & les renvoyent la plupart du tems avec des coups pour toute récompense.

Ils sont porter à ces pauvres miserables, un jour ou deux sur le dos des malles qui pesent cent livres, en les attachant avec des cordes de chaque côté à la ceinture, & passant sur le front une large courroye de cuir attachée à la malle, qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur leur front au dessus des sourcils, qu'ils ont la plupart du tems tellement marqué, qu'il sont aisez à distinguer des autres habitans dans les Villages, parce qu'aussi cette ceinture de cuir leur mange tout le poil, & les rend chauves sur le devant de la tête.

En cette manière ce pauvre peuple tâche de gagner sa vie parmi les Espagnols; mais c'est avec tant de douleur & d'angoisse, que bien souvent ils implorant la justice divine pour

pour les mettre en liberté, & n'ont point d'autre consolation que celle que leur donnent les Prêtres, de souffrir tout cela pour l'amour de Dieu, & pour le bien de l'Etat.

Et quoi que ceux qui les commandent, les fassent travailler & marcher en toutes saisons, soit qu'il fasse chaud, soit qu'il fasse froid, dans les plaines ou dans les montagnes, dans les beaux ou mauvais chemins, leurs habits ne servent qu'à couvrir leur nudité, & bien souvent ils sont si déchirez qu'ils ne couvrent pas la moitié de leur corps.

CHAPITRE VIII.

Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs ouvrages, de leurs occupations domestiques, de leur police, de leurs mariages. &c.

LEurs habits ordinaires ne sont autre chose qu'une paire de calçons de laine ou de toile qui descendent jusqu'aux genoux, marchant nuds pieds la plupart du tems, si ce n'est quelqu'uns qui portent des sandales de cuir dans leurs voyages pour se conserver les pieds ou quelques paires de chausses sans pourpoint qu'une chemise fort courte avec une mante de laine ou de toile par dessus, qu'on nomme *Ajate*, qui est nouée sur une épaule, & pend presque jusqu'à terre de l'autre côté, & un même chapeau de quinze ou vingt sols, qui

prend l'eau comme du papier, & après la pluye leur tombe sur le nés & sur le col.

Ils portent aussi quelquefois leur lit autour d'eux, qui est cette mante de laine, dont ils s'envelopent le soir; & ôtent leur chemise & leurs calçons, qu'ils mettent sous leur tête pour leur servir de chevet.

Il y en a quelques-uns qui portent aussi une natte fort legere pour se coucher; mais ceux qui n'en portent point, ou n'en peuvent pas emprunter de leurs voisins, se couchent librement sur la terre enveloppez de leurs mantes, & dorment aussi bien après avoir travaillé, ou marché tout le jour avec un fardeau de cent livres pesant sur le dos, que s'ils étoient couchés dans un bon lit.

Ceux qui sont plus considerables & plus riches que ceux-là, qui ne sont point employez comme les Tamemez à porter des fardeaux, ou comme les laboureurs à travailler pour les Espagnols, mais qui demeurent dans des fermes qui leur appartiennent, qui trafiquent à la campagne avec leurs mulets, ou ont des boutiques dans les Villes & dans les Villages, & enfin ceux qui sont employez en qualité d'Officiers de la Justice ou de la Police, sont un peu mieux vêtus.

Car il y en a quelques-uns qui portent du ruban au bas de leurs calçons, ou y font faire quelque sorte d'ouvrage en broderie de soye, ou de fil, comme aussi sur la mante qu'ils portent autour d'eux, ou bien ils l'enrichissent de quelque ouvrage de plumes de diverses couleurs.

Il y en a aussi quelques-uns qui portent des pourpoints de toile découpée, & des souliers;

liers; mais il y en a fort peu qui portent des bas à leurs jambes, ou des colers autour de leur col.

Mais pour ce qui est des lits où ils couchent le plus considerable des Gouverneurs Indiens ou le plus riche d'entr'eux qui pourra avoir quatre ou cinq mille ducats, ne sera gueres mieux couché que les pauvres Tamemez, ou porteurs de fardeaux.

Car ils se couchent sur des ais ou sur des roseaux liez ensemble un peu élevez de terre, sur quoi l'on pose une natte fort large & fort propre, avec deux petits billors de bois pour servir de chevet à l'homme & à la femme, en mettant leur chemise & leur mante dessus, ou d'autres hardes pour servir de couffin, & puis se couvrent d'une autre sorte de mante blanche, mais plus grossiere que celle qui leur sert de manteau.

Dom Bernard de Guzman Gouverneur de Petapa n'étoit pas mieux couché que cela, & les principaux d'entre les Indiens ne le sont pas mieux non plus.

Les habits des femmes ne leur coûtent pas beaucoup & sont bien-tôt mis sur le corps, car la plupart vont pieds nuds, à la reserve de celles qui sont riches & de qualité, qui portent des souliers noiez avec un ruban fort large.

Au lieu de jupe elles portent une mante de laine, qu'elles lient au défaut du corps, qui d'ordinaire est enrichie de broderie de diverses couleurs; mais tout d'une piece sans aucune couture, & rempliee en dedans autour d'elles.

Elles ne portent point de chemises, mais elles

les couvrent leur nudité avec une espee de surplus qu'on nomme *Guaipil*, qui pend depuis leurs épaules jusqu'au dessous de la ceinture, avec des manches ouvertes fort larges, qui ne leur couvrent que la moitié du bras, & d'ordinaire ce *Guaipil* est orné de quelque ouvrage curieux de coron ou de plumage, particulièrement à l'endroit du sein.

Les plus riches portent des bracers & des pendans-d'oreilles, & leurs cheveux sont retrouffez avec des bandelettes, sans coëffe, ni rien pour les couvrir, si ce n'est les plus riches qui portent quand elles vont à l'Eglise ou en visite, une espee de voile de toile d'Hollande, ou de quelque autre toile fine, qu'on apporte d'Espagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête & descend presque jusqu'à terre, qu'elles lient autour d'elles avec un ruban, & c'est ce qu'il y a de plus cher en leurs habits.

Lors qu'elles sont retirées dans leurs maisons, elles s'apliquent à leurs ouvrages, elles ôtent ordinairement leur *Guaipil* ou surplus, de sorte que leur sein & tout le haut du corps demeure découvert.

Elles se couchent aussi comme leurs maris, enveloppée seulement d'une couverture ou d'une mante.

Leurs maisons ne sont que de pauvres cabanes couvertes de chaume, sans aucunes chambres hautes; mais seulement une ou deux chambres basses, en l'une desquelles ils aprêtent leurs viandes, faisant le feu au milieu entre deux ou trois pierres, sans qu'il y ait de cheminée, ni de tuyau pour conduire la fumée hors de la maison; de sorte que com-

me elle s'épand par tout, la fuye s'attache aussi de tous côtez au chaume de la couverture, ce qui fait que toute la maison ne semble être qu'une cheminée.

La chambre qui joint à celle-là n'est pas non plus exempte de fumée & de noirceur, où bien souvent il y a quatre ou cinq lits, selon la grandeur de la famille.

Mais ceux qui sont pauvres n'ont qu'une chambre, où ils aprêtent leur viande, où ils mangent & se couchent.

Il y en a fort peu qui ayent des serrures à leurs portes; car ils n'aprehendent pas qu'on les dérobe, n'ayant pour tous meubles que des pots, des cruches, & des plats de terre, avec des coupes pour boire leur chocolate.

Il n'y a presque point aussi de maison qui n'ait un bain dans la cour, où ils se baignent dans de l'eau chaude, qui est toute leur médecine lors qu'ils sont tant soit peu indisposés.

Dans chaque village ils sont divisés entr'eux par Tribus, qui ont chacune un Chef, à qui s'adresent tous ceux qui sont de la Tribu, lors qu'il s'agit de quelque affaire importante & difficile, & il est obligé de les protéger & conseiller en tout, & de comparoître pour eux devant les Officiers de Justice, demander réparation des torts qu'on leur a faits, ou représenter l'injure qu'on leur veut faire.

Lors qu'il s'agit de marier quelqu'un d'entr'eux, le pere du garçon qui veut prendre une femme d'une autre Tribu, s'en va trouver le chef de sa Tribu, afin de lui donner avis

du mariage de son fils avec une telle fille, & ensuite les Chefs des deux Tribus s'assemblent & conferent sur les conditions du mariage.

Ces conferences durent ordinairement trois mois, pendant lesquels les parens du garçon ou de l'homme doivent acheter la fille par presens, & acquitter la dépense qui se fait à boire & à manger, lors que les Chefs des Tribus conferent ensemble avec les parens du garçon & de la fille, ce qui dure ordinairement un jour tout entier jusqu'à la nuit.

Après avoir passé de la sorte plusieurs jours & plusieurs nuits, & après avoir bien examiné l'affection qu'un des partis peut avoir pour l'autre, s'il arrive qu'ils ne s'accordent pas sur le mariage, les parens de la fille sont obligez de restituer aux parens du garçon tous les frais qu'ils ont faits, & tous les presens qu'ils ont donnez.

Leurs filles ne partagent point dans leurs biens, mais lors qu'ils meurent tout ce qu'ils ont de meubles & d'immeubles est partagé par portions égales entre leurs fils.

S'il y a quelqu'un d'entr'eux qui n'ait point de maison, ou qui veuille faire recouvrir la sienne, l'on en donne avis aux Chefs des Tribus, qui avertissent tous les habitans du Village de s'y rendre pour assister à cet ouvrage, & chacun est obligé d'apporter une botte de paille ou d'autres matériaux; de sorte que dans un jour ils ont achevé une maison, par l'assistance qu'ils reçoivent de plusieurs personnes.

De plus il ne leur en coûte rien que du chocolat, qu'ils donnent à boire en de grandes coupes qui tiennent plus d'une pinte; mais
ils

ils n'y mettent pas des ingrédiens de si grand prix que font les Espagnols, mais seulement un peu d'anis & de chilé ou poivre long.

Ou bien ils remplissent la coupe jusqu'à moitié d'atolle, & achevent de la remplir avec du chocolate.



CHAPITRE IX.

L'Auteur continuë à décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de breuvages.

Pour le manger, la plûpart du tems les pauvres n'ont qu'un plat de frixoles ou fasoils blancs & noirs; dont il y a grande quantité, que l'on conserve sees pour toute l'année, qu'ils font bouillir avec du chilé, avec quoi ils s'estiment assez bien rassasiez.

Ils les aprêtent encore d'une autre maniere, en faisant un peu bouillir les fasoils, & après cela les mêlant avec une masse de mahis, comme nos mêlons en Angleterre, des raisins de Corinthe dans nos gâteaux, & puis ils les font encore bouillir derechef ensemble, & les mangent après cela lors qu'ils sont encore tout chauds, ou bien ils les gardent tout froids.

Mais soit qu'ils mangent de cela ou de quelqu'autre chose, ils le mangent ou avec du chilé verd, ou ils le trempent dans de l'eau & du sel, où il y a un peu de chilé pilé.

du mariage de son fils avec une telle fille, & ensuite les Chefs des deux Tribus s'assemblent & conferent sur les conditions du mariage.

Ces conferences durent ordinairement trois mois, pendant lesquels les parens du garçon ou de l'homme doivent acheter la fille par presens, & acquitter la dépense qui se fait à boire & à manger, lors que les Chefs des Tribus conferent ensemble avec les parens du garçon & de la fille, ce qui dure ordinairement un jour tout entier jusqu'à la nuit.

Après avoir passé de la sorte plusieurs jours & plusieurs nuits, & après avoir bien examiné l'affection qu'un des partis peut avoir pour l'autre, s'il arrive qu'ils ne s'accordent pas sur le mariage, les parens de la fille sont obligez de restituer aux parens du garçon tous les frais qu'ils ont faits, & tous les presens qu'ils ont donnez.

Leurs filles ne partagent point dans leurs biens, mais lors qu'ils meurent tout ce qu'ils ont de meubles & d'immeubles est partagé par portions égales entre leurs fils.

S'il y a quelqu'un d'entr'eux qui n'ait point de maison, ou qui veuille faire recouvrir la sienne, l'on en donne avis aux Chefs des Tribus, qui avertissent tous les habitans du Village de s'y rendre pour assister à cet ouvrage, & chacun est obligé d'apporter une botte de paille ou d'autres materiaux; de sorte que dans un jour ils ont achevé une maison, par l'assistance qu'ils reçoivent de plusieurs personnes.

De plus il ne leur en coûte rien que du chocolate, qu'ils donnent à boire en de grandes coupes qui tiennent plus d'une pinte; mais
ils

ils n'y mettent pas des ingrédients de si grand prix que font les Espagnols, mais seulement un peu d'anis & de chilé ou poivre long.

Ou bien ils remplissent la coupe jusqu'à moitié d'atolle, & achevent de la remplir avec du chocolate.



CHAPITRE IX.

L'Auteur continuë à décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de breuvages.

Pour le manger, la plûpart du tems les pauvres n'ont qu'un plat de frixoles ou faveols blancs & noirs; dont il y a grande quantité, que l'on conserve sees pour toute l'année, qu'ils font bouillir avec du chilé, avec quoi ils s'estiment assez bien rassasiez.

Ils les aprêtent encore d'une autre maniere, en faisant un peu bouillir les faveols, & après cela les mêlant avec une masse de mahis, comme nos mêlons en Angleterre, des raisins de Corinthe dans nos gâteaux, & puis ils les font encore bouillir derechef ensemble, & les mangent après cela lors qu'ils sont encore tout chauds, ou bien ils les gardent tout froids.

Mais soit qu'ils mangent de cela ou de quelqu'autre chose, ils le mangent ou avec du chilé verd, ou ils le trempent dans de l'eau & du sel, où il y a un peu de chilé pilé.

Mais s'ils n'ont pas le moyen d'avoir des frixolles, leur portion ordinaire est des tortilles, qui sont de petits gâteaux ronds faits avec de la pâte de mahis, qu'ils mangent tout chauds en sortant d'une terrine où ils les font cuire tout sur le champ, en les tournant un peu sur le feu, & les mangeant après cela tout seuls, ou bien avec du chilé & du sel, ou en les trempant dans de l'eau où il y a du sel & un peu de chilé pilé.

Lors que leur mahis est encore verd & tendre, ils font bouillir la tige avec les épis & les feuilles qui sont autour, & les mangent ensuite avec un peu de sel.

J'en ai souvent mangé, & les ai trouvez assez délicats & nourrissans que nos pois lors qu'ils sont verds, mais ils engendrent beaucoup de sang.

Lors que ce mahis est verd ils en font encore une espece d'orge mondé, en le faisant bouillir avec le lait qu'ils en tirent par expression après l'avoir pilé.

Les plus pauvres des Indiens n'en mangent jamais, ils s'estiment assez contents quand ils en ont suffisamment.

Mais les pauvres qui demeurent dans les villages où l'on vend de la viande, épargnent tout ce qu'ils peuvent lors qu'ils viennent de leur travail le Samedi au soir, afin d'acheter pour une reale ou demi reale de viande fraîche, pour manger le Dimanche.

Quelques uns en achètent une bonne quantité à la fois, & l'accommodent avec le tems en *Passajos*, qui sont des morceaux de chair roulezz & liezz bien fort, qu'ils font en cette maniere.

Après

Après qu'ils ont coupé toute la chair de la tuisse d'un bœuf, & qu'ils l'ont séparée des os en forme de petites cordelettes; ils la salent & l'exposent au vent dans leurs cours huit jours durant, & puis la mettent encore autant de tems à la fumée, puis ils la mettent en petits rouleaux qui deviennent durs comme une pierre, & quand ils en ont affaire, ils les lavent, puis les font bouillir, & les mangent après cela.

C'est le bœuf salé de l'Amérique, qu'il appelle *Tassajo*, dont j'ai mangé fort souvent; & les Espagnols en mangent aussi beaucoup, particulièrement ceux qui vont à la campagne trafiquer avec leurs mulets.

Ce *Tassajo* est une fort bonne marchandise, dont plusieurs Espagnols se sont enrichis, par le moyen du trafic qu'ils en ont fait dans les Villages où l'on ne vend point de chair, & en le troquant avec d'autres marchandises contre les Indiens, qui leur donneront bien souvent pour un double ou un liard de ce *Tassajo*, pour plus de cinq sols de cacao.

Mais les riches vivent beaucoup mieux: car s'il y a de la chair ou poisson, ils font tout leur possible pour en avoir, & en mangent de grand appetit, & n'épargnent pas non plus leurs coqs-d'Inde, ni leur volaille pour faire bonne chere.

De fois à autre ils vont aussi à la chasse, où ils tuent quelque daim à coups de flèches, & quand ils l'ont tué ils le laissent sous des feuilles d'arbres pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il commence à sentir & soit plein de vers; alors ils l'emportent chez eux & le coupent en piéces, puis le font bouillir avec une herbe

herbe qui croît en ce pays-là, qui ressemble à la Tenaisie de ce pays-ci, qui lui ôte la mauvaise odeur à ce qu'ils disent, & rend cette chair aussi tendre & aussi blanche que la chair d'un cocq-d'inde.

Lors qu'il est à demi cuit, ils en mettent les pièces à la fumée quelque tems, puis le font bouillir derechef lors qu'ils en veulent manger, & l'aprérent ordinairement avec un peu de poivre rouge.

C'est là la venaison de l'Amérique, dont j'ai mangé diverses fois, & trouvé que la chair en étoit courte & blanche; néanmoins je n'en mangeois pas beaucoup, non pas à cause du mauvais goût, mais parce que le souvenir des vers que j'y avois vus me faisoit mal au cœur.

Ces mêmes Indiens qui n'ont pas grande affaire chez eux, & qui ne sont point employez par les Espagnols à la chasse toutes les semaines, aiment extrêmement les hérissons, qui sont tout à fait semblables à ceux de l'Europe, quoi que les nôtres ne se mangent point parmi les Chrétiens.

Ceux-ci sont pleins d'aiguillons & piquans comme les nôtres, & se trouvent dans les bois & dans les champs où ils se retirent dans des trous, & à ce qu'on dit, ne vivent que de fourmis & de leurs œufs, de bois pourri, d'herbes & de racines; leur chair est blanche & d'aussi bon goût que celle du lapin, & aussi grasse que celle d'une poule engraisée au mois de Janvier.

J'en ai aussi goûté, & trouvé que c'étoit un mangé fort délicat; mais je ne voudrois pas dire la même chose d'un hérisson de ce pays-ci;

ci; car ce qui peut être un poison de par deçà, peut être un fort bon aliment en ce pays-là, par quelques propriétés accidentelles en l'animal même dans les choses dont il se nourrit, & dans la temperance du climat.

Les Indiens n'en mangent pas seulement, mais même les plus grands d'entre les Espagnols, & l'on en fait tant d'estime, que parce qu'on les trouve ordinairement au tems du Carême, les Espagnols qui n'en veulent pas être privez, afin d'en pouvoir manger en ce tems-là, disent que ce n'est pas de la chair, quoi qu'il en ait le goût & les autres qualitez, parce qu'il ne vit que de fourmis & de bois sec.

C'est une chose qui est fort disputée parmi leurs Théologiens; car il y en a quelques-uns qui disent qu'il est permis d'en manger en Carême, & d'autres qui soutiennent que non.

Il y a aussi une sorte de lézards dont ils mangent beaucoup, qu'ils appellent *Iguana*, dont les uns se trouvent dans l'eau & les autres sur la terre.

Ils sont plus longs qu'un lapin, & ressemblent à un scorpion, ayant des écailles vertes & noires sur le dos.

Ceux qui sont sur la terre, courent aussi vite que nos lézards, grimpent sur les arbres comme des écurieux, & percent mêmes les racines des arbres dans les murailles.

Ils sont hideux à voir, mais lors qu'on les a aprétez à l'étuvée avec un peu d'épices, ils rendent du jus qui est excellent; leur chair est aussi blanche que celle d'un lapin, & le rable en est fait tout de même.

C'est une viande qui est fort dangereuse quand

quand elle n'est pas assez cuite; j'en ai failli à mourir pour en avoir trop mangé, parce qu'ils n'étoient pas assez cuits.

Il y a aussi beaucoup de tortues d'eau & de terre, dont les Indiens mangent, & que les Espagnols trouvent aussi fort bonnes.

Les indiens en general aiment tous à boire, & boivent de leur simple chocolate sans sucre ni autres ingrédiens, ou bien de l'atolle jusqu'à crever.

Mais s'ils peuvent avoir de quelque breuvage qui enivre, ils boiront tant qu'ils auront un sol dans leur bourse, & n'en laisseront pas une goutte.



CHAPITRE X.

Description d'une boisson étrange des Indiens, & de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'ivrognerie.

Les font entr'eux de certains breuvages qui sont plus forts que du vin, qu'ils font en de grandes cruches ou pots de terre qu'on apporte d'Espagne, où ils mettent un peu d'eau puis remplissent le vaisseau de melasse ou jus des cannes de sucre, ou d'un peu de miel, pour le rendre doux, & pour lui donner de la force, ils y mettent des racines & des feuilles de tabac, & d'autres racines qui croissent en ce pays-là, qu'ils savent être propres à cette opération.

J'ai

J'ai vû même en quelques endroits qu'ils y mettoient un crapaut tout vivant.

Après cela ils ferment le vaisseau, & laissent fermenter tout cela ensemble pendant quinze jours ou un mois, jusqu'à ce que le tout soit bien macéré & fermenté, que le crapaut soit consumé, & que ce breuvage ait acquis la force qu'ils desirent.

Alors ils ouvrent le vaisseau, & invitent leurs amis pour en boire, ce qu'ils font d'ordinaire pendant la nuit, de peur d'être découverts par le Prêtre du Village, & ne cessent de boire jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait sous & yvres.

Ils nomment ce breuvage le *chicha*, qui est extrêmement mauvais, & cause souvent la mort à plusieurs personnes, particulièrement dans les endroits où ils y mettent des crapaux.

Lors que je demeurois à Mixco, l'on me donna avis qu'il se devoit tenir une grande assemblée chez un Indien pour boire de ce breuvage; ce qui fit que je pris avec moi les Officiers de la Justice du lieu, & me transportai en la maison de cet Indien, où nous trouvâmes quatre de ces cruches ou pots de terre, tous pleins de ce breuvage qu'on avoit débouché, que je fis transporter dans la rue, où je les fis mettre en pièces & épandre ce vilain chicha, qui m'envoya une odeur si puante au nez, qu'il m'en prit un vomissement, & j'en fus malade presque pendant huit jours.

Les Espagnols qui connoissent la nature des Indiens, l'inclination qu'ils ont à l'ivrognerie les trompent sur ce sujet en diverses ma-

quand elle n'est pas assez cuite; j'en ai failli à mourir pour en avoir trop mangé, parce qu'ils n'étoient pas assez cuits.

Il y a aussi beaucoup de tortuës d'eau & de terre, dont les Indiens mangent, & que les Espagnols trouvent aussi fort bonnes.

Les indiens en general aiment tous à boire, & boivent de leur simple chocolate sans sucre ni autres ingrédiens, ou bien de l'atolle jusqu'à crever.

Mais s'ils peuvent avoir de quelque breuvage qui enivre, ils boiront tant qu'ils auront un sol dans leur bourse, & n'en laisseront pas une goutte.



CHAPITRE X.

Description d'une boisson étrange des Indiens, & de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'ivrognerie.

Les font entr'eux de certains breuvages qui sont plus forts que du vin, qu'ils font en de grandes cruches ou pots de terre qu'on apporte d'Espagne, où ils mettent un peu d'eau puis remplissent le vaisseau de melasse ou jus des cannes de sucre, ou d'un peu de miel, pour le rendre doux, & pour lui donner de la force, ils y mettent des racines & des feuilles de tabac, & d'autres racines qui croissent en ce pays-là, qu'ils savent être propres à cette opération.

J'ai

J'ai vû même en quelques endroits qu'ils y mettoient un crapaut tout vivant.

Après cela ils ferment le vaisseau, & laissent fermenter tout cela ensemble pendant quinze jours ou un mois, jusqu'à ce que le tout soit bien macéré & fermenté, que le crapaut soit consumé, & que ce breuvage ait acquis la force qu'ils desirent.

Alors ils ouvrent le vaisseau, & invitent leurs amis pour en boire, ce qu'ils font d'ordinaire pendant la nuit, de peur d'être découverts par le Prêtre du Village, & ne cessent de boire jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait sous & yvres.

Ils nomment ce breuvage le *chicha*, qui est extrêmement mauvais, & cause souvent la mort à plusieurs personnes, particulièrement dans les endroits où ils y mettent des crapaux.

Lors que je demeurois à Mixco, l'on me donna avis qu'il se devoit tenir une grande assemblée chez un Indien pour boire de ce breuvage; ce qui fit que je pris avec moi les Officiers de la Justice du lieu, & me transportai en la maison de cet Indien, où nous trouvâmes quatre de ces cruches ou pots de terre, tous pleins de ce breuvage qu'on avoit débouché, que je fis transporter dans la rue, où je les fis mettre en pièces & épandre ce vilain chicha, qui m'envoya une odeur si puante au nez, qu'il m'en prit un vomissement, & j'en fus malade presque pendant huit jours.

Les Espagnols qui connoissent la nature des Indiens, l'inclination qu'ils ont à l'ivrognerie les trompent sur ce sujet en diverses ma-

manieres; car quoi qu'il soit expressément défendu, même à peine de confiscation & de l'amende de vendre du vin dans les villages des Indiens, cela n'empêche pas que plusieurs Espagnols qui sont pauvres, ou de basse condition, & qui considèrent plutôt le lucre que l'autorité publique, ne transportent du vin hors de la ville de Guatimala, pour le vendre dans les Villages des Indiens, à cause du grand profit qu'ils y trouvent.

Car d'un pot de vin ils en feront deux pour le moins, en le faisant bouillir avec de l'eau & du miel, & d'autres sortes de drogues pour lui donner de la force, qui ne leur coûtent guères, mais qui enyvrent puissamment ces pauvres Indiens, à qui ils vendent ce breuvage mixtionné pour vrai vin d'Espagne au pot & à la pinte, mais toujours à fausse mesure.

Avec ce vin-là ils ont bien tôt enyvré ces pauvres Indiens, qu'ils trompent encore plus facilement lors qu'ils sont yvres, leur faisant payer le double du prix; & enfin lors que le sommeil les surprend, ils fouillent cependant en leurs poches.

Ce crime-là est fort commun entre les Espagnols de Guatimala, qui abusent ainsi des Indiens, lors qu'ils viennent dans la Ville pour vendre & acheter quelque chose.

Ceux qui tiennent des Bodegones, qui sont leurs cabarets, & ressemblent à des boutiques de Chandeliers, parce qu'ils ne vendent pas seulement du vin, mais aussi des chandelles, du poisson, du sel, du fromage & du lard, attirent ordinairement ces pauvres Indiens chez eux, & quand ils les ont eny-

enyvrez, ils fouillent en leurs poches, & les chassent après à coups de bâtons ou à coups de poing, s'ils ne veulent pas s'en aller d'eux-mêmes.

Lors que j'étois à Guatimala il y avoit un de ces cabaretiers nommé Jean Ramos, qui par ces sortes de tromperies avoit amassé pour plus de deux cens mille ducats de bien, & en donna huit mille à une sienne fille en mariage; aussi n'y avoit-il point d'Indien qui passât devant sa porte qu'il n'appellât, & après être entré chez lui qu'il ne le traitât comme j'ai dit ci-dessus.

Lors que j'étois à Mixco, il y avoit un Fermier Espagnol qui étoit voisin du mien dans la Vallée, qui ayant envoyé ses serviteurs Indiens à Guatimala avec une demi-douzaine de mulets chargez de froment, pour délivrer ce blé à un marchand avec qui il étoit convenu du prix & qui en devoit donner l'argent à l'un de ces serviteurs qui l'avoit servi pendant six années, & qu'il avoit toujours reconnu pour fidèle. Ce blé ayant été délivré au marchand, & l'argent reçu, qui se montoit à cent huit livres, chaque mulet portant six boisseaux, à un écu le boisseau.

Comme cet Indien passoit devant la boutique ou le cabaret de ce Jean Ramos avec un de ses compagnons, il fit si bien qu'il les fit entrer, après les avoir fait boire du vin mixtionné & les avoir enyvrez, il fouilla dans la poche de celui qui portoit cet argent & le prit, puis les chassa de sa maison; de sorte qu'étant encore rous deux yvres ils furent obligez de monter sur leurs mulets & de s'en

re retourner au logis ; mais en chemin l'Indien qui avoit reçu l'argent, tomba de dessus son mulet & se cassa le col ; l'autre arriva au logis sans camarade & sans son argent.

Le Fermier poursuivit Jean Ramos après cela, & intenta action contre lui à la Cour pour ravoit son argent ; mais Ramos qui étoit plus riche & plus en état de faire des presens que lui, se tira facilement d'affaire, comme il avoit fait plusieurs fois auparavant.

Les Espagnols n'appellent ces choses-là par moquerie que des peccadilles ; c'est-à-dire de petits pechez, parce qu'ils n'en font pas de compte, & ne font nulle conscience non seulement d'enyvrer & de voler les Indiens, mais aussi de les tuer ; la mort de ces pauvres gens n'étant non plus considérée ni vengée entr'eux, que celle d'une brebis ou d'un veau qui sera tombé dans un puits.

CHAPITRE XI.

Du Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entr'eux.

Après avoir parlé de leurs vêtemens, de leurs maisons, de leur boire & de leur manger, il ne reste plus qu'à dire quelque chose des mœurs, du gouvernement & de la Religion de ceux qui dépendent des Espagnols.

Ils ont emprunté la forme de leur gouvernement civil des Espagnols, & dans tous les

Vil-

Villages ils ont un ou deux Alcades, & autant ou plus de Regidors, qui sont à peu près comme les Maires & les Echevins parmi nous, ou les Jurats en Guyenne, & quelques Alguasils qui sont des Sergens ou Huissiers, pour faire exécuter les ordres de l'Alcade ou du Maire, & des autres Magistrats.

Dans les Villages où il y a trois ou quatre cens familles ou plus, il y a ordinairement deux Alcades, six Regidors, deux Alguasils Majors, & six autres qui dépendent d'eux.

Il y a aussi quelques Villages qui ont le privilège d'avoir un Gouverneur Indien, qui est au-dessus des Alcades & de tous les autres Officiers.

L'on change ces Officiers-là tous les ans, & l'on en élit d'autres qui sont choisis par les Indiens mêmes, qui nomment tout à tour les uns après les autres, de chaque Tribu ou lignage par où ils sont distinguez entr'eux.

Ils entrent en charge le premier jour de l'an, & après ce jour-là l'on fait savoir leur élection à la Cour de Guatimala s'ils en dépendent, ou bien s'ils ne sont pas de sa Jurisdiction, aux principaux Magistrats ou Gouverneurs Espagnols des Provinces qui approuvent cette nouvelle élection, & examinent les comptes de la dépense qui a été faite par les Officiers précédens, qui pour cet effet apportent avec eux leurs registres publics.

C'est pourquoi chaque Village a un Greffier ou un Ecrivain, qui d'ordinaire est plusieurs années en charge, parce qu'il se trouve peu d'Indiens qui sachent écrire, & qui puissent bien exercer cette charge.

re retourner au logis ; mais en chemin l'Indien qui avoit reçu l'argent, tomba de dessus son mulet & se cassa le col ; l'autre arriva au logis sans camarade & sans son argent.

Le Fermier poursuivit Jean Ramos après cela, & intenta action contre lui à la Cour pour ravoit son argent ; mais Ramos qui étoit plus riche & plus en état de faire des presens que lui, se tira facilement d'affaire, comme il avoit fait plusieurs fois auparavant.

Les Espagnols n'appellent ces choses-là par moquerie que des peccadilles ; c'est-à-dire de petits pechez, parce qu'ils n'en font pas de compte, & ne font nulle conscience non seulement d'enyvrer & de voler les Indiens, mais aussi de les tuer ; la mort de ces pauvres gens n'étant non plus considérée ni vengée entr'eux, que celle d'une brebis ou d'un veau qui sera tombé dans un puits.

CHAPITRE XI.

Du Gouvernement des Indiens, & de la Justice qui s'exerce entr'eux.

Après avoir parlé de leurs vêtemens, de leurs maisons, de leur boire & de leur manger, il ne reste plus qu'à dire quelque chose des mœurs, du gouvernement & de la Religion de ceux qui dépendent des Espagnols.

Ils ont emprunté la forme de leur gouvernement civil des Espagnols, & dans tous les

Vil-

Villages ils ont un ou deux Alcades, & autant ou plus de Regidors, qui sont à peu près comme les Maires & les Echevins parmi nous, ou les Jurats en Guyenne, & quelques Alguasils qui sont des Sergens ou Huissiers, pour faire executer les ordres de l'Alcade ou du Maire, & des autres Magistrats.

Dans les Villages où il y a trois ou quatre cens familles ou plus, il y a ordinairement deux Alcades, six Regidors, deux Alguasils Majors, & six autres qui dépendent d'eux.

Il y a aussi quelques Villages qui ont le privilège d'avoir un Gouverneur Indien, qui est au-dessus des Alcades & de tous les autres Officiers.

L'on change ces Officiers-là tous les ans, & l'on en élit d'autres qui sont choisis par les Indiens mêmes, qui nomment tout à tour les uns après les autres, de chaque Tribu ou lignage par où ils sont distinguez entr'eux.

Ils entrent en charge le premier jour de l'an, & après ce jour-là l'on fait savoir leur élection à la Cour de Guatimala s'ils en dépendent, ou bien s'ils ne sont pas de sa Jurisdiction, aux principaux Magistrats ou Gouverneurs Espagnols des Provinces qui approuvent cette nouvelle élection, & examinent les comptes de la dépense qui a été faite par les Officiers précédens, qui pour cet effet apportent avec eux leurs registres publics.

C'est pourquoi chaque Village a un Greffier ou un Ecrivain, qui d'ordinaire est plusieurs années en charge, parce qu'il se trouve peu d'Indiens qui sachent écrire, & qui puissent bien exercer cette charge.

Ce Greffier a plusieurs droits pour les écritures, les informations & les comptes qu'il fait, comme ont aussi tous les Greffiers Espagnols; mais ils n'ont pas tant d'argent ni de presens; & bien souvent cela se moite à peu de chose, à cause de la pauvreté des Indiens.

Le Gouverneur est aussi ordinairement continué plusieurs années en sa charge, parce que c'est toujours un homme de qualité entre les Indiens, si ce n'est qu'on se plaigne de sa mauvaise conduite, & que tous les Indiens en parlent mal.

Ces Officiers qui ont le Gouvernement entre les mains, peuvent faire châtier tous les Indiens de leurs Villages qui commettent quelque crime ou quelque scandale.

Ils ont droit de condamner à l'amende, à la prison, au fouët, & au bannissement; mais non pas jusqu'à la mort, & doivent renvoyer ces causes-là aux Gouverneurs Espagnols.

De même si un Espagnol qui passe par leur Village ou qui y demeure, commet quelque action insolente ou vit mal, ils peuvent l'arrêter prisonnier, & l'envoyer à la Chambre de Justice la plus proche, avec une ample information de son crime; mais ils ne peuvent pas le condamner à l'amende, ni le garder plus de vingt-quatre heures en prison.

Il est bien vrai qu'ils ont ce pouvoir sur les Espagnols, mais ils n'oseroient le mettre en execution; car un Espagnol fera trembler tout un Village, & quoi qu'il soit criminel, qu'il blasphème, & qu'il blesse les uns & les

autres avec son épée, bien loin de se saisir de sa personne, il les fait trembler, en sorte qu'ils n'oseroient le toucher; car ils savent bien que s'ils le font il leur en arrivera encore pis, soit par des coups, soit par quelque fausse information qu'il fera contr'eux.

Cela est arrivé souvent: car lorsque les Indiens en vertu du pouvoir qu'ils ont; se sont mis en devoir d'arrêter les emportemens de quelque Espagnol en leurs Villages, ils en ont été battus & blessez, & quand ils en ont envoyé quelques-uns devant un Juge ou un Gouverneur Espagnol, ils se sont garantis de la peine, en disant que ce qu'ils en ont fait a été en se défendant, ou pour le service du Roi; que les Indiens commençoient à se soulever contre l'autorité & le gouvernement d'Espagne, lui refusant les choses dont il avoit besoin pour son voyage, en disant qu'ils n'étoient point esclaves pour le suivre, ni les autres Espagnols, & qu'ils esperoient de voir bien-tôt la fin.

La plupart du tems l'on a ajouté foi à ces fausses informations au préjudice des Indiens, qui en ont été encore plus maltraitez après cela, & au lieu de leur faire justice, on leur a répondu que s'ils avoient été tuez en se rebellant ainsi contre le Roi & ses bons sujets, ils auroient été traitez comme ils le méritoient, & que s'ils ne seroient les Espagnols qui passeroient par leurs Villages, qu'on réduiroit leurs maisons en cendres, & qu'on les extermineroit eux & leurs enfans.

Ces réponses qui leur sont faites par les

Juges mêmes & la créance que l'on donne aux plus misérables Espagnols qui informent contr'eux, fait qu'ils n'osent se venger de quoi que ce soit qu'on leur fasse, n'osant attaquer un Espagnol quelque vicieux qu'il puisse être, ni se servir du pouvoir qu'ils ont de l'arrêter.

Si l'on fait aussi quelques plaintes entr'eux contre un Indien, ils n'oseroient lui rien faire qu'ils n'ayent assemblé tous ses parens, & particulièrement le chef de la Tribu dont il dépend, lequel s'il juge avec les autres qu'il mérite la prison, le fouiet ou quelque autre châtement, ce sera alors aux Alcades ou Maires, & aux Juges à le condamner à souffrir la peine, dont ces premiers seront demeurez d'accord entr'eux.

Mais ils peuvent encore appeler de ce Jugement au Prêtre ou au Religieux qui demeure en leur Village, à qui bien souvent ils se soumettent, & à la peine qu'il juge à propos d'ordonner.

Ce qui fait aussi qu'ils ont souvent recours à l'Eglise pour en avoir justice, étant persuadez que leur Prêtre entend mieux le droit & les loix qu'ils ne font.

Aussi bien souvent ils cassent les Sentences qui ont été données dans l'Hôtel de Ville, blâment les Officiers de la partialité & passion qu'ils ont témoignée contre leurs pauvres freres, & mettent en liberté celui qu'ils ont jugé.

Cela arrive assez souvent, particulièrement si quelqu'un de ces Indiens dépend de l'Eglise, ou a quelque sorte d'habitude avec leurs

Leurs Prêtres, ou bien à cause de leurs femmes qui blanchissent leur linge, ou composent leur chocolate; & ceux-ci peuvent vivre en assurance pendant tout le tems que le Prêtre est dans le Village.

Que si pendant que le Prêtre est absent, ils citent ces gens-là en Justice, & les condamnent au fouiet, à l'amende, ou à la prison, ce qu'ils font quelquefois tout exprès, quand il est de retour ils sont bien assurez d'en être repris & maltraitez, & bien souvent les Officiers sont fustigez dans l'Eglise par l'ordre du Prêtre, contre qui ils n'oseroient dire mot, recevant avec soumission le châtement qu'il leur a imposé, parce qu'ils s'imaginent que ce châtement vient de Dieu, & que comme Dieu est au-dessus des Princes & Magistrats séculiers, ses Ministres aussi sont au-dessus des leurs & de toute autre puissance mondaine.

Il arriva lorsque je demourois à Mixco, qu'un Indien ayant été condamné au fouiet pour quelques de sordres qu'il avoit commis, il ne voulut pas acquiescer à la Sentence, mais en appella par devant moi, disant qu'il vouloit être fustigé dans l'Eglise & par mon ordre, & que ce châtement lui seroit profitable comme venant de la main de Dieu.

Lors qu'on l'eût amené devant moi, je ne pûs pas casser la Sentence que les Indiens avoient donnée, parce qu'elle étoit équitable; de sorte que je lui fis donner le fouiet, qu'il souffrit patiemment & avec joye, & après cela me baisa les mains, & m'apporta une offrande en argent pour me remercier, disoit-il, du bien que j'avois fait à son ame.



CHAPITRE XII.

Des Arts & Métiers qu'exercent les Indiens, & de leur exactitude & assistance aux Cérémonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez, & autres Ecclesiastiques.

Oltre ce gouvernement civil qui est établi parmi eux pour le fait de la Justice, ils vivent comme l'on fait dans les autres Etats bien policez.

Car dans la plupart de leurs Villages, il y a des gens qui font profession des mêmes Métiers que les Espagnols.

Il y a des Serruriers & des Maréchaux, des Tailleurs, des Charpentiers, des Maçons, des Cordonniers, & semblables autres Artisans.

J'entrepris un ouvrage assez difficile dans une Eglise de Mixco, où je voulois faire bâtir une fort grande voûte au-dessus de la Chapelle, ce qui étoit d'autant plus difficile, qu'il falloit élever une circonférence ronde sur un triangle.

Néanmoins je ne me servis que d'Indiens pour faire cet ouvrage, dont les uns étoient du lieu même, & les autres des Villages voisins, qui rendirent cet ouvrage si achevé, que

que le meilleur ouvrier d'entre les Espagnols n'auroit scû mieux faire.

La plupart de leurs Eglises sont voûtées en haut, & toutes bâties par les Indiens.

Ils bâtirent de mon tems un nouveau Monastère dans le Village d'Amatitlan, avec plusieurs arcades de pierre, tant dans les allées d'enbas, que dans les galeries d'enhaut, aussi parfait & aussi achevé, qu'aucun autre de ceux que les Espagnols avoient autrefois bâti dans la Ville de Guatimala.

Enfin il est constant que s'ils étoient assistez par les Espagnols; & mieux instruits qu'ils ne sont, qu'ils pouroient faire entr'eux un état bien réglé.

Ils ont une grande inclination à la peinture, & ce sont eux qui ont peint la plupart des Autels & des Tableaux qui sont dans les Eglises de la Campagne.

Dans la plupart de leurs Villages il y a des Ecoles, où on leur apprend à lire, à écrire, & à chanter en Musique.

Selon la grandeur du Village l'Eglise aura un certain nombre de Chantres, de Trompettes, & de Joueurs de haut bois; sur lesquels le Prêtre du Village ordonne un certain Officier qu'ils appellent le Fiscal, qui marche devant eux avec un bâton blanc à la main avec une croix d'argent au bout, pour montrer qu'il est Officier de l'Eglise.

Lors qu'il y a quelque affaire qui doit être jugée par le Prêtre du lieu, ce Fiscal ou Greffier est celui qui doit mettre la Sentence en exécution.

Il doit aussi scavoir lire & écrire, & d'ordinaire il est maître de la musique de l'Eglise.

Les

Les jours de Dimanche & des Fêtes il est obligé d'assembler à l'Eglise les jeunes garçons & les filles devant & après le service, & leur enseigner les prières, les Sacremens, les Commandemens de Dieu, & tous les autres articles du Catechisme.

Le matin, lui & les autres musiciens sont obligés aussi tôt qu'ils entendent sonner la cloche, de se rendre à l'Eglise pour chanter & officier à la Messe, qu'ils célèbrent avec des orgues & d'autres instrumens de Musique; aussi bien que les Espagnols.

Ils se doivent aussi rendre à l'Eglise à cinq heures du soir lorsque la cloche les y appelle, pour dire Compline avec le *Salve Regina*.

Ce Fiscal, qui est ce qu'on appelle l'Official par deçà, est fort considéré dans le Village, & marche avec plus d'éclat que les Maires, les Jurats, & leurs autres Officiers de Justice; mais aussi quand le Prêtre veut il est obligé de l'accompagner, d'exécuter ses ordres, & de régler le nombre de ceux qui doivent l'accompagner quand il sort du Village.

Lui & tous ceux qui dépendent de l'Eglise, sont exempts du service que les autres Indiens rendent toutes les semaines aux Espagnols, & d'accompagner les voyageurs, ou servir les autres Officiers de Justice.

Mais ils sont obligés lors qu'il arrive quelque Prêtre, ou quelque homme de qualité dans leur village, d'aller au devant de lui, & de l'accompagner avec leur Musique, leurs Trompettes, & leurs haut-bois, & de faire dresser des arcs de triomphe avec des branches d'arbres & des fleurs, dans les rues où ils doivent passer.

Outre

Outre ces Officiers-là, tous ceux qui dépendent aussi de la maison des Ecclesiastiques sont affranchis du service des Espagnols.

Le Prêtre d'un village change de serviteurs toutes les semaines qui le servent les uns après les autres, en sorte qu'ils puissent avoir une semaine ou deux pour vâquer à leurs affaires.

Si le village est grand il doit avoir trois cuisiniers, & deux seulement s'il est petit, qui le servent chacun à son tour, si ce n'est quand il fait quelque festin, car alors ils s'y rendent tous.

Il a aussi deux ou trois personnes qu'ils appellent Chahals, qui sont comme des sommeliers, qui gardent toutes les provisions de la maison sous la clef, & donnent au cuisinier ce que le Prêtre a ordonné qu'on lui apporte pour son dîné ou son soupé.

Ils gardent aussi les napes, les serviettes, les plats & les assiettes, & ce sont eux qui mettent la nape, qui l'ôtent, & servent à table.

De plus il a encore trois ou quatre garçons, même jusqu'à six si le village est grand, pour faire les messages, servir à table, & coucher dans la maison chacun à leur tour, qui avec les cuisiniers & les sommeliers dînent & soupent tous les jours dans la maison du Prêtre, & à ses dépens.

Il a aussi quelques vieilles femmes qui le servent à instruire une demie douzaine de filles, qui se rendent près de sa maison pour faire des tortilles pour lui & pour sa famille, ou des gâteaux de mahis, que les garçons apportent tout chauds, & les servent à la table demi-douzaine à la fois.

Tom. III.

OU-

Outre ces serviteurs là, s'il a un jardin, on lui donnera encore deux ou trois jardiniers, & pour son écurie pour le moins demi douzaine d'Indiens, qui lui doivent apporter le soir & le matin du *facate*, c'est-à-dire, de l'herbe pour ses mulets & ses chevaux; mais ceux là ne mangent pas à la maison, à la reserve du Palfrenier, qui se doit rendre au matin, lorsque le Prêtre veut monter à cheval.

Ceux-là avec les jardiniers dînent & soupent à la maison quand ils travaillent pour le Prêtre, qui dans les grands villages a d'ordinaire pour le moins une douzaine de ces gens là qu'il nourrit à ses dépens.

Il y a encore deux ou trois autres Indiens qui dépendent de l'Eglise, qu'on nomme Sacristains, qui sont aussi exempts de courvées, ou de servir les Espagnols par semaine.

Ils ont soin des chapes & chasubles des Prêtres, & de tous les ornemens d'Autel, comme aussi d'ornez les Autels lors qu'on veut dire la Messe.

De plus il y en a encore deux ou trois autres qu'ils appellent *Major-domes*, qui sont les Bedeaux des Confrairies de la Vierge ou des Saints.

Leur occupation est d'aller par le village recueillir les aumônes pour l'entretien de la Confrairie; d'amasser des œufs pour le Prêtre toutes les semaines, & sont obligez de lui rendre compte de toutes les aumônes qu'ils ont recueillies, & de lui donner tous les mois ou tous les quinze jours deux écus, pour faire chanter une Messe pour la Confrairie à l'honneur du Saint qui en est le Patron.

S'il

S'il y a quelque riviere, ou autre lieu semblable où l'on pêche du poisson proche du village, le Prêtre aura trois ou quatre Indiens, & en quelques endroits jusqu'à demie douzaine, pour le fournir de poisson.

Avec tous ces droits là, il a encore les offrandes qu'on fait en l'Eglise, & lors qu'on vient à confesse à lui, ou qu'on célèbre la fête d'un Saint, ou que les Indiens ont quelque affaire à lui communiquer, car ils ne vont jamais le trouver pour affaire, qu'ils ne lui portent un present selon leur pouvoir.

Outre qu'il a la dîme de toutes choses, on lui donne encore une pension en argent par chaque mois, que les Maires & Echevins lui apportent eux-mêmes, à qui il en donne un reçu sur le registre des dépenses publiques.

Quoique cette pension soit allouée par les Magistrats Espagnols, & payée au nom du Roy, pour prêcher l'Evangile, elle sort pourtant de la bourse des pauvres Indiens, ou procede de leur travail; car on recueille dans le village des bonnes volontez des habitans, ou l'on la tire du tribut qu'ils payent au Roi, ou bien du revenu d'une certaine portion de terre qu'on sème & cultive en commun, dont l'on vend les fruits pour y satisfaire.

12

CHA-



CHAPITRE XIII.

Des droits que les Indiens payent au Roi d'Espagne, & aux Seigneurs dont ils dépendent.

Tous les villages de l'Amérique qui sont civilisez, & sous la domination des Espagnols, appartiennent à la Couronne d'Espagne, ou à quelques Seigneurs particuliers qu'ils apelent Commandeurs, qui sont des descendans des premiers Conquérens, à qui ils payent un tribut annuel en diverses sortes de denrées, & un autre en argent au Roi.

Il n'y a point de village si pauvre, où chaque Indien marié ne paye du moins quatre réales de tribut par an au Roi, & autant au Commandeur.

Mais si le village ne dépend que du Roi, ils payent pour le moins six réales, & même en quelques endroits jusqu'à huit réales par tête; car ceux qui dépendent des Commandeurs, leur donnent des denrées qui se trouvent sur les lieux, comme du mahis qui se paye par rout, du miel, des volailles, des cocqs d'Inde, du sel, du cacao, des mantes de coton, & choses semblables.

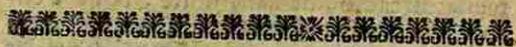
L'on estime fort les mantes du tribut, parce qu'on les choisit tout exprès, & qu'elles sont plus grandes que les autres; il en est de même

même du cacao, de l'anchiotte, & de la cochenille, parce qu'on met toujours le meilleur à part, pour payer le tribut; car si les Indiens n'apportoient pas leurs meilleures denrées, il est certain qu'on leur donneroit le foïet, & qu'on les renvoyeroit, afin qu'ils en apportassent d'autres.

Les Chefs des Tribus ont soin de recueillir ce tribut, & de le mettre entre les mains des Alcades & Regidors, qui le portent à la Chambre des Comptes qui est dans la ville, ou au plus proche Magistrat Espagnol, si le village dépend du Roi, ou bien au Seigneur & Commandeur à qui le village appartient.

Il n'y a qu'une seule chose en quoi j'ai trouvé que les Espagnols ont quelque sorte de bonté & d'indulgence pour les Indiens, qui est que si quelqu'un d'entr'eux est si pauvre, si foible & mal-sain qu'il ne puisse pas travailler, ou qu'il soit parvenu à l'âge de soixante & dix ans, il est exempt de payer aucune sorte de tribut de quelque maniere que ce soit.

Il y a aussi quelques villages qui en sont exempts, qui sont ceux qui peuvent montrer qu'ils descendent de l'Etat Tlaxcallan, ou de quelques familles de Mexique ou des environs, qui aiderent les premiers aux Espagnols lors de la conquête de ce pais-là.



CHAPITRE XIV.

Des mœurs des Indiens, de leur fidélité, de leur respect envers les Ecclesiastiques, de leur éloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolâtries, & de l'opinion qu'ils ont de la Religion.

Pour ce qui regarde leurs mœurs, & leur conversation, il est constant qu'ils sont fort civils & débonnaires, d'un naturel craintif, & portez à servir, à obéir, & à faire du bien si l'on leur témoigne tant soit peu d'amitié; mais dans les lieux où ils sont maltraitez ils sont rudes, mal plaisans, qui ne veulent rien faire, & qui aiment mieux se faire mourir, que de vivre en servitude.

Ils sont fort fidèles, & l'on n'a jamais reconnu qu'ils aient commis aucun vol d'importance; de sorte que les Espagnols mêmes ne craignent pas de coucher avec eux toute la nuit dans un desert, quoi qu'ils portent des sacs pleins d'or avec eux.

Ils gardent aussi bien le secret, & ne voudroient pas avoir revelé rien qui put faire tort à la réputation d'un de leurs voisins, ou choquer le credit d'un Espagnol s'il leur porte tant soit peu d'amitié.

Mais sur tout ils portent un fort grand respect à leur Curé, & lors qu'ils viennent pour lui parler, ils prennent leurs plus beaux habits,

habits, & étudient un compliment ou un discours tout exprès pour lui plaire.

Ils sont abondans en leurs expressions, & pleins de circonlocutions, qu'ils enrichissent de paraboles & de similitudes pour exprimer leurs pensées & leurs intentions.

J'ai demeuré quelquefois une heure toute entiere assis à entendre seulement parler une vieille femme, avec tant d'élégance en sa Langue, mais qui n'auroient point de sens, ou paroïtroient barbares en la nôtre, que j'en étois étonné; & bien souvent je m'instruisois plus par-là en la connoissance de leur Langue, que par toute mon étude particuliere.

Que si je pouvois leur répondre avec des phrases & des expressions qui fussent semblables aux leurs, comme je tâchois de le faire souvent, j'étois assuré de gagner par-là leur amitié, & d'en obtenir ce que j'aurois voulu leur demander.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu, ils professent en aparence la même Religion que les Espagnols; mais dans le cœur ils ont beaucoup de peine à croire ce qui surpasse les sens, la nature, & ce qui ne paroît pas visible aux yeux.

Il y en a même encore aujourd'hui plusieurs qui adorent des Idoles de bois & de pierre, qui sont adonnez à la superstition, qui observent la rencontre des bêtes qui traversent les chemins, le vol des oiseaux, & leur chant auprès de leurs maisons en certain tems qu'ils n'ont pas accoutumé d'y venir.

Il y en a aussi plusieurs qui sont adonnez

au sortilège, & à qui le diable fait accroire que leur vie dépend de celle de quelque bête, qu'ils gardent auprès d'eux comme leur esprit familier, & s'imaginent que lorsque cette bête mourra, ils doivent aussi mourir, que lors qu'on les poursuit à la chasse, le cœur leur fremit, lorsqu'il manque à cet animal-là, il leur manque aussi à eux.

Il arrive même que par illusion diabolique, ils paroissent en la figure de cette bête-là, qui d'ordinaire est celle d'un cerf, d'un daim, d'un lion, d'un tigre, d'un chien, ou d'un aigle; de sorte que sous cette figure-là il y en a eu quelques-uns sur qui l'on a tiré des coups de mousquet ou de fusil qui en ont été bleffez, comme je montrerai dans le chapitre suivant.

Et parce qu'ils voyent qu'on peint divers Saints avec quelque animal auprès d'eux, comme saint Jérôme avec un lion, saint Antoine avec un pourceau, & d'autres bêtes sauvages, saint Dominique avec un chien, saint Marc avec un taureau, & saint Jean avec un aigle, ils s'imaginent que ces Saints-là étoient de la même opinion qu'eux, & que ces animaux-là étoient leurs esprits familiers, & qu'ils se transformoient en leurs figures lors qu'ils vivoient, & qu'ils étoient morts à même-tems qu'eux; de sorte que quoi-que l'opinion qu'ils ont de ces Saints-là soit fautive, elle ne laisse pas de les affermir en la Religion Catholique, par la créance qu'ils ont qu'elle a du rapport à ce qu'ils croyent.

C'est aussi une des raisons pour laquelle ils ont une si grande vénération pour ces Saints-là.

là; car selon le peu de moyens qu'ils ont, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en acheter un Tableau & le faire mettre dans l'Eglise, afin qu'il y soit honoré d'un chacun.

Les Eglises sont pleines de ces Tableaux, que l'on porte au haut de certains bâtons dorrez en procession, comme l'on fait les bannières par deçà, aux jours de fête.

Les Curez ne tirent pas peu de profit de ces choses-là; car le jour de la fête d'un Saint dont on aura porté le Tableau en procession ce jour-là, celui à qui le Tableau appartient fait un grand festin dans le Village, & donne ordinairement trois ou quatre écus au Curé pour sa Messe & son Sermon, avec un coq d'Inde, trois ou quatre pièces de volaille, & du cacao suffisamment pour lui faire du chocolat pendant toute l'octave qui suit.

De sorte qu'en quelques Eglises où il y a pour le moins quarante de ces Tableaux ou images de Saints, le Curé en retire pour le moins quatre ou cinq cens livres par an.

C'est pourquoi le Curé a grand soin de ces Tableaux, & de faire avertir de bonne heure les Indiens du jour de leur Saint, afin qu'ils se mettent en bon état pour bien célébrer sa fête chez eux & dans l'Eglise.

Que s'ils ne contribuent pas assez largement, le Curé les en reprendra, & les menacera de ne point prêcher.

Que si quelque Indien par faute de moiens ne peut pas contribuer, ou ne peut pas célébrer la fête en sa maison & à l'Eglise, le Curé le menacera de jeter le Tableau de son Saint hors de l'Eglise, en disant qu'elle ne doit

doit point être remplie de Saints qui sont inutiles au corps & à l'ame, & que ce Tableau-là occupe le lieu d'un autre dont on célébreroit la fête tous les ans à la maison & à l'Eglise.

Que s'il arrive que celui à qui appartient cette Image vienne à mourir & laisse des enfans, ils en doivent prendre le soin comme d'une portion de leur héritage, & faire en sorte que l'on célèbre leur fête.

Mais s'il n'a point laissé de fils ni d'héritiers, le Curé fait assembler tous les Chefs des Tribus, & les principaux Officiers de la Justice, à qui il fait une harangue, pour leur faire sçavoir qu'il y a une place en l'Eglise qui est occupée inutilement par une telle Image & le bâton qui la soutient, que celui à qui elle appartenoit étant mort sans héritiers pour en avoir le soin, il est obligé de les avertir qu'il a dessein de la mettre entre leurs mains, afin qu'ils la portent à l'Hôtel de Ville, & la gardent jusqu'à ce que quelque bon Chrétien la reconnoisse ou l'achete pour lui.

Lors que les Indiens entendent ces paroles, ils appréhendent que le jugement de Dieu tombe sur leur Village, & qu'il les châtie pour avoir souffert qu'un Saint ait été mis hors de l'Eglise; c'est pourquoy ils vont aussitôt trouver le Curé, & lui porter des présents, afin qu'il prie le Saint pour eux; & qu'il leur limite un certain tems pour lui pouvoir rendre réponse sur la disposition de ce Tableau du Saint.

Car ils croyent que c'est une honte & un affront à tous les habitans de leur village, qu'une

qu'une chose qui a été consacrée à l'Eglise en soit ôtée, & mise sous le pouvoir des séculiers.

Après qu'il leur a limité le tems qu'ils doivent le venir trouver, ils lui promettent de trouver quelque bon Chrétien, soit des parens ou des amis de celui à qui le Tableau appartenoit, ou bien quelqu'autre personne, qui l'achetara du Curé, s'il est encore dans l'Eglise, ou des Magistrats, s'il a été mis entre leurs mains, ce qu'ils ne souffrent qu'avec peine, parce qu'on leur a enseigné divers exemples des malheurs qui sont arrivez à d'autres en pareilles occasions, c'est pourquoy pour s'en exempter, ils promettent d'apaiser la colere du Saint, par le moyen d'une fête solennelle, qu'ils célébreront dans leur Village à son honneur, afin qu'il ne leur veuille point de mal de l'avoir négligé de la sorte.

Les Ecclésiastiques de ces pais-là qui connoissent la simplicité des Indiens, n'oublient pas aussi tous les moyens qu'ils ont de s'en prévaloir, & celui-ci n'est pas un des moindres pour en tirer de l'argent.

Car comme ils croyent que c'est un affront à tout leur Village, de souffrir qu'un de leurs Saints soit mis hors de l'Eglise, & qu'il faille l'acheter des séculiers, ils font toute la diligence qui leur est possible pour présenter au Curé un homme qui prenne le tableau du Saint pour lui, qui non-seulement lui donne la valeur de ce qu'il a coûté avec sa bordure dans la boutique du Peintre; mais aussi ce qu'on avoit accoutumé de donner aux jours de sa fête.

Com-

Comme l'on a enseigné aux Indiens que pour honorer davantage les Saints, il faisoit qu'ils leur fissent des offrandes au jour de leur fête, les uns apportent une réale ou deux, ou comme c'est l'ordinaire à Guatimala, un cierge de cire blanche, & en d'autres endroits du cacao & des fruits, qu'ils posent devant l'image du Saint pendant qu'on dit la Messe.

Il y en a aussi quelques-uns qui apportent une douzaine de cierges, de la valeur d'une réale la piece ou de moindre prix, & s'ils se trouvent seuls sans qu'on y prenne garde, ils les allument & les laissent brûler tous à la fois; de sorte qu'à la fin de la Messe le Curé n'en trouve que le bout.

Mais pour y remédier les Bedeaux ont ordonné au Curé d'avoir soin des offrandes, & de ne pas permettre que les Indiens allument plus d'un cierge devant l'image du Saint, & laissent les autres devant sans les allumer, leur disant que les Saints se plaisent autant à voir ces cierges-là qu'on leur offre, que ceux qui sont allumés, afin que par ce moyen les autres lui demeurent, & qu'il en puisse tirer de l'argent.

Après que la Messe est dite, le Curé & les Bedeaux ôtent toutes les offrandes & les cierges qu'on avoit mis devant l'image du Saint, où il se trouve quelquefois jusqu'à vingt réales en argent, & une centaine de cierges, qui vaudront pour le moins quinze ou seize francs.

La plupart des Religieux qui demeurent autour de Guatimala, sont aussi bien fournis de cierges par ce moyen-là, que les bou-

boutiques des marchands le sont dans la ville.

Quoi que ces Religieux vendent quelquefois tous ces cierges en gros aux Espagnols, afin d'en tirer une somme tout d'un coup, néanmoins ils ne se soucient pas beaucoup de s'en défaire en cette manière-là, parce que les Indiens lors qu'ils en ont affaire pour quelque fête, ou pour un baptême, ou pour une femme qui relève de ses couches, les vont acheter du Curé, qui par ce moyen revendra jusqu'à cinq & six fois les mêmes cierges à ceux là même qui les ont offerts.

Et parce que les Religieux remarquent que les Indiens ont une grande inclination à ces sortes d'offrandes qui leur sont si utiles, ils les leur recommandent particulièrement dans leurs prédications comme des marques de leur piété & de leur dévotion.

Mais quoi que ces peuples soient si zelés & si libéraux à faire des offrandes, ils sont néanmoins si ignorans dans les mystères de la Foi, qu'ils ne sçavoient rendre aucune raison de leur croyance.

Car les mystères de la Trinité, de l'Incarnation de Jesus-Christ, & de notre Rédemption par sa mort, sont trop élevés pour eux, & ne peuvent dire autre choses là-dessus que certaines réponses qu'on leur a enseignées en leurs Catechismes; mais si on leur demande ce qu'ils croient de ces articles de Religion Chrétienne, ils ne répondent jamais affirmativement, mais seulement que cela peut bien être ainsi.

De même lors qu'on leur enseigne que le Corps

vres Indiens qui se sont retenus huit ou quinze jours sans communier, jusqu'à ce qu'ils eussent pû mettre à part une réale pour l'offrir en allant à la Communion.

Comme les Curez ne refusent la Communion à personne, & qu'ils obligent tous ceux qui ont passé l'âge de douze ans de se venir confesser, l'on ne scauroit croire combien cela leur vaut tous les ans, & particulièrement dans les grands Villages, où j'ai vû quelquefois jusqu'à mille communians.



CHAPITRE XV.

De l'aplication des Indiens à célébrer les fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public, à certains jours de l'année.

Ils sont aussi fort exacts à observer les jours de la semaine Sainte, que les Ecclesiastiques font des repositoires qu'ils gardent jour & nuit, & mettent un crucifix au devant avec deux bassins aux côtez, pour recevoir les simples ou doubles reales, que chacun y aporte à genoux & pieds nus, en venant baiser les mains, les pieds, & le côté du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brulent devant le repositoire en ces jours-là.

Dans

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassés qui sont en Purgatoire; de sorte que quand le Prêtre a besoin d'argent il en trouve toujours dans le tronc; & comme j'ai fait souvent ouvrir ces troncs-là, j'y ai toujours trouvé plusieurs reales simples, & même des pièces de quatre & de huit reales.

Et parce que les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne scait pas qui en est le véritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses-là appartiennent aux ames des trépassés; c'est pourquoi les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien plutôt au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassés, que ne feront pas les Espagnols, qui, s'ils trouvent une bourse perduë, la garderont fort bien pour eux mêmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco qui trouva dans le grand chemin un patagon ou une pièce de huit reales, & étant venu quelque tems après pour se confesser, il me donna la piece, en me disant qu'il n'oseroit la garder, de peur que les ames se vinssent présenter devant lui & la lui demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le jour des trépassés, d'argent, de volailles, de mahis, d'œufs & d'autres choses semblables, qui tournent toutes au profit du Curé.

Tom. III,

K.

II

vres Indiens qui se sont retenus huit ou quinze jours sans communier, jusqu'à ce qu'ils eussent pu mettre à part une réale pour l'offrir en allant à la Communion.

Comme les Curez ne refusent la Communion à personne, & qu'ils obligent tous ceux qui ont passé l'âge de douze ans de se venir confesser, l'on ne scauroit croire combien cela leur vaut tous les ans, & particulièrement dans les grands Villages, où j'ai vu quelquefois jusqu'à mille communians.



CHAPITRE XV.

De l'aplication des Indiens à célébrer les fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lors qu'ils se disciplinent en public, à certains jours de l'année.

Ils sont aussi fort exacts à observer les jours de la semaine Sainte, que les Ecclesiastiques font des repositoires qu'ils gardent jour & nuit, & mettent un crucifix au devant avec deux bassins aux côtez, pour recevoir les simples ou doubles reales, que chacun y aporte à genoux & pieds nus, en venant baiser les mains, les pieds, & le côté du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brulent devant le repositoire en ces jours-là.

Dans

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassés qui sont en Purgatoire; de sorte que quand le Prêtre a besoin d'argent il en trouve toujours dans le tronc; & comme j'ai fait souvent ouvrir ces troncs-là, j'y ai toujours trouvé plusieurs reales simples, & même des pièces de quatre & de huit reales.

Et parce que les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne scait pas qui en est le véritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses-là appartiennent aux ames des trépassés; c'est pourquoy les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien plutôt au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassés, que ne feront pas les Espagnols, qui, s'ils trouvent une bourse perduë, la garderont fort bien pour eux mêmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco qui trouva dans le grand chemin un patagon ou une pièce de huit reales, & étant venu quelque tems après pour se confesser, il me donna la piece, en me disant qu'il n'oseroit la garder, de peur que les ames se vinssent présenter devant lui & la lui demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le jour des trépassés, d'argent, de volailles, de mahis, d'œufs & d'autres choses semblables, qui tournent toutes au profit du Curé.

Tom. III,

K.

II

Nouvelle Relation

Il y avoit un Religieux à Petapa, qui pour
parler de cela, me disoit qu'un jour de tré-
pantez il avoit reçu en offrandes cent réales,
deux cens pieces de volailles, demi-douzaine
de cocqs d'Inde, huit boisseaux de mahis,
trois cens œufs, seize cens amandes de ca-
cao, vingt fruits de palmistes, & plus de
cent cierges, sans compter quelques pains &
autres petites bagatelles, ce qui tout ense-
mble se pouvoit bien monter à cent livres se-
lon le prix courant du pais.

Ils célèbrent encore avec beaucoup de dé-
votion le jour de Noël & les fêtes qui suivent
ce jour-là; car un peu auparavant ils bâtis-
sent dans un coin de l'Eglise une petite caba-
ne couverte de chaume comme une étable
qu'ils nomment Bethléem, avec une étoile
qui a une queue qui aboutit à l'endroit où
sont les trois Mages d'Orient, & dans cette
étable ils mettent une crèche avec un petit
enfant de bois dedans peint & doré represen-
tant Jesus nouveau né, la Vierge qui est d'un
côté & saint Joseph de l'autre, avec un âne
aussi à l'un des côrez & un bœuf de l'autre; &
en cette maniere ceux qui representent les
Mages se mettent à genoux devant la crèche
& offrent de l'or, de la mirrhé, & de l'en-
cens; les bergers viennent aussi offrir leurs
presens, les uns un chévreau, un agneau, ou
du lait, & les autres du fromage, du caillé,
& des fruits.

L'on y voit aussi la representation des
champs avec des troupeaux de brebis & de
chèvres, & tout autour de la loge qui repre-
sente l'étable, il y a plusieurs figures d'Anges
avec des violes, des luts, & des harpes en-
leurs

des Indes Occidentales. 115

leurs mains; ce qui attire une infinité d'In-
diens dans les Eglises, où ils se plaisent à voir
ses representations, parce qu'elles convien-
nent à leur entendement grossier, qui ne
peut comprendre nos misteres que par les
sens.

Mais comme il n'y a pas un Indien dans le
village qui ne vienne voir cette representa-
tion de Bethléem, il n'y en a pas un aussi qui
n'y apporte des presens, soit en argent, soit
en quelqu'autre chose.

Les Prêtres ont encore eu cette adresse, que
pour exciter davantage la dévotion des In-
diens, & leur liberalité à faire des offrandes
par l'exemple des Saints, ils leur ont ensei-
gné de faire porter en procession les images
de leurs Saints pendant toutes les fêtes jus-
qu'aux Rois au lieu où est cette representa-
tion de Bethléem, pour y presenter leurs of-
frandes selon le nombre des Saints qui sont
dans l'Eglise, un jour cinq, un autre huit, un
autre dix, & ainsi par ordre jusqu'à ce que
tous y puissent aller avant le jour des Rois,
pour faire leurs offrandes, soit en argent,
soit en autre chose.

Celui a qui appartient l'image du Saint,
marche devant lestement vêtu ce jour-là avec
tous ceux de sa famille, s'il n'y a point de con-
frairie du Saint, & se met à genoux devant
la crèche, puis s'étant levé il ôte l'offrande
du Saint & la laisse devant la crèche, s'en re-
tournant ensuite avec sa compagnie.

S'il y a une confrairie qui dépende de ce
Saint là, ce seront les bedeaux ou les princi-
paux officiers de la confrairie qui viendront
faire cet hommage & ces offrandes.

K₂ Mais

Mais le jour des Rois, les Alcades & tous les Officiers de la Justice viennent aussi faire leurs hommages & apporter leurs presens, à l'exemple des saints & des trois Rois, parce qu'ils representent la puissance & l'autorité du Roi.

Pendant tous ces jours-là il y a aussi dans le village une danse de bergers, qui viennent la veille de Noël à minuit danser devant cette Bethléem, où ils offrent une brebi entr'eux.

Il y a aussi d'autres danses de personnes qui sont habillées en Anges avec de grandes ailes au dos, ce qui ne sert pas peu pour attirer le peuple aux Eglises, afin de voir toutes ces choses-là.

La Chandeleur ou le jour de la Purification est aussi observé avec beaucoup de cérémonies: car l'on porte en procession l'image de la Vierge jusqu'à l'Autel, où elle offre des cierges, & des pigeons, ou des tourterelles entre les mains du Prêtre.

Tout le village doit imiter son exemple, & chacun y vient aussi apporter des cierges pour les faire benir; mais de quatre ou cinq qu'ils apportent ils n'en remportent qu'un qui est beni, les autres demeurent au Curé, de qui les Indiens les rachètent après, & en donnent beaucoup plus que des autres parce qu'ils sont benits.

A la Pentecôte ils font une autre sorte de représentation dans l'Eglise, où pendant que l'on chante l'hymne du Saint Esprit, le Prêtre se tenant devant l'Autel le visage tourné vers le peuple, on laisse tomber sur sa tête une colombe ornée de diverses fleurs, & par de certains trous qui sont faits tout exprès, pen-

dant

dant une demie heure ils jettent incessamment des fleurs sur la tête du Prêtre, pour représenter les graces du Saint Esprit sur sa personne, & les Indiens pour imiter cet exemple lui font aussi des presens.

Mais les Espagnols n'ont pas seulement enseigné ces ceremonies, & ces représentations aux Indiens, mais aussi leur manière de se discipliner la semaine sainte; en quoi ils ne les imitent pas seulement, mais les surpassent aussi de beaucoup en rigueur avec laquelle les hommes & les femmes se disciplinent.

Car j'en ai vu quelques-uns non seulement s'évanouir, mais aussi mourir dans l'Eglise pour s'être donné la discipline trop rudement; de quoi les Prêtres ne se soucient pas beaucoup quand cela arrive, parce qu'ils sont assurez que leurs parens feront dire une Messe pour eux, qui leur vaudra trois ou quatre écus sans les autres offrandes.



CHAPITRE XVI.

Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.

C ne sont pas seulement les Ecclesiastiques qui s'enrichissent aux dépens des Indiens; mais generalement tous les Espagnols, qui étant

Mais le jour des Rois, les Alcades & tous les Officiers de la Justice viennent aussi faire leurs hommages & apporter leurs presens, à l'exemple des saints & des trois Rois, parce qu'ils representent la puissance & l'autorité du Roi.

Pendant tous ces jours-là il y a aussi dans le village une danse de bergers, qui viennent la veille de Noël à minuit danser devant cette Bethléem, où ils offrent une brebi entr'eux.

Il y a aussi d'autres danses de personnes qui sont habillées en Anges avec de grandes ailes au dos, ce qui ne sert pas peu pour attirer le peuple aux Eglises, afin de voir toutes ces choses-là.

La Chandeleur ou le jour de la Purification est aussi observé avec beaucoup de cérémonies: car l'on porte en procession l'image de la Vierge jusqu'à l'Autel, où elle offre des cierges, & des pigeons, ou des tourterelles entre les mains du Prêtre.

Tout le village doit imiter son exemple, & chacun y vient aussi apporter des cierges pour les faire benir; mais de quatre ou cinq qu'ils apportent ils n'en remportent qu'un qui est beni, les autres demeurent au Curé, de qui les Indiens les rachètent après, & en donnent beaucoup plus que des autres parce qu'ils sont benits.

A la Pentecôte ils font une autre sorte de représentation dans l'Eglise, où pendant que l'on chante l'hymne du Saint Esprit, le Prêtre se tenant devant l'Autel le visage tourné vers le peuple, on laisse tomber sur sa tête une colombe ornée de diverses fleurs, & par de certains trous qui sont faits tout exprès, pen-

dant

dant une demie heure ils jettent incessamment des fleurs sur la tête du Prêtre, pour représenter les graces du Saint Esprit sur sa personne, & les Indiens pour imiter cet exemple lui font aussi des presens.

Mais les Espagnols n'ont pas seulement enseigné ces ceremonies, & ces représentations aux Indiens, mais aussi leur manière de se discipliner la semaine sainte; en quoi ils ne les imitent pas seulement, mais les surpassent aussi de beaucoup en rigueur avec laquelle les hommes & les femmes se disciplinent.

Car j'en ai vu quelques-uns non seulement s'évanouir, mais aussi mourir dans l'Eglise pour s'être donné la discipline trop rudement; de quoi les Prêtres ne se soucient pas beaucoup quand cela arrive, parce qu'ils sont assurez que leurs parens feront dire une Messe pour eux, qui leur vaudra trois ou quatre écus sans les autres offrandes.



CHAPITRE XVI.

Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.

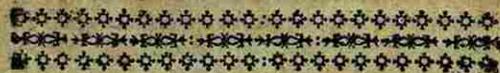
C ne sont pas seulement les Ecclesiastiques qui s'enrichissent aux dépens des Indiens; mais generalement tous les Espagnols, qui étant

Lorsque je demourois au village de Pinola, appartenant à Dom Jean de Guzman, qui étoit un homme de qualité de Guatimala, ce village fut nommé, & le nombre des Indiens tributaires fut augmenté de la sorte.

L'on fut huit jours à faire ce dénombrement, pendant lesquels l'on fit marier environ vingt garçons avec autant de filles, qui avec ceux qui avoient déjà été mariez depuis le dernier dénombrement, faisoient cinquante familles qui devoient payer tribut au Commandeur ou Seigneur du village.

Mais c'étoit une chose honteuse à voir, combien il y en avoit de trop jeunes que l'on contraignoit de se marier, quelques raisons que s'aportasse pour l'empêcher, même en produisant le registre de leur batême pour montrer leur âge; de sorte que l'on en maria quelques-uns qui n'avoient pas passé douze à treize ans, & un même qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoissance fut jugée assez capable de suppléer au défaut de son âge.

De maniere que dans l'action qui doit être la plus libre qui est celle du mariage, les Indiens sont traitez en esclaves par les Espagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen accroître leurs richesses.



CHAPITRE XVII.

Des Danses des Indiens & de leurs Instrumens.

MAis quoi qu'ils vivent sous le joug & la servitude, ils ne laissent pas d'être d'une humeur gaye, & de se divertir souvent en festins, en jeux & en danses, & principalement le jour de la fête du Saint à qui leur Village est dédié.

Il n'y a pas un seul Village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne seroit que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux ou trois mois avant la fête, les Indiens du Village s'assemblent tous les soirs pour se préparer aux danses accoustumées en ces jours-là, & dans ces assemblées ils boivent grande quantité de chocolate & de chicha.

Il y a une maison ordonnée exprès pour chaque sorte de danse, où il y a un maître qui va l'enseigner aux autres, afin qu'ils la sçachent parfaitement avant que le jour de la fête du Saint soit venu.

Pendant tout ce tems là on n'entend autre chose toutes les nuits, que des gens qui chantent, qui hurlent, qui frappent sur des coquilles de mer, qui jouent des hauts bois & des flûtes.

Mais quand la fête est venuë, pendant

Tom. III,

L

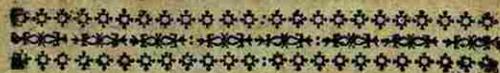
huit

Lorsque je demourois au village de Pinola, appartenant à Dom Jean de Guzman, qui étoit un homme de qualité de Guatimala, ce village fut nommé, & le nombre des Indiens tributaires fut augmenté de la sorte.

L'on fut huit jours à faire ce dénombrement, pendant lesquels l'on fit marier environ vingt garçons avec autant de filles, qui avec ceux qui avoient déjà été mariez depuis le dernier dénombrement, faisoient cinquante familles qui devoient payer tribut au Commandeur ou Seigneur du village.

Mais c'étoit une chose honteuse à voir, combien il y en avoit de trop jeunes que l'on contraignoit de se marier, quelques raisons que s'aportasse pour l'empêcher, même en produisant le registre de leur batême pour montrer leur âge; de sorte que l'on en maria quelques-uns qui n'avoient pas passé douze à treize ans, & un même qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoissance fut jugée assez capable de suplérer au défaut de son âge.

De maniere que dans l'action qui doit être la plus libre qui est celle du mariage, les Indiens sont traitez en esclaves par les Espagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen accroître leurs richesses.



CHAPITRE XVII.

Des Danses des Indiens & de leurs Instrumens.

MAis quoi qu'ils vivent sous le joug & la servitude, ils ne laissent pas d'être d'une humeur gaye, & de se divertir souvent en festins, en jeux & en danses, & principalement le jour de la fête du Saint à qui leur Village est dédié.

Il n'y a pas un seul Village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne seroit que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux ou trois mois avant la fête, les Indiens du Village s'assemblent tous les soirs pour se préparer aux danses accoustumées en ces jours-là, & dans ces assemblées ils boivent grande quantité de chocolate & de chicha.

Il y a une maison ordonnée exprès pour chaque sorte de danse, où il y a un maître qui va l'enseigner aux autres, afin qu'ils la sçachent parfaitement avant que le jour de la fête du Saint soit venu.

Pendant tout ce tems là on n'entend autre chose toutes les nuits, que des gens qui chantent, qui hurlent, qui frappent sur des coquilles de mer, qui jouent des hauts bois & des flûtes.

Mais quand la fête est venuë, pendant

Tom. III,

L

huit

huit jours, on les voit danser en public, & mettre en pratique tout ce qu'ils ont appris en ces maisons pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'étoffes de soye, de toile fine, avec quantité de rubans & de plumes selon la nature de la dance, qu'ils commencent dans l'Eglise devant l'Image du Saint qui est le Patron de leur Village, ou dans le cimetière; & durant l'octave ils vont danser de maison en maison, où on leur donne à boire du chocolate, du chicha, ou de quelqu'autre bon breuvage.

De manière que pendant huit jours l'on ne voit autre chose que des yvrognes dans le Village, & si on les reprend de leurs excez, ils répondent qu'ils se réjouissent avec leur Saint qui est au Ciel, & qu'ils veulent boire à lui, afin qu'il se souvienne d'eux.

La principale danse qui se pratique entre eux s'appelle *Toncohtin*, que quelques Espagnols qui ont vécu parmi les Indiens, ont dansé devant le Roi d'Espagne à Madrid, pour lui faire voir quelque chose des coutumes de ces peuples-là, & l'on dit que Sa Majesté Catholique témoigna en être fort satisfaite.

Voici comme on la danse ordinairement; les Indiens qui la doivent danser sont du moins trente ou quarante selon la grandeur du village.

Ils sont tous habillez de blanc, tant leurs pourpoints, que leurs calçons, & leurs ajates, qui d'un côté pendent presque jusqu'à terre.

Leurs calçons & leur ajates sont brodez de soye

soye, ou de plumage, ou bordez de quelque beau gallon.

Quelques-uns mêmes loient des pourpoints, des calçons, & des ajates de taffetas tout exprès pour cela.

Ils portent sur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès, & qui est dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme, & ne tombe pas, ou se relâche en dansant.

Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là qui est attaché à leurs chapeaux, ou bien à une espece de casque qui est peint ou doré qu'ils mettent sur leur tête.

Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, & la plupart en ont aussi aux pieds en forme de petites ailes; & quelques-uns portent des souliers & d'autres n'en ont point, mais depuis la tête jusqu'aux pieds ils sont presque tout couverts de fort belles plumes.

L'instrument dont ils se servent pour marquer la cadence est fait du tronc d'un arbre creux, qui est bien arrondi & paré au dedans, & au dehors fort doux & luisant, & qui est environ quatre fois plus épais que nos violes, avec deux ou trois longues fentes du côté d'en haut, & quelques trous au bout qu'ils appellent *Tepanabaz*.

L'on pose cet instrument sur deux sièges ou sur un banc au milieu des Indiens, & le maître de la danse frappe dessus avec deux bâtons, qui sont garnis de laine au bout, &

couverts d'un cuir poissé pour tenir la laine.

Quoi que cet instrument rende un son sourd & pesant, celui qui en joue ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de joüer divers tons & par les changemens du ton de faire entendre aux danseurs les mouvemens qu'ils doivent faire, soit en s'allongeant, soit en se courbant, ou bien lors qu'il faut qu'ils se mettent à chanter & élever leur voix.

Ils dansent tout en rond autour de cet instrument, les uns suivant les autres, quelquefois tout droit, & quelquefois en tournant tout autour, ou en ne faisant qu'un demi tour, & par fois en se penchant, de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre, & en cette maniere ils chantent la vie du Patron de leur Village, ou de quelqu'autre Saint.

Cette danse n'est autre chose qu'une espece de démarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans un même lieu, & puis après s'en vont faire la même chose dans une autre maison.

Il n'y a que les chefs & principaux du Village qui dansent ce Toncontin, qui est la danse qu'ils pratiquoient avant qu'ils fussent Chrétiens; & il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des loüanges de leurs faux Dieux, ils chantent la vie des Saints.

Ils pratiquent aussi fort souvent une autre sorte de danse, qui est une espece de chasse de bête sauvage, qu'au tems du Paganisme l'on sacrifia à leurs fausses divinités, & qu'ils offrent à present au Saint qui est leur Patron.

L'on

L'on se sert d'une grande diversité d'airs & de tons en cette dance, avec un petit Tepanabaz & plusieurs coquilles de Tortuë, ou des pots couverts de cuir, sur lesquels ils frappent comme sur le Tepanabaz; qu'ils accompagnent du son des flutes.

Lors qu'ils dansent cette danse là ils crient & font grand bruit, en s'appellant & se parlant les uns aux autres, comme dans une Comédie, les uns racontant une chose, & les autres une autre, sur le sujet de la bête qu'ils chassent.

Ils sont tous déguisez en bêtes, les uns ayant des peaux peintes en forme de lions, d'autres de tigres & de loups, & ayant sur la tête des bonnets faits comme la tête de ces animaux, ou bien d'aigles & d'autres oiseaux de proye.

Ils portent aussi dans la main des batons peints comme des dards, des épées, & des haches, avec quoi ils menacent de tuer la bête qu'ils poursuivent.

D'autres, au lieu de chasser une bête poursuivent un homme, comme s'il étoit poursuivi par des bêtes sauvages dans un desert pour le devorer.

Celui qui est ainsi poursuivi doit être fort, agile & léger à la course, comme un homme qui s'enfuit pour sauver sa vie, frappant çà & là sur ces bêtes qui courent après lui, mais qui à la fin le prennent & le mangent.

Comme le Toncontin consiste la plüpart à marcher & tourner tout à loisir, & à s'étendre tout doucement le corps, cette danse tout au contraire est pleine d'action, tantôt à

L 3 courir

courir tout autour d'un cercle & quelque-fois dehors, tantôt à sauter & à fraper des instrumens qu'ils portent à la main, ce qui fait que ce divertissement est ennuyeux, plein de bruit, & où je n'ai jamais pris aucun plaisir.

Ils se servent encore d'une autre sorte de danse à Mexique, où les uns sont habillez en hommes, & les autres en femmes.

Du tems du Paganisme ils s'en servoient pour chanter les loüanges de leur Roi & de leur Empereur; mais à present ils apliquent leurs chansons au Roi de gloire ou au Saint Sacrement, se servant ordinairement de ces paroles, ou d'autres peu differentes.

*Salid Mexicanas bailad Toncontin,
Canfalas galanas en cuerpo gentil,
& derechef,*

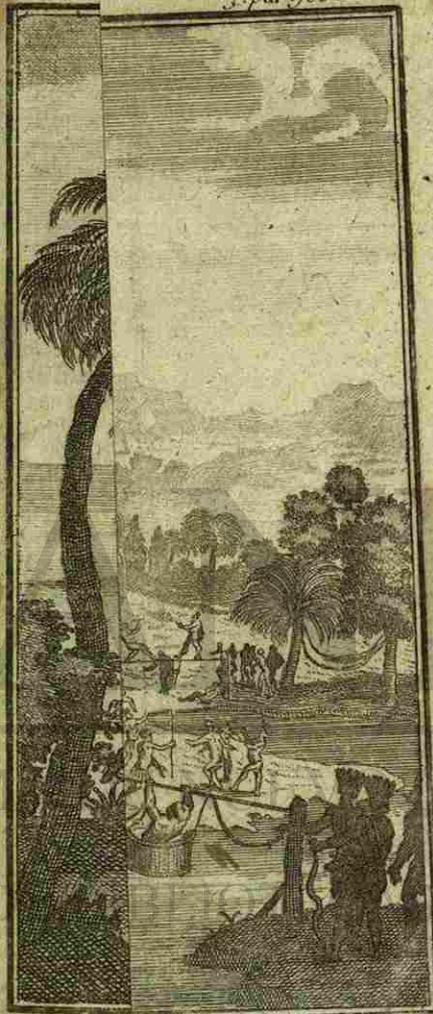
*Salid Mexicanas bailad Toncontin,
A! Roi de gloria tenemos aqui.*

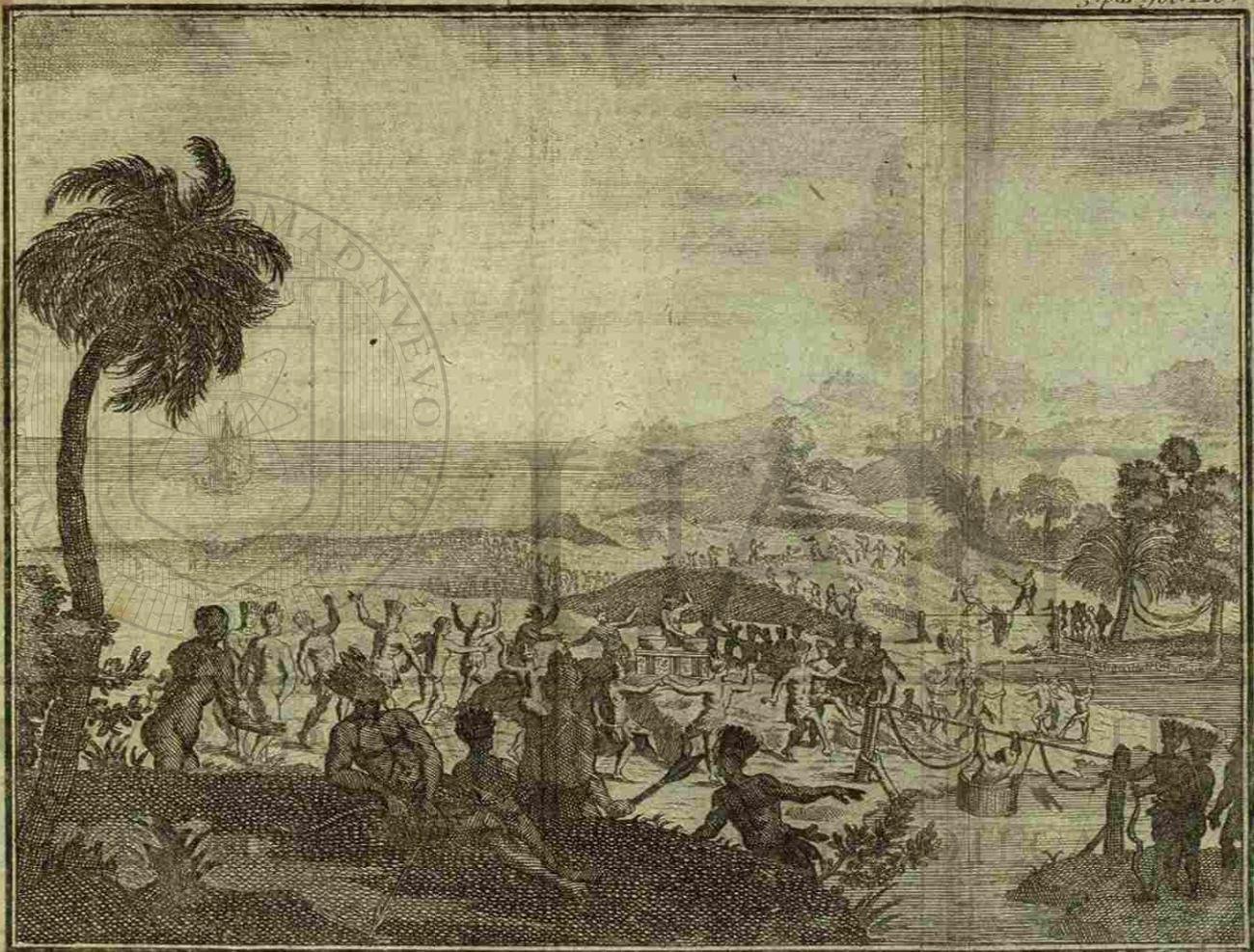
Et dansent de la sorte tous en rond, en jouïant de leurs guittrares, en repétant tous ensemble un verset ou deux de fois à autre, & apellant les Dames de Mexique pour venir chanter avec eux les loüanges du Roi de gloire.

Outre ces danses-là ils dansent aussi nos sarabandes & celles des Nègres avec des castagnettes aux doigts.

Mais la danse qui attire plus le peuple & qui lui donne plus d'étonnement, est une tragédie qu'on represente en dansant & qui est bien souvent la mort de S. Pierre, ou celle de S. Jean Baptiste.

L'on y represente l'Empereur Néron ou le Roi Hérode avec leurs femmes, vêtus ma-
gni-





senté, & qu'ils se doivent preparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le personnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé, ou parlé contre les Saints, venoient aussi ensuite confesser leur crime, & en demander l'absolution.

Je dirai encore dans le chapitre suivant force choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demurois parmi eux.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.

Après avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Theologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoi je m'adressai au Provincial & au Président de Guatimala, & les priai de me vouloir donner la permission de retourner en mon país; mais ni l'un ni l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exprès du Roi Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit défendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à être comme prison-

onnier en ce pays-là; & sans espoir de retourner de long-tems en Angleterre; je me résolus de ne demeurer pas plus long-tems à Guatimala, mais de quitter la Ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prêcher en quelque village, où j'étois assuré de gagner plus d'argent pour m'aider à m'en retourner quand le tems seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Cependant je crûs qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis, qui étoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar, nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour & du General de notre Ordre à Rome, afin que je pusse retourner en ma Patrie.

En ce même tems-là le Prieur de Coban de la Province de Vera-Paz, nommé François Moran, vint à Guatimala, pour représenter au Président & à tous les autres Magistrats de la Ville la nécessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrétiens.

Ce Moran qui étoit mon ami particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid en Espagne, où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec lui, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolâtres au Christianisme, il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau

senté, & qu'ils se doivent preparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le personnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé, ou parlé contre les Saints, venoient aussi ensuite confesser leur crime, & en demander l'absolution.

Je dirai encore dans le chapitre suivant quelques choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demurois parmi eux.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.

Après avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Theologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoi je m'adressai au Provincial & au Président de Guatimala, & les priai de me vouloir donner la permission de retourner en mon país; mais ni l'un ni l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exprès du Roi Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit défendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à être comme prison-

onnier en ce pays-là; & sans espoir de retourner de long-tems en Angleterre; je me résolus de ne demeurer pas plus long-tems à Guatimala, mais de quitter la Ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prêcher en quelque village, où j'étois assuré de gagner plus d'argent pour m'aider à m'en retourner quand le tems seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Cependant je crûs qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis, qui étoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar, nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour & du General de notre Ordre à Rome, afin que je pusse retourner en ma Patrie.

En ce même tems-là le Prieur de Coban de la Province de Vera-Paz, nommé François Moran, vint à Guatimala, pour représenter au Président & à tous les autres Magistrats de la Ville la nécessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrétiens.

Ce Moran qui étoit mon ami particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid en Espagne, où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec lui, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolâtres au Christianisme, il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau

veau païs, dont je pouvois m'assurer que j'aurois bonne part aussi-bien que lui.

Je ne fus pas fort difficile à me laisser persuader, parce que sur toutes choses je souhaitois de pouvoir travailler à la conversion de quelque peuple qui n'eût jamais oût parler de Jesus-Christ, de sorte que je me résolus à quitter la charge que j'avois dans l'Université, pour aller prêcher le nom de Jesus-Christ à ce peuple infidelle.

Le Provincial eut beaucoup de joye de la résolution que je lui témoignai, & après m'avoir fait quelques presens & donné de l'argent pour mes nécessitez, il m'envoya avec Moran à la Vera-Paz, avec cinquante soldats Espagnols que le Président nous avoit donnez pour nous escorter en ce voyage.

Lors que nous arrivâmes à Coban, nous nous pourvûmes de toutes les choses qui étoient nécessaires pour une entreprise aussi difficile & dangereuse que celle où nous allions.

De Coban nous vinmes à deux grands villages de Chrétiens nommez saint Pierre & S. Jean, où l'on joignit avec nous cent Indiens, pour fortifier notre escorte, & nous servir pendant le voyage.

A deux journées au de là de ces villages nous voyageâmes sur des mules avec beaucoup de facilité, dans un païs peuplé de Chrétiens qui demeurent dans de petits villages.

Mais après ces deux journées là comme nous aprochions des frontieres de ces payens, nous ne trouvâmes aucun chemin où nous pussions passer avec nos mules, de sorte qu'il nous falut aller à pied.

Pen-

Pendant deux jours nous ne fîmes que monter & descendre des montagnes parmi les bois, de sorte que ces bocages & la difficulté du chemin nous ôtoient l'esperance de rencontrer le peuple que nous allions chercher. Nous fîmes pourtant bonne garde toute la nuit, de peur d'être surpris par les ennemis, & résolûmes de passer encore plus outre le lendemain.

Nous trouvâmes diverses sortes de fruits en ces montagnes-là, & plusieurs fontaines & ruisseaux dans les fondrières, avec divers arbres de cacao & d'achiote.

Le troisieme jour nous nous mîmes à marcher, & vinmes à une vallée où il y a une riviere peu profonde qui passe au milieu, où nous vîmes quelques milpas & champs de mahis.

Cela nous fit connoître qu'il y avoit des Indiens proche de là, & nous obligea de nous rassembler & tenir sur nos gardes, pour les repousser s'ils nous venoient attaquer.

Pendant que nous marchions nous rencontrâmes inopinément une demi-douzaine de pauvres Cafes couvertes de branches d'arbres & de feuilles de Palmites, où nous trouvâmes deux hommes, trois femmes, & cinq petits enfans, qui étoient tous nuds, & qui eussent bien voulu s'enfuir, mais il leur fut impossible.

Nous nous reposâmes dans leurs cafes, & leur donnâmes de nos vivres qu'ils refusoient au commencement, ne faisant que crier, jusqu'à ce que Moran les eût un peu consolez par ses paroles qu'ils entendoient en partie.

Nous leur donnâmes des habits, & les emmenâmes avec nous, dans l'esperance qu'il nous

nous aideroient à trouver quelque trefor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaise humeur, que nous ne pûmes rien sçavoir d'eux.

Nous continuâmes à marcher de la sorte, suivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, jusqu'à ce qu'il fût presque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cases où il y avoit environ vingt personnes; tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des fleches, & nous y trouvâmes aussi une assez bonne quantité de palmités, de poisson, & de venaison, avec quoi nous nous rafraîchîmes,

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, aussi bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impossible de passer plus outre, ce qui nous fit résoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Espagnols pour découvrir le pays.

Ils trouverent encore quelques cabannes, & des champs semez de mahis, de chilé, de faveols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuis.

CHA-

CHAPITRE XIX.

L'Auteur continuë la Relation de son Voyage.

NOs gens étant retournez nous donnerent envie de passer outre, par le récit qu'ils nous firent de la beauté du païs; mais ils nous avertirent aussi de nous tenir bien sur nos gardes, parce que la fuite des Indiens étoit une marque que tout le païs étoit averti de nôtre venue.

Le lendemain nous fîmes dessein de nous avancer jusqu'à cette habitation que nos gens avoient vûë, parce que c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations sont situées proche de la riviere, ou le Soleil étoit si chaud que cela nous causa la fièvre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois je ne laissai pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas sans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'appréhender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens étoient avertis de nôtre venue.

Les prisonniers que nous avions commencerent à se familiariser avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cet-

nous aideroient à trouver quelque tresor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaise humeur, que nous ne pûmes rien sçavoir d'eux.

Nous continuâmes à marcher de la sorte, suivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, jusqu'à ce qu'il fût presque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cases où il y avoit environ vingt personnes; tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des fleches, & nous y trouvâmes aussi une assez bonne quantité de palmités, de poisson, & de venaison, avec quoi nous nous rafraîchîmes,

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, aussi bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impossible de passer plus outre, ce qui nous fit résoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Espagnols pour découvrir le pays.

Ils trouverent encore quelques cabannes, & des champs semez de mahis, de chilé, de faveols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuis.

CHA-

CHAPITRE XIX.

L'Auteur continue la Relation de son Voyage.

NOs gens étant retournez nous donnerent envie de passer outre, par le récit qu'ils nous firent de la beauté du païs; mais ils nous avertirent aussi de nous tenir bien sur nos gardes, parce que la fuite des Indiens étoit une marque que tout le païs étoit averti de nôtre venue.

Le lendemain nous fîmes dessein de nous avancer jusqu'à cette habitation que nos gens avoient vûe, parce que c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations sont situées proche de la riviere, ou le Soleil étoit si chaud que cela nous causa la fièvre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois je ne laissai pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas sans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'appréhender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens étoient avertis de nôtre venue.

Les prisonniers que nous avions commencerent à se familiariser avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cet-

cette riviere-là, & que plus avant dans le païs il y avoit un grand lac, autour duquel habitoient un grand nombre d'Indiens qui étoient vaillans & adroits à se servir de l'arc & des fleches.

L'espérance de trouver de l'or donnoit du courage aux uns; mais la crainte d'avoir affaire à cette multitude d'Indiens, fit que les autres eussent bien voulu être hors de ces bois & de ces lieux inconnus, & commencerent à murmurer contre Moran qui les avoit engagez dans ce grand péril.

Comme la nuit fut venuë je m'en allai coucher comme firent aussi les autres Espagnols qui étoient malades, les uns sur la terre, & d'autres avec moi en des *hamacs*, qui sont des lits de rezeau qu'on attache à deux pieux ou à deux arbres, & qui pendent en l'air, où par le moindre mouvement du corps l'on se berse de côté & d'autre, & l'on s'y endort aussi doucement que dans un berceau.

Je me reposai donc jusqu'à environ minuit, que les sentinelles donnèrent l'alarme, & nous avertirent que les ennemis approchoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit plus de mille hommes.

Ils s'aprocherent de nous comme des desesperes; mais lors qu'ils virent qu'ils étoient découverts, qu'ils entendirent le son de nos tambours, & qu'ils ouïrent tirer nos fusils & nos mousquets, ils se mirent à heuler & à faire des cris si épouvantables, que tout tremblant de la fièvre je fuyois encore de crainte & de frayer.

Mais Moran qui vint se confesser à moi,
&

& se préparer à la mort ou à recevoir quelque blessure mortelle, me consola, me disant que je ne devois rien craindre, que j'eusse à me tenir en repos ne leur pouvant servir de rien en l'état où j'étois, que le péril étoit moindre que je ne croyois, parce que nos soldats s'étoient placez tout autour de moi; de sorte que ces infidèles ne pouvoient entrer par aucun endroit au lieu où j'étois, & que nous ne pouvions pas nous enfuir sans courir tous risque de la vie.

Le combat ne dura pas plus d'une heure; car les ennemis après cela prirent la fuite: nous en primes dix, & le lendemain matin nous en trouvâmes treize de morts sur la terre; il y en eut aussi cinq des nôtres qui furent blesez, dont l'un mourut le lendemain.

Le matin nos soldats se mutinerent, témoignant qu'ils avoient dessein de s'en retourner, parce qu'ils craignoient encore une attaque plus forte & plus dangereuse que celle-là; la nuit ou le jour suivant.

Car quelques-uns des Indiens que nous avions pris, leur dirent nettement que si nous ne nous en retournions pas, nous étions assurés d'avoir six ou sept mille Indiens sur les bras.

De plus, qu'ils sçavoient bien que les Espagnols possédoient tout ce païs-là à la réserve de ce petit canton où ils demeuroient, & dont ils vouloient jouir en paix sans avoir rien à démêler avec nous; mais que si nous voulions voir leur païs & y passer comme amis, qu'ils nous y laisseroient aller sans nous faire aucun mal.

Mais que si nous venions pour les combattre

tre, & pour les rendre esclaves, comme nous avons fait leurs voisins, qu'ils étoient tous résolus de mourir en combattant plutôt que de se rendre.

Ces paroles là mirent la division entre nos soldats. Car les uns étoient d'avis avec Moran d'éprouver les Indiens & de passer paisiblement au travers de leur país, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à quelque village de Jucatan. Il y en avoit d'autres qui vouloient qu'on allât combattre les Indiens; & d'autres qui s'en vouloient retourner, parce qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister à tant de gens qu'il y avoit dans le país. Mais l'on ne conclut rien ce jour-là, parce qu'on ne pouvoit pas décamper à cause des malades & des blesez.

De maniere que nous y demeurâmes cette nuit-là, pendant laquelle environ à la même heure que la précédente, les ennemis vinrent nous attaquer pour une seconde fois, mais comme ils virent que nous étions sur nos gardes en les attendant, ils prirent bientôt la fuite.

Le matin nous prîmes la résolution de nous en retourner, & Moran envoya dire aux Indiens que s'ils le vouloient laisser passer dans leur país paisiblement pour découvrir les terres de Jucatan, que dans peu de mois il reviendrait les trouver, n'ayant qu'une demi-douzaine d'Indiens avec lui, & leur confieroit sa vie, sachant bien que s'ils lui faisoient tort, tous les Espagnols des environs s'armeroient contre eux & les extermineroient tous.

A quoi ils firent réponse que s'il venoit avec

avec le petit nombre d'Indiens qu'il leur avoit mandé, il seroit le bien venu, & qu'ils le traiteroient amiablement avec ceux de sa suite, ce que Moran & eux accomplirent depuis fort exactement l'année suivante.

En cette maniere nous commençâmes à nous en retourner dès ce jour-là, par le même chemin que nous étions venus, & je commençai aussi à me mieux porter, & ma fièvre me laissa.

Nous emmenâmes avec nous quelques-uns de ces enfans que nous avions pris, afin de les présenter au Président de Guatimala.

Lors que nous fûmes arrivés à Coban, le Prieur Moran crût qu'il rendroit un grand service à Dieu, s'il batifait ces petits enfans, disant qu'ils pouvoient devenir saints, & qu'à l'avenir leurs prieres pourroient avoir assez d'efficace pour convertir leurs parens, & tous les autres habitans du país à la Religion Chrétienne.

Quoi que je m'y oposasse, lui disant qu'il faisoit auparavant les instruire dans les articles de la foi, pour les rendre fidèles & capables de recevoir le Sacrement de Batême, & ne pas faire comme faisoient les Religieux du tems de Cortez, qui se contentoient de faire mener les Indiens aux rivières, & de leur jeter un peu d'eau sur le visage en faisant le signe de la Croix, sans aucune instruction précédente.

Il se résolut de les bâtiser, & les ayant bâtisez & imposé des noms de Chrétiens, il les fit bien habiller, & les envoya au Président de Guatimala qui commanda qu'on

les nourrit, & qu'on les instruisit dans le Convent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique.

Je demeurai après cela quelque tems dans Coban & dans les villages qui sont aux environs jusqu'au tems que les navires aborderent au Golphe, où je fus avec Moran pour acheter des vins, de l'huile, du fer, du drap, & les autres choses qui étoient nécessaires au Convent.

Et comme il s'y trouva aussi une fregate qui étoit prête à partir pour aller à Truxillo, où Moran avoit quelques affaires qui l'y appelloient, je m'embarquai avec lui.

Nous ne demeurâmes pas plus de huit jours en ce port-là qui est foible & sans résistance, comme il paroît par la facilité avec laquelle les Anglois & les Hollandois l'ont pris; mais après ce tems-là nous nous résolûmes de nous en retourner par terre à Guatimala, & de passer par le pais de Comayagua qu'on appelle communément les Hondures.

Ce pais-là est plein de bois & de montagnes, fort mauvais & incommode aux voyageurs, & de plus fort pauvre: car il n'y a point d'autres marchandises que des cuirs, de la casse, & de la salsepareille.

De plus ils ont si peu de pain, qu'autour de Truxillo ils sont obligez de se servir de cassave, qui est une racine qui étrangle presque les personnes en la mangeant quand elle est sèche; c'est pourquoi on la trempe dans du bouillon, de l'eau, du vin, ou du chocolate, afin qu'elle soit plus facile à avaler.

Dans

Dans le pays & particulièrement autour de la ville de Comayagua qui est le lieu de l'Evêché, quoi que le lieu soit petit, & qu'il n'y ait pas plus de cinq cens habitans, il s'y trouve une plus grande quantité de mahis, à cause qu'il y a un plus grand nombre d'Indiens qui se sont rassemblez, & qui demeurent en plusieurs villages grands & petits.

Je trouvai que ce pays-là étoit le plus pauvre de toute l'Amérique: l'endroit le plus sain, & où il fait meilleur vivre, est la vallée qu'on nomme *Gracias à Dios*, où il y a quelques riches fermes de bétail & de froment.

Mais parce qu'elle est aussi proche de Guatimala que de Comayagua; & que les chemins sont beaucoup plus commodes du côté de Guatimala que de l'autre, cela fait que la plupart de ce bled est transporté à Guatimala, & dans les villages circonvoisins, plutôt qu'à Comayagua ou à Truxillo.

De Truxillo à Guatimala il y a environ quatre-vingt ou cent lieux, & quoi que ce pays-là soit assez stérile, nous fîmes pourtant ce voyage-là sans manquer de guides ni de vivres, parce que les pauvres Indiens n'épargnoient rien pour nous servir, soit de leurs personnes, soit de leurs biens, & ne trouvoient rien de trop bon pour nous en faire présent.

Nous retournâmes de la sorte à Guatimala, où nous fîmes reçûs avec grande joye par les Religieux: Le Président nous donna aussi une récompense considérable, & par toute la ville l'on nous appelloit de vrais Apôtres, parce que nous avions hazardé notre

M 2

vie

vie pour aller chercher ces Payens, que nous avons ouvert le chemin à leur conversion, trouve le lieu de leur principale habitation, & que nous avons aussi envoyé devant nous ces enfans qui servoient d'un témoignage évident de la peine que nous avons prise.

Moran étoit si enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Président, & des applaudissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demi douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avons emmenez; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroïssoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidèles, & ces forres d'entreprises difficiles, où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce pays-là.

CHAPITRE XX.

Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Curez de ces pays-là.

Après avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon tems à apprendre quelque'un des Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je considérai la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à supléer aux necessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur prêchant Jesus-Christ crucifié comme l'Auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je savois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pourrois disposer les choses nécessaires pour retourner en Angleterre: & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse
tous

vie pour aller chercher ces Payens, que nous avons ouvert le chemin à leur conversion, trouve le lieu de leur principale habitation, & que nous avons aussi envoyé devant nous ces enfans qui servoient d'un témoignage évident de la peine que nous avons prise.

Moran étoit si enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Président, & des applaudissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demi douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avons emmenez; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroïssoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidèles, & ces sortes d'entreprises difficiles, où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce pays-là.

CHAPITRE XX.

Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Curez de ces pays-là.

Après avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon tems à apprendre quelque'un des Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je considérai la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à suplée aux necessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur prêchant Jesus-Christ crucifié comme l'Auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je savois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pourrois disposer les choses nécessaires pour retourner en Angleterre, & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse
tous

tous les ans beaucoup plus facilement qu'aillieurs.

Je découvris ma pensée au Pere Provincial qui étoit alors à Guatimala, qui tout aussitôt accorda ma requête, & me conseilla d'apprendre le langage *Proconchi*, dont j'avois déjà eu quelques commencemens lorsque j'étois en la Province de Vera-Paz; & qui est en grand usage aux environs de Guatimala, & dans les Provinces de Vera-Paz & de saint Salvador.

Il me promit de m'envoyer dans le village de Petapa, pour y apprendre la Langue avec un de ses particuliers amis nommé frere Pierre Molina: qui étoit fort âgé & qui avoit besoin d'une personne qui fût plus jeune que lui pour le soulager en la charge, parce que le village étoit fort grand, & qu'il y passoit plusieurs personnes qui voyageoient.

Il sembloit que le Provincial avoit connu ma pensée en me nommant ce lieu-là, parce que c'étoit-là particulièrement où j'avois dessein d'aller.

De sorte qu'environ quinze jours avant la S. Jean-Baptiste, je partis de Guatimala pour aller à Petapa qui est à six lieues de là, où je m'établis afin d'y apprendre la Langue Indienne.

Les Religieux de ces quartiers qui entendent les langages Indiens, ont composé des Grammaires & des Dictionnaires pour aider à ceux qui pourroient remplir leurs places après leur mort; mais pendant qu'ils vivent ils ne veulent pas enseigner ces Langages-là à d'autres, de peur que les écoliers après s'y être perfectionnez, ne les suplantent & ne leur

leur ôtent le profit qu'ils retirent dans les villages des Indiens, où ils sont établis en qualité de Curez.

Néanmoins ce vieillard Molina voyant qu'il étoit déjà avancé en âge, & pour l'amour de son bon ami le Provincial, ne refusa pas ma compagnie, ni de me donner la connoissance qu'il avoit acquise pendant plusieurs années du langage *Proconchi*.

Il me donna donc un abrégé de tous les rudimens de cette Langue là, qui consistoient la plupart à décliner les noms & conjuguer les verbes, ce que j'appris aisément quinze jours après que je fus avec lui, puis il me donna un Dictionnaire des mots Indiens pour les apprendre par cœur & pouvoir étudier sans Livre, jusqu'à ce que je fusse capable de prêcher aux Indiens, ce que je fis aisément après en discourant & conferant avec eux, outre l'étude que je faisois encore en mon particulier.

Six semaines après cela, Molina composa une petite exhortation en ce Langage là, qu'il m'exposa & voulut que je l'apprisse par cœur, ce que je fis & la récitai publiquement le jour de la fête de S. Jacques.

Il me composa encore une autre exhortation en Espagnol pour le quinziesme d'Août suivant, qu'il me fit traduire en la langue Indienne, & corrigea ce qu'il y trouva à propos de changer: ce qui m'ayant donné du courage je commençai de là en avant à ne plus craindre de me presenter en public devant les Indiens.

Je continuai ces exhortations trois ou quatre fois jusqu'à la S. Michel, prêchant ce que j'avois

J'avois traduit de l'Espagnol avec son assistance, jusqu'à ce que je pusse converser tout seul avec les Indiens, & composer mes sermons moi-même.

Après la saint Michel, Molina étoit extrêmement satisfait de l'instruction qu'il m'avoit donnée, & de me voir si fort avancé en cette Langue en si peu de tems, n'y ayant que trois ou quatre mois que j'avois commencé de l'étudier sous lui.

Il écrivit au Provincial pour lui faire savoir la peine qu'il avoit prise à m'instruire, & le bon succès de son labeur, l'assurant que j'étois à présent capable de gouverner les Indiens & de prêcher tout seul, le priant de me donner quelque village des Indiens ou quelque bénéfice, où je pusse en continuant à prêcher mettre en pratique ce que j'avois plus appris, & me fortifier de plus en plus en l'usage de cette Langue que j'avois aprise avec tant de facilité.

Le Provincial qui avoit toujours été mon ami, n'eut pas besoin d'être fort poussé pour me témoigner la bonne volonté qu'il avoit pour moi, & m'envoya aussitôt ordre d'aller dans les villages de Mixco & de Pinola, prendre la charge des Indiens de ces lieux-là, & rendre compte tous les trois mois de tout ce que je recevrais au Couvent de Guatimala à qui toute cette vallée appartient.

Tous les villages des Indiens & les Religieux qui y demeurent dépendant tous de quelque Couvent, & il faut que ces Religieux rendent compte à leur Supérieur de tout l'argent qu'ils ont épargné, après ce qui est nécessaire pour leur entretien & celui

de leurs serviteurs, & ce qui en revient est employé par le Supérieur aux nécessitez du Couvent.

Cet ordre n'est pas encore observé dans le Péru: car tous les Religieux qui ont des bénéfices dans les villages des Indiens, ne dépendent d'aucun Couvent, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser; mais aussi ils ne reçoivent rien de leurs Couvents, & sont obligez de s'habiller & de s'entretenir à leurs propres dépens, des offrandes & des autres droits qu'ils reçoivent des Indiens; ce qui fait que les Religieux du Péru sont les plus riches de tous ceux qui sont aux Indes, où ils vivent comme des Seigneurs, & jouent publiquement aux cartes & aux dez, sans que personne les en empêche.

Mais quoi que ceux de Guatimala, de Guaxaca, & de Mexique ayent assez de quoi & même plus qu'il n'est convenable à leur profession, ils n'ont pourtant pas le pouvoir de disposer du revenu de leurs bénéfices, comme ceux du Péru: car ils sont obligez de donner à leur Supérieur ce qui est au-delà de leurs dépenses, & il leur envoie tous les mois un pot de vin, qui contient un arrobe & demi, & tous les ans un habit neuf, avec les autres choses nécessaires pour se vêtir.

Nonobstant tout cela je ne voudrois pas dire que les Religieux de Guatimala n'ayent pas assez de liberté & de richesses, car ils n'en ont que trop, & jouent & se divertissent aussi bien que les autres, & au lieu qu'ils pourroient rendre cinq cens écus au Couvent par

ils n'en rendent pas trois cens, & gardent le reste pour eux, trafiquant aussi sous main avec les marchands contre leur vœu de pauvreté.

Ce fut donc à ces conditions là & cette dépendance du Prieur & du Convent de Guatimala, que je fus envoyé pour prêcher aux Indiens de Mixco & de Pinola; d'où à cause de moi l'on ôta un vieux Religieux qui avoit près de quatre-vingt ans, & on le fit revenir au Convent pour se reposer, parce qu'il ne pouvoit plus s'acquitter de cette charge, ayant deux villages qui dépendoient de lui, & qui étoient éloignez de trois lieuës l'un de l'autre.

Le revenu dont je jouïssois en ces deux villages, avec les offrandes & les autres droits que je recevois des Indiens, étoit tel qui s'ensuit.

Je recevois tous les mois vingt écus à Mixco, & quinze à Pinola, qui m'étoient payez fort ponctuellement par les Alcades & Regidors, avant que le mois fut fini.

Pour faire ce payement les habitans semoient une piece de terre en froment ou mahis, & écrivoient dans leur registre public la quantité de la recolte, & l'argent qu'ils en avoient reçu; j'étois aussi obligé d'y écrire tous les mois ce que je recevois d'eux, pour leur servir de quittance, & à la fin de l'année ils portoit leur Registre pour être examiné par un Officier ordonné par la Cour de Guatimala.

Outre cette pension par mois, je recevois des confrairies des trépassés toutes les semaines deux écus en chaque village, pour dire une

une Messe pour ceux qui sont en Purgatoire; deux écus tous les premiers dimanches du mois à Pinola de la Confrairie du Rosaire de la Vierge, & à Mixco autant tous les mois de chaque Confrairie des Indiens, des Espagnols, & des Nègres.

De plus j'avois encore deux écus tous les mois de chaque Confratie de la vraie Croix, & autant à Mixco d'une autre Confrairie d'Espagnols de S. Nicolas de Tolentin, & deux écus aussi par mois de la Confrairie de S. Blaise à Pinola, & deux autres écus par mois à Mixco de la Confrairie de S. Jacinthe, outre les offrandes d'argent, de volailles, & de cierges qu'on faisoit aux jours que l'on celebrait ces Messes là, ce qui montoit à soixante-neuf écus par mois, dont j'étois toujours bien assuré d'être payé avant la fin du mois.

Sans compter encore ce que j'ai dit des images des Saints qui dépendent des Eglises, qui rapportent continuellement de l'argent, de la volaille, des cierges, & d'autres offrandes ce jour-là au Curé.

De sorte que le revenu que j'avois en ces deux villages n'étoit pas peu considerable: car il y avoit dix-huit images de Saints à Mixco, & vingt à Pinola, qui me rapportoient chacune quatre écus le jour de leur fête pour dire la Messe & le sermon & faire la Procession, outre les volailles, les coqs d'Inde, le Cacao, & les offrandes qu'on faisoit devant les Saints, qui valoient du moins trois écus à chaque fête, & revenoient chaque année à plus de deux cens soixante & six écus.

Les quatre Confrairies du Rosaire, dont il y en avoit trois à Mixco & une à Pinola, dans les jours des cinq principales fêtes de l'année m'apportoient chacune quatre écus; sçavoir, deux écus pour dire la Messe ce jour-là, & deux autres pour celle du lendemain, qu'ils appellent l'Aniversaire, pour ceux qui avoient été de la Confrairie, qui outre les offrandes, & les presens de volailles & de cacao, faisoient plus de quatre-vingt écus par an.

Les deux Confrairies de la vraie Croix, aux tems de leurs fêtes, dont l'une est le quatorzième de Septembre, & l'autre le troisième de Mai, me raportoient quatre écus chacune, pour dire la Messe ce jour-là, & autant pour celle de l'Aniversaire, & encore deux écus tous les vendredis de Carême, qui se montoient au bout de l'an à quarante-quatre écus, & tout ce que j'ai dit ci-dessus, m'étoit comme une rente assurée en ces deux Villages.

Mais ce seroit une chose trop ennuyeuse de calculer tout ce qui me venoit casuellement outre cela; les offrandes qu'on faisoit à Noël en ces deux Villages me valoient ordinairement quarante écus; celles qui se faisoient le Jeudi & le Vendredi-Saint, cent écus; celles de la Toussaint, quatre-vingt écus, & quarante écus celles qui se faisoient ordinairement à la Chandeleur.

Outre encore ce qui étoit offert aux jours de la fête de chaque Village, par tous ceux de la campagne qui y venoient faire leurs dévotions, ce qui me valut une année à Mixco en argent & en cierges quatre-vingt écus, & plus de cinquante à Pinola.

Les

Les Communians donnant chacun une réale faisoient du moins mille reales dans les deux villages, & les confessions du Carême en valoient bien encore autant; outre les autres offrandes d'œufs, de miel, de cacao, de volailles & de fruits; outre aussi que l'on donne deux reales pour chaque Baptême, deux écus pour chaque mariage, autant pour chaque enterrement, & même il y en avoit quelques-uns qui en mourant laissoient dix ou douze écus pour dire cinq ou six Messes pour le repos de leurs ames.

L'on peut juger comme les Ecclesiastiques sont à leur aise, & ont moyen de s'enrichir en ce pais-là, par le revenu que j'avois en ces deux Villages de Mixco & de Pinola, qui sont pourtant beaucoup moindres que Petapa & Amatitlan, qui sont dans la même vallée, & où il s'en faut beaucoup qu'il ne se fasse tant d'offrandes qu'il s'en fait en beaucoup d'autres lieux, ce qui me rendoit pourtant, avec les offrandes qu'on mettoit dans les tronc, & ce que les Indiens m'apportoient quand ils me venoient voir, & d'autres Messes extraordinaires, plus de deux mille écus monnoye d'Espagne, ou du moins six mille livres par an.

Je crus donc que ce benefice étoit une demeure plus commode & plus utile pour moi que le Convent de Guatimala, où je ne pouvois faire autre chose que me rompre la tête sur des questions de Theologie, & avoir l'applaudissement des Ecoliers, mais peu de profit, à quoi je devois pourtant penser aussi bien que ceux de mon Ordre; & d'autant plus qu'ayant dessein de retourner en

N 3 An-

Angleterre, je recevrois peu d'assistance pendant ce long voyage, & que laissant mes amis en ce lieu-là, je devois croire que je ne trouverois point de meilleur ami que l'argent pour m'accommoder par mer & par terre.

La premiere chose que je fis, fut de m'instruire par le moyen des Registres de la recette & de la dépense dans le Convent de Guatimala, quels étoient les comptes que mes Predecesseurs & les autres avant lui avoient rendus tous les ans au Convent & de Mixco & de Pinola, afin que je me pusse gouverner en sorte & si bien regler ma dépense, & que je pusse vivre avec honneur, & néanmoins que ceux du Convent me remerciaient en leur donnant plus qu'aucun n'avoit fait avant moi.

Je trouvai que mon predecesseur n'avoit pas donné plus de quatre cens écus pour ses comptes, & qu'ordinairement avant lui l'on n'en avoit guères donné davantage pour ces deux villages.

Sur quoi je pris une fois occasion de demander au Prieur de Guatimala en parlant avec lui, ce qu'il desiroit que je lui donnasse tous les ans pendant que je demurerois en ces deux villages? Il me répondit que si je donnois autant qu'avoit fait mon predecesseur il me remerciroit, & ne m'en demanderoit pas davantage, & que je pourrois retenir tout ce que je pourrois avoir en ces deux villages, pour m'acheter des livres, des tableaux, du chocolate, des mules, & des serviteurs.

Mais je lui répondis que j'esperois vivre
avec

avec honneur en ce lieu-là, & néanmoins donner au Convent plus qu'aucun autre n'avoit fait avant moi, & que je me soumettois à être dépossédé de ce bénéfice, si je ne donnois tous les ans quatre cens cinquante écus au Convent.

Sur quoi le Prieur me remercia fort affectueusement, & m'assura qu'il ne me laisseroit point manquer de vin; mais qu'il auroit soin de m'en envoyer tous les mois, & de me donner des habits tous les ans, ce qui étoit une grande épargne pour moi; de sorte que je me trouvai pourvû de tout ce que j'avois besoin pendant tout le tems que je demurerois dans les Indes.

L'on peut voir par-là comme un Religieux qui est pourvû d'un bénéfice dans l'Amérique, y peut vivre avec quatre ou cinq mille livres de rente, sans que ses habits & son vin lui coûtent rien; outre les presens de volailles qu'on lui fait, & le vil prix de la viande, où l'on a treize livres de bœuf pour deux sols six deniers; & s'il n'a pas assez de quoi se divertir & acheter des mules, des tapisseries, des tableaux, des cabinets, & même les remplir de pistoles & de pièces de huit, pour négocier à Madrid, & avoir ensuite un bon Evêché comme ils font pour la plupart.

Après que je fus établi en ces deux villages, le premier soin que j'eus fut d'acheter une bonne mulle, pour me porter aisément d'un village à l'autre lors que l'occasion s'en offroit.

J'en trouvai bien-tôt une qui me coûta quatre-vingt écus, & qui me servit

bien à traverser promptement la vallée, & faire les trois lieues qu'il y a d'un village à l'autre.

Quoi que mon étude principale en ce lieu-là fut de me perfectionner en la Langue Indienne, afin que jepusse prêcher aux Indiens & me bien faire entendre, je ne laissai pourtant pas de continuer le dessein que j'avois de retourner en Angleterre, & pour cet effet de travailler à avoir mon congé de Rome ou d'Espagne, par le moyen d'un Capitaine nommé Isidore de Zepeda, qui étoit un marchand de Seville, & maître d'un des navires qui la première année que je fus établi à Mixco, apportèrent des marchandises pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui passoit souvent par la vallée de Mixco, à mes amis en Espagne, dont j'eus réponse, mais avec peu de satisfaction sur ce que j'attendois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Capitaine Zepeda étoit si grande, que je lui déclarai mon dessein & le priai de m'emmener en Espagne dans son vaisseau; mais il le refusa, me représentant le danger où il se mettroit si l'on en faisoit plainte au Président de Guatimala, me conseillant de demeurer où j'étois, & de me munir d'argent, afin que je pusse m'en retourner avec honneur après avoir eu mon congé.

Me voyant donc obligé de demeurer en ce pais-là, je me résolus de me laisser conduire à la providence de Dieu, qui scauroit bien trouver les moyens pour m'en tirer, quand il seroit nécessaire pour sa gloire & pour mon bien. Cepen-

Cependant, je demurai cinq ans entiers en ces deux villages de Mixco & de Pinola, où il se presenta à moi des occasions beaucoup plus favorables pour profiter, qu'à pas un de tous ceux qui m'y avoient précédé.

Car la première année que j'y demurai, Dieu y envoya une des sept playes d'Egypte qui étoit celle des sauterelles, n'en ayant jamais vû auparavant.

Elles étoient semblables aux sauterelles de l'Europe, mais plus grosses, & s'envoloient toutes ensemble par troupes, & en si grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur & empêchoient le Soleil de faire paroître sa lumière. Par tout elles s'attachoient en descendant de l'air, l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruine & de désolation; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds, mais aussi les feuilles & les fruits des arbres, où elles tomboient en si grand nombre, que de leur pesanteur elles rompoient les branches où elles s'arrêtoient, & les séparoient du tronc de l'arbre.

Les grands chemins en étoient tout couverts, de sorte qu'elles faisoient tressaillir à tout moment les mulets qui alloient par le pais, en sifflant autour de leurs oreilles, & en leur chatouillant les pieds.

Je me souviens même qu'en allant par le pais j'en étois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit été impossible de pouvoir continuer mon chemin.

Les fermiers qui demeuroient sur la côte du Sud, se plaignoient que leur Indigo qui étoit encore en herbe, étoit sur le point d'être rongé par ces sauterelles. Ceux

Ceux qui cultivoient le sucre se plaignoient aussi que les cannes de sucre qui étoient encore tendres couroient le même péril ; mais sur tout c'étoit une chose pirovable d'entendre les plaintes des laboureurs de la vallée où je demeurois, qui appréhendoient que tout leur bled ne fût devoré dans une nuit par cette armée de sauterelles.

Comme cette affaire regardoit le public, cela obligea les Magistrats d'y apporter tous les remèdes dont on se peut aviser pour les chasser du païs.

Pour cet effet l'on faisoit sortir à la campagne tous les habitans des villages, avec des trompettes & autres semblables instrumens, afin de les étonner par le bruit, & les chasser des endroits où ils pouvoient faire plus de dommage, ce qui réussit heureusement ; car c'étoit une chose étonnante de voir comme elles s'enfuyoient, lors qu'elles entendoient le bruit que faisoient les Indiens.

Dans tous les endroits où elles descendoient, sur les montagnes & dans les grands chemins, elles y laissoient leurs petits, qui rampoient sur la terre, & la menaçoient d'une seconde playe l'année suivante, mais pour y remédier l'on commanda à tous les habitans des villages de faire de longues fosses pour les y enterrer.

Par ce moyen & avec beaucoup de peine & de perte pour ces pauvres Indiens, ces pestilentioux insectes furent chassés en la mer du Sud, où ils trouverent leur tombeau dans les eaux, à même temps que leurs petits le trouvoient dans la terre ; & comme
l'on

Ton ne put pas tout d'un coup les enterrer tous, il en resta encore quelques-uns ; mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on en vint bien-tôt à bout.

Mais pendant que tout le monde étoit affligé de la sorte, les Prêtres firent bien leurs affaires ; car de tous côtez l'on faisoit des processions, & l'on faisoit dire des Messes pour tâcher d'éloigner cette peste du païs.

Toutes les images des Saints qui étoient à Mixco furent portées à la campagne en procession, & particulièrement celles de la Vierge & de S. Nicolas de Tolentin, à l'honneur de qui l'on a accoutumé de benir de petits pains où l'image du Saint est empreinte d'un côté, qu'on dit être bons pour chasser la peste, la fièvre, & toutes sortes de périls & grands dangers publics.

Tous les laboureurs & fermiers Espagnols de la vallée, vinrent à Mixco apporter leurs offrandes à ce Saint, firent dire des Messes, & benir de ces petits pains, qu'ils emportoient chez eux, & en jetterent les uns parmi leurs bleds, & en enterrèrent d'autres dans leurs hayes & buissons, dans la créance qu'ils avoient à S. Nicolas, que ces pains benits en son nom empêcheroient que les sauterelles ne vinssent dans leurs champs.

De maniere que quand les sauterelles se furent retirées sans que leurs bleds en eussent été endommagé, ils se mirent tous à crier miracle en faveur de Nôtre-Dame & de Saint Nicolas de Tolentin, & à faire dire des Messes pour s'acquiescer des vœux qu'ils leur avoient faits pendant le danger
des

dés sauterelles; de sorte que leur dévotion en cette rencontre-là, m'apporta encore beaucoup plus d'argent, que ce que j'avois accoutumé de recevoir des confrairies dont j'ai parlé ci-devant.

L'année suivante tout ce pais-là fut généralement infecté d'une certaine maladie presque aussi contagieuse que la peste, qu'ils appellent *Tabardillo*, qui étoit une certaine fièvre dans les entrailles, qui à grand peine durait jusqu'au septième jour; car ordinairement elle faisoit mourir les personnes le troisième ou le cinquième jour.

La mauvaise odeur & la puanteur qui sortoit du corps des malades suffisoit pour infecter non-seulement ceux de la maison, mais aussi tous ceux qui les venoient voir.

Elle leur faisoit pourrir la bouche & la langue, & les rendoit aussi noirs que du charbon avant que de mourir.

Il y eut bien peu d'Espagnols infectez de cette maladie contagieuse, mais les Indiens le furent tous généralement.

L'on disoit qu'elle avoit commencé aux environs de Mixco, d'où elle s'étoit épanchée de village en village jusqu'à Guatimala, & ensuite avoir passé au-delà, comme les sauterelles avoient fait l'année auparavant, qui étoient parties de Mixco, & ensuite avoient couru par tout le pais.

Je visitai diverses personnes qui moururent de cette maladie, sans me servir d'autre antidote que de sentir un mouchoir trempé dans du vinaigre, avec quoi, moyennant la grace de Dieu, je me tirai de ce danger au lieu que plusieurs autres en moururent.

J'en

J'enterrai dans Mixco quatre-vingt dix personnes, & plus de cent à Pinola, dont j'eus deux écus de chacun de tous ceux qui étoient au-dessus de l'âge de huit ans, afin de dire une Messe pour délivrer leurs âmes du Purgatoire; de sorte qu'en moins de six mois j'en tirai près de quatre cens écus, & par ce moyen aussi-bien que par les sauterelles j'eus de quoi m'enrichir pendant deux ans, comme tous les autres Curez qui étoient mes voisins.

Mais il ne faut pas s'imaginer que parce qu'il mourut plusieurs personnes en ce Village-là, les offrandes que j'avois accoutumé de recevoir fussent diminuées, les Seigneurs de ces deux Villages prirent le soin d'y remédier en cette maniere.

Afin de ne rien perdre du tribut qu'on avoit accoutumé de leur payer avant la maladie; après qu'elle fut cessée ils firent nombrer les Indiens, & obligerent tous ceux qui avoient passé douze ans à se marier, ce qui étoit encore un nouveau moyen de m'apporter de l'argent; car j'avois deux écus de chaque mariage sans compter les offrandes, & il se trouva qu'en cette occurrence je fis pour le moins quatre-vingt mariages, de sorte que j'en retirai une bonne somme.

Ce ne fut pas-là tout le malheur de ce pais-là: car après cette maladie contagieuse les pluies furent si grandes, que les laboureurs n'en appréhendoient pas moins que la perte de tous leurs biens.

Car tous les jours à midi pendant un mois l'air se trouvoit couvert de nuages si épais & si sombres, que non-seulement la lumière da

du Soleil en étoit obscurcie ; mais il en tombait des pluies si violentes , qu'elles ruïnèrent beaucoup de bleds , & abatirent quantité de pauvres cases des Indiens ; mais ce qui étoit encore plus étonnant , c'est que parmi la pluye il faisoit des tonnerres qui sembloient menacer de ruïne tout ce pais-là.

Deux hommes qui voyageoient ensemble dans la vallée de Mixco en furent frappez tous deux à mort & renversez de leurs mules à terre.

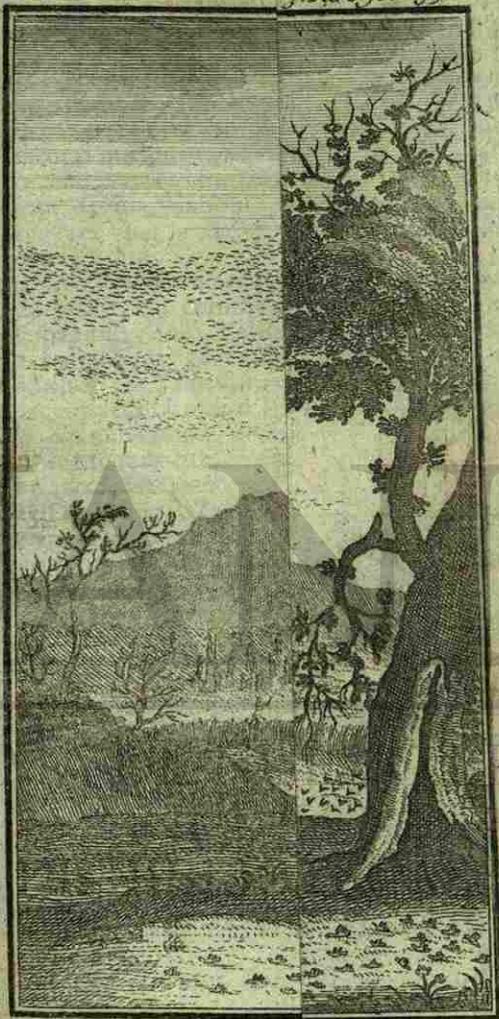
La Chapelle de Nôtre-Dame de Mont Carmel en la même vallée en fut brûlée rez pied rez terre , & deux autres maisons à la rivièrre des Vaches.

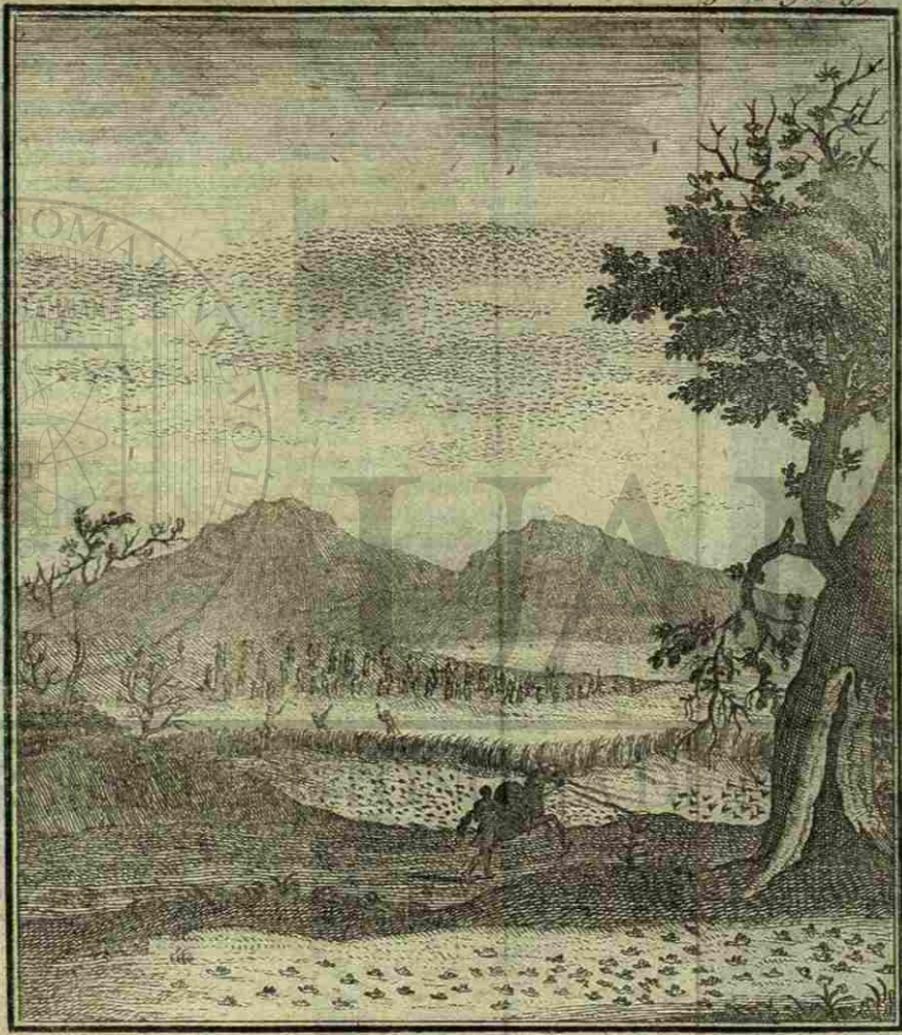
Un autre éclat de tonnerre tomba aussi à Petapa sur le grand Autel de l'Eglise , dont il fit fendre les murailles courant d'un Autel à l'autre , où il effaça toutes les peintures & dorures sans pourtant y faire de mal.

Un Religieux qui dormoit sur son lit après dîné dans le Convent des Cordeliers de Guatimala en fut frappé à mort , & son corps demeura aussi noir que s'il avoit été brûlé au feu , & néanmoins il n'y avoit aucune apparence de blessure sur lui.

Il arriva divers accidens cette année-là 1632. dans tout le pais ; mais Dieu m'en garantit toujours par sa grace comme par une espece de miracle.

Car étant un Samedi à Mixco tout tremblant & rempli de crainte , comme je faisois mes prières dans ma chambre , le tonnerre tomba sur la muraille de l'Eglise joignant ma chambre , & tua deux veaux qui étoient attachez à un pieu dans la cour , qui devoient





voient être tuez le lendemain pour l'usage du Convent.

L'éclair étoit si proche & si terrible que ma chambre parut toute en feu, & il me jeta par terre avec tant de violence, que je demurai quelque tems comme mort, & étant revenu à moi je trouvai plusieurs Indiens autour de ma maison, qui y étoient venus croyant que le feu y devoit être ou bien dans l'Eglise.

Ces orages m'apporterent aussi beaucoup de profit; car comme j'ai dit ci-dessus, les Espagnols, de la Vallée & les Indiens firent faire plusieurs processions où l'on porta les images des Saints, ce qui ne se fit pas sans argent; car chacun y aporloit des offrandes & des aumônes à l'ordinaire.

L'Eté suivant il fit des tremblemens de terre extraordinaires, qui furent si grands dans le Peru, que la Ville de Truxillo fut abîmée dans la terre qui s'ouvrit en divers endroits, & engloutit presque tous les habitans qui étoient en prières à l'Eglise.

Le dommage qu'il fit autour de Guatimala fut beaucoup moindre qu'en d'autres endroits: car il ne fit qu'abatre quelques murailles de terre, & faire trembler les Eglises; ce qui ne laissa pas de jetter une si grande appréhension parmi les habitans qui craignoient encore un malheur pareil à celui du tremblement de terre qui étoit arrivé un peu avant que je vinsse en ce pais-là, que pour l'éviter tous se mirent en dévotion, & firent dite quantité de Messes pour éloigner le danger dont ils étoient menacez.

Ces tremblemens de terre sont plus fréquens

quens que de longue durée, car ils ne durent pas long-tems, faisant trembler la terre de trois mouvemens differens, dont l'un la remuë à gauche, l'autre à droite, & le troisième semble la remettre derechef dans son lieu.

Il est constant que s'ils duroient long-tems, il n'y a point de clochers, de tours, ni d'édifices si grands & si bien bâtis qu'ils ne renversassent rez-pied rez-terre.

Il en arriva un à Mixco qui fut si fort, qu'il fit sonner les cloches & pancher le clocher d'un côté, mais je m'y étois si fort accoutumé que je ne prenois plus la peine de quitter mon lit pour cela.

Mais cette année-là ils me donnerent de si fortes appréhensions, que je puis dire que j'étois perdu si Dieu ne m'eût assisté.

Car un matin comme j'étudiois dans ma chambre, il arriva un tremblement de terre si soudain & si violent, qu'il me fit quitter la table pour me réfugier sous une fenêtre, craignant qu'avant que j'eusse descendu les degrés, toute la maison seroit tombée & m'auroit écrasé.

La fenêtre étoit dans une muraille fort épaisse & voutée en arcade, qui est l'endroit que les Espagnols tiennent pour le plus assuré au cas qu'une maison vint à tomber.

Aussi-tôt que je me fus retiré sous cette fenêtre le tremblement de terre cessa; mais comme je déliberois en moi-même si je demeurerois où j'étois, ou si je descendrois en la cour, il en vint un second encore plus fort que le premier, de sorte que cela me fit appréhender d'être écrasé à la fin par ces
se-

secouffes si violentes, car je voyois bien que si la maison tomboit, cette fenêtre ne me pouvoit pas sauver, & que je serois jetté à terre pour l'ouverture, qui étoit large & assez élevée, sans vitres & fermée de bois, comme c'est la mode de ce pais là.

De maniere que cela arrivant je ne courrois pas moins de risque que de me casser la tête, une jambe ou un bras; que si je sautois à terre de moi-même, je pouvois me sauver la vie, mais je ne pouvois manquer de m'étrangler.

L'étonnement dans lequel j'étois m'empêchoit de prendre aucune résolution; mais au milieu de cette perplexité, un troisième tremblement de terre étant survenu aussi violent que les autres, m'ôta tellement le jugement que je mis un pied sur la fenêtre pour me jeter en bas; mais Dieu me retint, & à même tems fit cesser tous ces tremblemens de terre.

En cette maniere-là Dieu me sauva la vie par deux fois dans Mixco, mais dans Pinola je me vis aussi en danger de perdre une jambe par un petit animal qui est beaucoup moindre qu'une puce.

Ce Village de Pinola s'appelle dans la langue Indienne *Pancac*; Pan signifie dedans ou parmi; & Cac signifie trois choses, la première le feu, la seconde un fruit, qu'on nomme autrement *guava*, & la troisième une petite vermine, que les Espagnols appellent *nigua*, qui est commune dans toutes les Indes, mais plus en certains endroits qu'en d'autres, & particulièrement où il y a quantité de pourceaux.

Les Espagnols disent qu'il y eut plusieurs soldats de François Drac qui en moururent, lors qu'ils mirent pied à terre aux environs de Nombre de Dios, & monterent sur les hautes montagnes de S. Paul vers Panama.

Car comme ils sentoient que les pieds leur demangeoient & qu'ils en ignoroient la cause, ils se mirent à les grater si fort qu'il y vint des apostumes qui les firent mourir.

Quelques-uns disent qu'elles s'engendent par tout, haut & bas, sur les tables & sur les lits aussi bien que sur la terre; mais l'expérience montre qu'elles ne s'engendent que sur la terre, & particulièrement où les maisons sont sales & peu souvent baliées.

Elles s'attachent ordinairement aux pieds & entrent dans les souliers, mais fort peu souvent aux mains & aux autres parties du corps, ce qui fait voir qu'elles s'engendent sur la terre & non ailleurs.

Elles sont beaucoup moindres que les plus petites puces; de sorte qu'on a de la peine à les voir, & lors qu'elles entrent dans les pieds, l'on y sent une chaleur & une demangeaison extrême.

Elles paroissent noires en ce tems-là, & ne sont pas plus grosses que la pointe d'une épingle, & on les peut tirer facilement toutes entières avec une épingle; mais s'il en reste la moindre chose, cela fera autant de mal que si tout le corps y étoit demeuré, & entrera dans la chair.

Lors qu'elles y sont entrées elles y engendent une petite vessie pleine de lentes, qui grossit peu à peu jusqu'à la grosseur d'un pois,

pois, & cause encore une fort grande demangeaison, que si l'on grate, cela se convertit en apostume, & met tout le pied en danger.

Quelques-uns tiennent que le meilleur est de les tirer dehors quand elles ne font que commencer à demanger & entrer dans la peau; mais cela est difficile, parce qu'on a de la peine à les voir, & qu'elles sont aisées à rompre.

C'est pourquoi plusieurs ni touchent point qu'elles ne soient entrées dans la chair, & n'ayent engendré une vessie pleine de lentes qui se fait voir par sa lueur au travers de la peau, qu'alors avec la pointe d'une épingle ils égratignent tout autour de la vessie, & la déracent en sorte qu'ils la puissent enlever toute entière avec la pointe de l'épingle: car si on la perce elle repullule tout de nouveau; mais si on l'arrache toute entière, & que l'on mette un peu de matière d'oreille ou des cendres sur le trou, dans un jour ou deux tout est guéri.

Le moyen d'empêcher que cette vermine n'entre dans les pieds, est de poser les chaufses & les souliers avec les autres habits sur un escabeau, ou sur une chaise élevée de terre, & de ne point marcher nuds-pieds.

Mais c'est une chose admirable que les Indiens qui vont nuds-pieds n'en sont presque jamais incommodés, ce qu'on attribue à leur dureté de leur peau, car s'ils l'avoient aussi tendre que ceux qui portent des chaufses & des souliers, ils en seroient aussi bien incommodés qu'eux.

Panac ou Pinola est fort sujet à cette sorte de vermine ou à ces niguas, comme je l'ai

éprouvé par une fâcheuse expérience ; car à mon arrivée en ce lieu, ne connoissant pas encore la nature de ces insectes, j'en laissai croupir un si long-tems dans mon pied en continuant aussi de le grater, qu'à la fin il s'y fit une telle apostume que je fus obligé de me mettre entre les bras du Chirurgien, & de garder le lit pendant deux mois, après quoi je fus entierement guéri par la grace de Dieu.

Mais afin que la posterité puisse connoître les graces que la Providence divine m'a faites en ces pays si éloignez de ma patrie, avant que de conclure ce chapitre je veux décrire les autres périls où je me suis trouvé, & la maniere par laquelle Dieu m'en a tiré.

Quoi qu'il soit vrai que la plupart des Indiens ne soient Chrétiens qu'en aparence & par formalité, & qu'ils soient adonnez secrettement au sortilege & à l'idolâtrie; néanmoins comme ils étoient sous ma charge, je crus qu'en leur prêchant Jesus Christ, & les caressant & protegeant contre la cruauté des Espagnols, je pourrois d'aurant mieux les instruire en la verité, & particulièrement touchant Dieu le Pere & nôtre Seigneur Jesus-Christ.

C'est pourquoi comme ils avoient beaucoup de respect & d'affection pour moi, je tâchois dans toutes sortes d'occasions de leur témoigner de l'amitié en plaignant leur condition, prenant leur parti lors que quelque Espagnol leur faisoit du tort, & ayant toujours dans ma chambre des eaux-de-vie & du vin pour les faire boire lors qu'ils venoient voir, & pour les fortifier lors qu'ils étoient malades ou affligez; ce qui pourtant

penfa

penfa presque me couter la vie dans le village de Pinola.

Car un Indien de ce Village-là, qui seroit un Espagnol nommé *Francisco de Montenegro* qui demouroit à une demi-lieué de là, fut un jour tellement battu & meurtri par son maître, parce qu'il lui dit qu'il me viendroit faire les plaintes de ce qu'il ne lui payoit pas ses gages; qu'ayant été apporté chez lui si je n'eusse promptement envoyé un Chirurgien pour le penser que je fis venir de Perapa, il est certain qu'il en fut mort.

Je me plaignis au Président de Guatimala du mauvais traitement que ce pauvre Indien avoit reçu, qui ayant considéré ma plainte fit venir l'Espagnol dans la Ville, le fit mettre en prison, où il demeura jusqu'à ce que l'Indien fut guéri, & après avoir payé une bonne amende.

De plus je fis un sermon où je representai cette action aux autres Espagnols mes voisins, les exhortant à ne faire point de tort aux pauvres Indiens, & les avertissant que je ne le souffrirais pas non plus que s'ils le faisoient à moi-même, parce que je les considérois comme des Neophytes & de nouvelles plantes du Christianisme, que l'on ne devoit point choquer, mais qu'on devoit plutôt par douceur & par amitié tâcher d'amener à Jesus-Christ.

Je commandai ensuite à tous les Indiens à qui l'on feroit quelque tort de se venir plaindre à moi, & que je representerois si bien leurs plaintes que je m'assurois qu'on leur feroit justice, comme ils pouvoient bien voir par ce que j'avois déjà fait.

Ce.

Ce sermon toucha de forte Montenegro, qu'il fit serment à ce qu'on ne raporta de me faire mourir; j'eus pourtant de la peine à le croire, m'imaginant que c'étoit plutôt une rodomontade Espagnole qu'une véritable résolution.

Quelques-uns de mes amis même me conseillèrent de prendre garde à moi; mais je méprisai encore cet avis, jusqu'à ce que je vis venir tout en courant à la porte de ma chambre les garçons & les Indiens qui seroient dans ma maison, qui me dirent de prendre garde à moi & de ne point sortir, parce que Montenegro étoit dans la cour avec une épée nue qui me vouloit tuer.

Je leur ordonnai aussi-tôt d'aller querir les Officiers du village pour venir à mon aide; mais cependant cet Espagnol qui étoit en une si grande furie, comme il se vit découvert, il s'enfuit du Village.

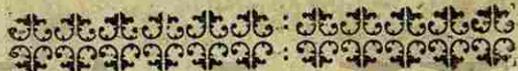
Cela m'obligea de pourvoir à ma sûreté, & pour cet effet je fis venir un Nègre nommé Michel Delva, qui étoit un homme fort & robuste, pour demeurer auprès de moi jusqu'à ce que j'eusse vû la fin du mauvais dessein de Montenegro.

Le Dimanche suivant comme je devois aller le matin au Village de Mixco, je pris mon Nègre avec moi, & une demi-douzaine d'Indiens pour m'y accompagner, & passant au travers d'un petit bois qui est au milieu de la Vallée, je rencontrai mon ennemi qui m'y attendoit, qui voyant l'escorte que j'avois, n'osa rien faire, sinon de me dire des injures, & qu'il eseroit de me rencontrer quelque jour que je serois tout seul.

Cela

Cela m'obligea de ne pas différer davantage à faire une seconde plainte contre lui au Président, qui la reçût fort bien, & après avoir tenu Montenegro un mois dans la prison, le bannit à trente lieues de la Vallée.

Je ne fus pas seulement persecuté par les Espagnols à cause des Indiens pendant que je demourois en ces villages-là; mais aussi par des Indiens même, qui n'avoient de la Religion qu'en apparence; mais quoi que je me trouvasse en grand peril par la haine des uns & des autres, Dieu me fit pourtant la grace de m'en garantir.



CHAPITRE XXI.

Des Sorciers, & de leurs sortilèges, avec trois histoires remarquables sur ce sujet.

IL y en avoit quelques-uns à Pinola qui étoient fort adonnez au sortilège, & qui par le pouvoir du Diable avoient fait d'étranges choses.

Entre les autres il y avoit une vieille femme nommée Marthe de Carillo, qui avoit déjà été accusée pour avoir enforcélé plusieurs personnes du Village; mais les Juges Espagnols la déchargèrent, ne trouvant point de preuves certaines contr'elle; ce qui la rendit encore pire qu'elle n'étoit auparavant, de sorte qu'elle fit beaucoup plus de mal.

II

Ce sermon toucha de forte Montenegro, qu'il fit serment à ce qu'on ne raporta de me faire mourir; j'eus pourtant de la peine à le croire, m'imaginant que c'étoit plutôt une rodomontade Espagnole qu'une véritable résolution.

Quelques-uns de mes amis même me conseillèrent de prendre garde à moi; mais je méprisai encore cet avis, jusqu'à ce que je vis venir tout en courant à la porte de ma chambre les garçons & les Indiens qui servoient dans ma maison, qui me dirent de prendre garde à moi & de ne point sortir, parce que Montenegro étoit dans la cour avec une épée nue qui me vouloit tuer.

Je leur ordonnai aussi-tôt d'aller querir les Officiers du village pour venir à mon aide; mais cependant cet Espagnol qui étoit en une si grande furie, comme il se vit découvert, il s'enfuit du Village.

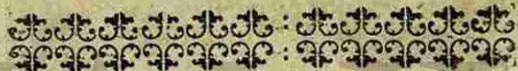
Cela m'obligea de pourvoir à ma sûreté, & pour cet effet je fis venir un Nègre nommé Michel Delva, qui étoit un homme fort & robuste, pour demeurer auprès de moi jusqu'à ce que j'eusse vû la fin du mauvais dessein de Montenegro.

Le Dimanche suivant comme je devois aller le matin au Village de Mixco, je pris mon Nègre avec moi, & une demi-douzaine d'Indiens pour m'y accompagner, & passant au travers d'un petit bois qui est au milieu de la Vallée, je rencontrai mon ennemi qui m'y attendoit, qui voyant l'escorte que j'avois, n'osa rien faire, sinon de me dire des injures, & qu'il eseroit de me rencontrer quelque jour que je serois tout seul.

Cela

Cela m'obligea de ne pas différer davantage à faire une seconde plainte contre lui au Président, qui la reçût fort bien, & après avoir tenu Montenegro un mois dans la prison, le bannit à trente lieues de la Vallée.

Je ne fus pas seulement persecuté par les Espagnols à cause des Indiens pendant que je demourois en ces villages-là; mais aussi par des Indiens même, qui n'avoient de la Religion qu'en apparence; mais quoi que je me trouvasse en grand peril par la haine des uns & des autres, Dieu me fit pourtant la grace de m'en garantir.



CHAPITRE XXI.

Des Sorciers, & de leurs sortilèges, avec trois histoires remarquables sur ce sujet.

IL y en avoit quelques-uns à Pinola qui étoient fort adonnez au sortilège, & qui par le pouvoir du Diable avoient fait d'étranges choses.

Entre les autres il y avoit une vieille femme nommée Marthe de Carillo, qui avoit déjà été accusée pour avoir enforcélé plusieurs personnes du Village; mais les Juges Espagnols la déchargèrent, ne trouvant point de preuves certaines contr'elle; ce qui la rendit encore pire qu'elle n'étoit auparavant, de sorte qu'elle fit beaucoup plus de mal.

II

Il y mourut deux ou trois personnes pendant que j'y étois, qui finirent leur vie en langueur, & dirent à leur mort que c'étoit cette Carillo qui les avoit tuez; & qu'ils la voyoient souvent aujour de leur lit qui les menaçoit avec un visage plein de colere & de fureur.

Les Indiens l'appréhendoient si fort qu'ils n'osoient se plaindre ni avoir affaire avec elle; ce qui m'obligea de faire dire à Dom Jean de Guzman qui étoit Seigneur de ce village-là, que s'il n'y mettoit ordre elle détruiroit son village.

Sur cela il obtint une Commission pour moi de l'Evêque & pour un autre officier de l'Inquisition, afin de faire une exacte perquisition de sa vie & de ses mœurs; ce qu'ayant fait, les Indiens firent de grandes plaintes contr'elle, la plupart des habitans du village témoignant qu'elle étoit notoirement sorciere, & qu'avant qu'elle fût accusée la première fois, elle avoit accoutumé par tout où elle alloit autour du village de se faire suivre par une canne, que lorsqu'elle entroit dans l'Eglise se-tenoit à la porte jusqu'à ce qu'elle fût sortie, & s'en retournoit après avec elle en sa maison, & qu'ils croyoient que cette canne étoit son démon & son esprit familier, parce qu'ils avoient souvent mis des chiens après qui au lieu d'en approcher s'en étoient fuis.

Mais depuis qu'elle avoit été aceusée devant la Justice, cette canne n'avoit point paru, ce qu'on croyoit qu'elle avoit fait par adresse, afin qu'on ne la soupçonnât plus de se mêler de ces choses-là.

Mais:

Cette vieille étoit veuve & des plus pauvres du Village en aparence, & néanmoins elle avoit toujours beaucoup d'argent, sans qu'on pût dire d'où il lui pouvoit venir.

Lors que je faisois cette enquête secrète contr'elle, qui étoit au tems du Carême que tous les habitans du Village se venoient confesser, elle y vint aussi comme les autres, & m'apporta le plus beau present que j'eusse reçu entre tous ceux du Village; car au lieu que c'étoit une chose commune de donner une réale, elle m'en donna quatre avec un cocqu'Inde, des œufs, du poisson & un petit pot de miel.

Elle s'imaginait que cela me donneroit une meilleure opinion d'elle, que je n'en avois reçûe par le raport des habitans du lieu.

Je reçus ses offrandes & l'oüis en confession, où elle ne dit que des bagatelles, qu'à grande peine auroit-on pû mettre au rang des pechez véniels.

Ce qui m'obligea de l'examiner plus exactement sur l'opinion commune que tous les Indiens avoient d'elle, & particulièrement de ceux qui en mourant m'avoient déclaré qu'elle les avoit enforcelez, & qu'elle les avoit menacez avant qu'ils tombassent malades, & depuis pendant leur maladie leur étoit aparue autour de leur lit, en les menaçant de les faire mourir, & personne ne la voyant qu'eux.

A quoi elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle se mit à pleurer, & dit qu'on lui faisoit tort de croire cela d'elle.

Je lui demandai comme quoi étant une

pauvre femme veuve, sans avoir aucuns enfans qui l'assistassent, & sans aucuns moyens de gagner sa vie, elle avoit néanmoins tant d'argent que de me donner plus que ne faisoient les plus riches du Village, comme quoi elle avoit eu ce coq d'Inde, ce poisson, & ce miel, n'ayant rien de tout cela chez elle?

A quoi elle me répondit que Dieu l'aimoit & lui avoit donné toutes ces choses-là, & qu'elle avoit acheté le reste de son argent.

Je lui demandai de qui elle l'avoit acheté; & elle me répondit que c'étoit de ceux du Village.

Je l'exhortai fort à la repentance, à quitter le démon, & à n'avoir aucune familiarité avec lui; sur quoi elle me fit des réponses pleines de piété & de dévotion, me suppliant instamment de lui vouloir administrer la Communion avec tous les autres qui devoient communier le lendemain.

Mais je lui répondis que je n'oserois le faire, me servant même des paroles de Jesus-Christ, qu'il ne faut point donner aux chiens le pain des enfans, ni jeter les perles aux pourceaux, & que ce seroit un grand scandale si je lui donnois la Communion, après avoir été non seulement soupçonnée, mais aussi accusée d'être sorcière.

Elle prit cela en fort mauvaise part, & me dit que pendant plusieurs années elle avoit toujours reçu la Communion, & que ce lui étoit un grand déplaisir de s'en voir privée en sa vieillesse, ensuite de quoi elle se prit à pleurer, mais toutes ses larmes ne me touchèrent point, & je demurai ferme à lui

refuser la Communion, & lui donnai congé là-dessus de se retirer.

Sur le midi après que j'eus achevé mon Office dans l'Eglise, j'ordonnai à mes gens d'aller recueillir les offrandes, & de me faire apporter à dîner le poisson qu'elle avoit apporté; mais il ne fut pas plutôt dans la cuisine que le cuisinier le trouva plein de vers & qui sentoient mauvais, de sorte qu'il falut le jeter.

Cela commença de me donner du soupçon de cette vieille sorcière, & m'obligea d'aller visiter le miel qu'elle m'avoit donné, que je versai dans un plat & le trouvai rempli de vers; pour ses œufs je ne pus les reconnaître entre les autres, parce que j'en avois reçu environ un cent ce jour-là, mais à mesure qu'on les employoit, l'on en trouva les uns qui étoient pourris, & d'autres où il y avoit des poulets-morts dedans.

Le coq d'Inde fut trouvé mort le lendemain; & quant à ses quatre réales, je ne pus pas m'apercevoir si elle m'avoit ensorcelé de ce côté-là, parce que je les avois mises dans ma pochette avec plusieurs autres qu'on m'avoit données ce jour-là, néanmoins autant que je me pouvois souvenir de tout ce qui m'avoit été donné, je trouvois qu'il en manquoit quatre réales.

Le soir après que mes serviteurs Indiens se furent allez coucher, je demurai fort tard en ma chambre à étudier, parce que je devois le lendemain faire une exhortation à tous ceux qui devoient communier.

Après que j'eus étudié un peu de tems, entre dix & onze heures, tout soudain la

grande porte de la salle, à côté de laquelle étoit ma chambre & celle de mes serviteurs, & trois autres portes s'ouvrirent avec grand bruit, & j'ouïs quelqu'un qui entra dans la salle & s'y promena quelque tems.

Après cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le lieu où l'on serroit les harnois de mes mulets, ce qui me fit croire que ce pouvoit être mon Nègre Michel Delva, qui bien souvent se retiroit fort tard, particulièrement depuis la crainte que j'avois eu de Montenegro, & je m'imaginai que c'étoit qu'il alloit serrer la selle de son mulet, ce qui fit que je l'appelai deux ou trois fois par son nom du dedans de ma chambre, sans que personne me répondit un seul mot.

Mais au lieu de cela j'ouïs encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le jardin, ce qui me donna alors une telle frayeur que tout le corps m'en trembla, & les cheveux m'en dresserent en la tête, de sorte que je n'avois pas même le courage d'appeler mes valets tant j'étois épouvanté.

Cela me fit penser à la forcière, & prier Dieu de me garder de sa malice; ensuite de quoi ayant pris courage, & me sentant la parole libre que la peur m'avoit retenué jusques alors, j'appelai mes valets & heurtai avec une cane afin qu'ils me pussent entendre; car je n'osois pas ouvrir ma porte ni sortir de ma chambre.

Le bruit que je fis ayant réveillé mes gens, ils s'en vinrent à la porte de ma chambre, & après l'avoir ouverte je leur demandai s'ils n'avoient ouï personne dans la salle, & s'ils

s'ils n'avoient pas entendu ouvrir toutes les portes.

Ils me répondirent qu'ils dormoient & qu'ils n'avoient rien ouï; il n'y eut qu'un garçon qui dit qu'il avoit tout entendu, & me raconta les mêmes choses que j'avois ouïes.

Là-dessus je pris ma chandelle à la main, & m'en allai avec eux dans la salle pour visiter les portes, que je trouvai toutes fermées comme les serviteurs me dirent qu'ils les avoient laissées.

Cela me fit connoître alors que la forcière avoit eu dessein de m'épouventer, mais qu'elle n'avoit pû me faire de mal.

Après cela je me retirai dans ma chambre & allai me mettre au lit, ayant fait venir deux de mes serviteurs pour coucher auprès de moi.

Le matin j'envoyai querir mon Official, & lui dis ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit; de quoi il se prit à rire, & me dit que c'étoit la veuve Carillo, qui avoit fait souvent de semblables tours dans le village à ceux qui l'avoient choquée; c'est pourquoy il m'étoit venu voir le soir avant que de lui donner la Communion, de peur qu'elle ne me fit quelque mal; ce que je lui refusai comme j'avois fait à elle-même; & ensuite il me dit que je n'avois qu'à me réjouir, & qu'il sçavoit bien qu'elle n'avoit pas le pouvoir de me faire aucun mal.

Ce jour-là même après la Communion quelques-uns des principaux Indiens me vinrent trouver, & me dirent que la vieille Carillo s'étoit vantée qu'elle me feroit

pièce d'une façon ou d'autre, parce que je ne voulois pas lui donner la Communion.

Mais pour délivrer le Village d'une si méchante créature, je la fis conduire à Guatimala avec toutes les informations & les rémoins que j'avois contr'elle, que j'envoyai au Président & à l'Evêque, qui la firent mettre en prison où elle mourut deux mois après.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Indiens dans ce Village là, qu'on disoit qui faisoient d'étranges choses.

Entr'autres l'on disoit qu'il y avoit un certain Jean Gonzalez qui se transformoit souvent en lion, & comme il étoit en cette figure là il fut blessé au nez par un pauvre innocent Espagnol, qui gaignoit sa vie à chasser des cerfs & d'autres bêtes sauvages dans les bois & sur les montagnes.

Un jour ayant aperçu un lion caché derrière un arbre, dont il ne voyoit que le muse, il tira dessus & aussi tôt le lion s'enfuit.

Le même jour Gonzalez se trouva mal, & l'on m'envoya querir pour oïr sa Confession; comme je fus arrivé chez lui, je trouvai qu'il étoit blessé au visage & qu'il avoit le nez tout cassé, & lui ayant demandé comment cela lui étoit arrivé, il me répondit qu'il étoit tombé d'un arbre, & que peu s'en faloit qu'il ne se fût tué; néanmoins il accusa ensuite ce pauvre Espagnol d'avoir tiré sur lui.

L'affaire ayant été portée devant le Juge, l'on reçût le témoignage que je rendis que Gonzalez m'avoit dit qu'il étoit tombé d'un arbre, l'Espagnol fut interrogé sur son serment,

ment, qui dit qu'il avoit tiré sur un lion dans un bois fort épais, & où l'on n'auroit jamais crû qu'un Indien pût avoir affaire.

L'arbre fut encore trouvé dans le bois marqué des balles du fusil, & Gonzalez avoit que c'étoit l'endroit là où il s'étoit blessé; & étant examiné comment il n'étoit point tombé; & n'avoit point été aperçu de l'Espagnol lors qu'il étoit venu chercher le lion qu'il croyoit avoir tué, il répondit, qu'il s'étoit fui de peur que l'Espagnol n'achevât de le tuer.

Mais comme la plupart de ses réponses parurent frivoles, que l'innocence de l'Espagnol fut reconnue, & le soupçon que l'on avoit dans tout le Village que Gonzalez avoit commercé avec le démon, l'Espagnol fut renvoyé absous de tout ce que l'autre avoit déposé contre lui.

Mais tout cela n'étoit rien au prix de ce qui arriva ensuite à un nommé Jean Gomez, le principal des Indiens de ce Villagelà, âgé de près de quatre-vingt ans, Chef & Gouverneur de la plus considérable Tribu qui fût entr'eux, & dont l'avis étoit toujours préféré à celui de tous les autres, qui paroïsoit assez homme de bien, & qui manquoit peu souvent de se trouver le matin à la Messe & à Vêpres l'après-dinée, ayant même fait de grands dons à l'Eglise du lieu.

Cet Indien s'étant trouvé malade subitement comme j'étois dans le Village de Mexico, les Bedeaux de la Confrairie de la Vierge craignant qu'il ne mourût sans Confession

& d'être repris de négligence, me vinrent trouver à Mixco sur le minuit, pour me prier de venir tout à l'heure pour assister Jean Gomez & le disposer à bien mourir, disant qu'il souhaitoit fort de me voir & que je vinsse pour le consoler.

Quoi que ce fût une heure induë & qu'il tombât une grosse pluye, jugeant que c'étoit une œuvre de charité, cela ne m'empêcha pas de monter à cheval, & de faire trois heuës dans l'obscurité de la nuit & pendant la pluye.

Lors que j'arrivai à Pinolo étant tout percé de la pluye, je m'en allai d'abord à la maison du vieux Gomez qui étoit couché dans son lit la face envelopée, qui me remercia de la peine que je prenois pour le salut de son ame, me pria de le confesser, & par ses larmes & par sa confession ne me donna que des marques d'une bonne vie & du desir qu'il avoit de mourir & d'aller à Jesus-Christ.

Je le consolai & le préparai à la mort, mais avant que de partir je lui demandai comme il se portoit? il me répondit que son mal n'étoit autre chose que la vieillesse avec la foiblesse qui l'accompagnoit.

Après cela je m'en allai en la maison, où je changeai de linge & me couchai pour prendre un peu de repos; mais tout aussitôt l'on me vint querir pour donner l'Extrême-Oction à Gomez, qui est une chose que les Indiens n'oublient jamais avant de mourir.

Comme je lui oignois le nez, les lèvres, les yeux, les mains & les pieds, je remarquai

quai qu'il étoit enflé & tout livide, néanmoins je n'en fis pas de compte croyant que cela venoit de sa maladie.

Je m'en retournai au logis sur le point du jour & après avoir un peu reposé, quelques Indiens vinrent fraper à ma porte, qui venoient acheter des cierges pour faire des offrandes pour l'ame de Jean Gomez qui venoit de mourir, & qui devoit être enterté ce jour là solemnellement après la Messe.

Je me levai ayant encore les yeux tout rouges pour n'avoir pas reposé toute la nuit, & m'en allai à l'Eglise où je trouvai que l'on commençoit à faire la fosse.

Je rencontraï deux ou trois Espagnols qui demeuroient proche du Village, qui étoient venus pour entendre la Messe ce matin-là; qui s'en vinrent avec moi dans ma chambre, avec qui j'entraj en conversation touchant Jean Gomez, leur disant que j'avois reçu beaucoup de consolation de le voir si bien mourir, que je ne faisois point de doute qu'il ne fût sauvé, & que tous les habitans du village perdoient beaucoup en sa mort, parce qu'il étoit leur Chef & Conducteur, qui les avoit toujours gouvernez avec beaucoup de sagesse & de jugement.

Là-dessus ces deux Espagnols se prirent à rire en se regardant l'un l'autre, & me dirent que j'étois bien trompé par tous les Indiens, & particulièrement par le défunt Jean Gomez, si je croyois qu'il eût été un saint ou un homme de bien.

Je leur répondis que comme ils étoient ennemis des pauvres Indiens, ils en jugeoient

geaient toujours mal ; mais que j'en pouvois rendre un témoignage plus certain qu'eux ; parce que je sçavois fort l'état de leurs consciences.

Mais l'un d'entr'eux me repliqua, qu'il sembloit que je ne sçavois guères bien ce qui étoit de la mort de Jean Gomez par la confession qu'il m'avoit faite avant que de mourir, & qu'il falloit bien que je ne sçusse pas le bruit qu'il y avoit dans Village touchant sa mort ; ce qui m'étonna si fort, que je le priai de me dire la vérité de ce qu'ils en sçavoient.

Ils me dirent que le bruit étoit que Jean Gomez étoit le plus grand magicien & sorcier du Village, & qu'il avoit accoutumé de prendre la forme d'un lion, & sous cette forme-là de courir par les montagnes.

Qu'il avoit toujours été ennemi mortel d'un certain Sebastien Lopez, qui étoit un vieux Indien & Chef d'une autre Tribu ; qu'il y avoit deux jours qu'ils s'étoient rencontrés tous deux en la montagne, Gomez sous la figure d'un lion, & Lopez sous celle d'un tigre, où ils s'étoient battus fort cruellement, jusqu'à ce que Gomez qui étoit le plus vieux & le plus foible, fut lassé & tellement mordu & moulu de coups qu'il en étoit mort.

Que pour montrer que cela étoit vrai, l'on avoit mis Lopez en prison à cause de cela, que les deux Tribus étoient en conteste tous ensemble sur ce sujet-là, que la Tribu & les parens de Gomez demandoient satisfaction à Lopez & à ceux de sa Tribu & une grande somme d'argent, & à fau-

te de cela les menaçoient de mettre l'affaire entre les mains des Magistrats Espagnols ; mais qu'ils ne vouloient pas le faire encore si-tôt, du moins s'ils pouvoient pacifier les choses entr'eux, de peur que cela ne fit tort à leur Village, & les rendit odieux aux Espagnols.

Cela me sembla si extraordinaire que je ne sçavois plus ce que je devois croire, & me fit résoudre à ne jamais ajoûter foi à aucun Indien, si je pouvois découvrir que Jean Gomez eût été si dissimulé & m'eût trompé de la sorte.

Je pris congé des Espagnols & m'en allai à la prison, où je trouvai Lopez qui avoit les fers aux pieds.

Ensuite étant de retour chez moi j'envoyai quérir un Officier de la ville qui étoit Alguazil-Major & mon grand ami, de qui je m'informai en particulier pourquoi Lopez étoit ainsi retenu prisonnier.

Il craignoit de me dire l'appréhension qu'avoient les Indiens, esperant que l'affaire seroit accommodée entre les deux Tribus, & qu'on n'en parleroit point dans le païs, parce qu'en ce même-tems-là les deux Alcades Rigidors avec les principaux de ces deux Tribus, étoient assemblez pour cela dans la Maison de Ville.

La retenue que je voyois en cet Officier augmentoit encore plus le desir que j'avois d'apprendre ce qui en étoit, & le pressai de me dire la vérité, en lui disant même quelque chose de ce que j'avois appris auparavant de ces deux Espagnols.

A quoi il me répondit que s'ils se pouvoient

voient accommoder entr'eux, ils n'apréten-
doient point que les Espagnols fissent courir
aucun mauvais bruit de leur Village; mais
je lui répondis que je voulois sçavoir ce pour-
quoi ils s'étoient ainsi assemblez si secretem-
ent dans la Maison de Ville.

Sur quoi il me promit que si je lui voulois
promettre de ne point parler de lui, parce
qu'il craignoit l'animosité de tous les habi-
tans s'ils venoient à sçavoir qu'il m'eût reve-
lé l'affaire, il me diroit la verité.

Je l'assurai là-dessus & lui donnai un verre
de vin pour lui donner courage, lui prom-
ettant qu'il ne lui arriveroit aucun mal
pour tout ce qu'il me pourroit dire.

Alors il me raconta toute l'affaire comme
les Espagnols avoient fait, & me dit qu'il
ne croyoit pas que les Tribus s'accordas-
sent, parce qu'il y avoit des amis de Gomez
qui haïssioient Lopez & tous ceux qui a-
voient familiarité avec le diable comme
lui, & ne se soucioient pas si la vie dissi-
mulée de Gomez étoit connue d'un chacun;
mais il y en avoit d'autres qui étoient aussi
méchans que Lopez & Gomez, qui la vou-
loient cacher de peur qu'ils ne fussent décou-
verts & tous les autres magiciens & sorciers
du Village.

Cela me toucha extrêmement le cœur, de
voir que j'étois obligé de demeurer parmi un
peuple qui dépensoit tout ce qu'il pouvoit ga-
gner par son travail à faire du bien à l'Eglise
& des offrandes aux Saints, & qui néanmoins
avoit tant de familiarité avec le démon.

J'avois un grand déplaisir de voir que je
leur prêchois la parole de Dieu inutile-
ment,

ment, ce qui me fait résoudre à travailler d'o-
rénant contre les ruses de Satan, & à leur
représenter avec beaucoup plus de vigueur
que je n'avois fait auparavant, le grand pé-
ril où étoient les âmes de ceux qui avoient fait
quelque sorte de pacte avec le démon, afin
de les porter à renoncer à ses œuvres, &
s'attacher à Jesus-Christ par une foi sin-
cere.

Après avoir congédié cet Officier Indien,
je m'en allai à l'Eglise pour voir si le peuple
étoit venu à la Messe; mais je n'y trouvai
que deux hommes qui faisoient la fosse de
Gomez.

N'ayant donc trouvé personne, je m'en re-
tournai dans ma chambre, extrêmement é-
tonné de ce que je venois d'apprendre, & fort
incertain si je devois l'enterrer comme un
Chrétien, après avoir vécu & être mort de la
sorte qu'on m'avoit dit.

Néanmoins je ne crus pas être obligé de
croire un seul Indien contre lui, ni les Espa-
gnols, qui à mon avis ne parloient que par
ouï dire.

Pendant que j'étois dans l'incertitude de ce
que je devois faire, il vint pour le moins vingt
des principaux Indiens du Village, avec les
deux Maires & Echevins, & tous les Offi-
ciers de la Justice qui me prièrent de remet-
tre ce jour là l'enterrement de Jean Gomez,
parce qu'ils avoient résolu de faire venir un
Officier de la Couronne pour visiter son corps
& examiner les causes de sa mort, de peur
qu'ils ne reçussent du déplaisir à cause de lui,
& qu'on le fit déterrer.

Je fis semblant de ne rien sçavoir de cette affaire, & leur demandai pourquoy ils me faisoient cette priere?

Alors ils me raconterent tout, & me dirent comme il y avoit des témoins dans le village, qui disoient avoir vû combattre un lion & un tigre l'un contre l'autre, & qu'un moment après ces bêtes ayant disparu de devant eux, ils avoient vû Jean Gomez & Sebastien Lopez presque dans le même endroit qui s'étoient separez l'un de l'autre, & qu'aussi-tôt après cela Jean Gomez s'en étoit venu chez lui tout brisé de coups, & s'étoit mis au lit, d'où il n'étoit point relevé, & qu'il avoit déclaré en mourant à quelques-uns de ses amis que Sebastien Lopez l'avoit tué, sur quoi on l'avoit arrêté & mis prisonnier.

De plus ils me dirent que quoi qu'ils n'eussent jamais rien reconnu de la méchanceté de ces deux hommes, qui étoient les principaux de leur Village, & à qui ils avoient toujours porté beaucoup de respect, que néanmoins en cette conjoncture ils étoient véritablement informez, tant de la part d'une Tribu que de l'autre, que ces deux personnes avoient toujours communiqué avec le démon ce qui étoit une chose honteuse à tous les habitans de leur village; mais que pour eux ils renonçoient à toutes ces méchantes pratiques, & qu'ils ne prioient de n'imputer pas le crime de quelques particuliers à tous les autres, & qu'ils étoient résolus de poursuivre tous ces malheureux là, & ne point permettre qu'ils demeuraissent parmi eux dans le Village.

Je

Je leur dis que j'approuvois leur zele, & les exhortai comme bons Chrétiens de travailler à bannir le demon de leur Village, & qu'ils avoient bien fait d'envoyer à Guatimala pour avertir les Magistrats Espagnols de cet accident, & que s'ils l'avoient caché ils auroient pû être tous châtiés, comme coupables de la mort de Gomez, & complices des instrumens de Satan.

Je les assurai de plus que je n'avois aucune mauvaise opinion d'eux, mais qu'au contraire je les estimois beaucoup de ce qu'ils avoient tous ensemble résolu de faire.

L'Officier de la Couronne qu'on avoit envoyé querir arriva ce soir là, qui visita le corps de Gomez en ma présence, & le trouva tout brisé, égratigné, mordu, & blessé en plusieurs endroits.

L'on apporta ensuite de cela plusieurs témoignages & soupçons contre Lopez, tant des habitans du village que des amis de Gomez, sur quoi on les conduisit à Guatimala, où il fut encore examiné par devant les mêmes témoins; & comme il ne se défendit pas trop bien, mais avoia en quelque façon la chose, il fut condamné à être pendu, & fut exécuté ensuite; & Gomez au lieu d'être enterré dans la fosse qu'on avoit faite pour lui dans l'Eglise, fut enterré dans une autre qu'on fit dans un fossé.

Dans Mixco je trouvai aussi quelques Indiens qui n'étoient pas moins dissimulez que Gomez, qui étoient quatre freres apellez Fuentes des principaux & des plus riches du Village, & plus d'une dizaine d'autres.

Ces gens là en aparence paroissoient bien vivans,

vivans, liberaux envers les particuliers, bien faisans à l'Eglise, dévots envers les Saints, & qui avoient un grand soin de celebrer leurs fêtes, mais qui en secret étoient de grands Idolâtres.

Mais il plut à Dieu de se servir de moi, comme d'un instrument pour découvrir & mettre en lumiere le secret de leurs œuvres de tenebres, que la solitude d'un bois & d'une montagne avoient cachées aux yeux du monde pendant plusieurs années.

Quelques-uns de ces gens là étant un jour en la compagnie de quelques autres personnes qui étoient meilleurs Chrétiens qu'eux, où ils faisoient débauche de leur chicha, se prirent à se vanter de leur Dieu, disant qu'il leur avoit prêché bien mieux que je n'avois fait, & qu'ils ne devoient rien croire de tout ce que je leur enseignerois de Jesus-Christ, mais qu'ils devoient suivre l'ancienne Religion de leurs ancêtres qui adoroient leurs Dieux comme il falloit; mais qu'à présent par l'exemple des Espagnols ils avoient été abusez & portez à adorer un faux Dieu.

Les autres Chrétiens qui entendirent ces paroles, commencerent à s'étonner, & leur demanderent où étoit donc ce Dieu là, & avec bien de la peine, en leur promettant de les imiter, & de servir leur Dieu, ils apprirent d'eux le lieu & la montagne où l'on le pouvoit trouver.

Quoique dans la débauche ces bons Chrétiens leur eussent promis de faire comme eux, néanmoins quand ils furent en leur particulier, ayant mûrement pensé à leur promesse,

messé, ils se moquerent de leur engagement, comme d'une chose frivole, & de tous les discours qu'on avoit faits.

Ils ne purent pourtant pas tenir la chose si cachée, qu'elle ne vint à la connoissance d'un Espagnol qui demouroit dans la Vallée, qui croyant qu'il étoit obligé en conscience de la réveler, me vint trouver à Mixco, & me dit qu'il y avoit certains Indiens dans ce Village là qui adoroient une Idole, & se vanroient qu'elle avoit prêché contre ma doctrine, en faveur de l'Idolâtrie des anciens Payens.

Je loüi Dieu de ce qu'il renversoit tous les ouvrages de Satan, & pria l'Espagnol de me dire de qui il avoit appris toutes ces choses, ce qu'il fit, me nommant celui qui le lui avoit dit, & qui me l'auroit revelé, s'il n'eût appréhendé de découvrir ces Indiens-là & de me le dire à cause d'eux.

Là-dessus j'envoyai querir cet Indien pour le confronter à l'Espagnol, devant qui il me confessa ce qu'il en avoit oüi dire, mais qu'il n'avoit osé le déclarer, parce qu'il sçavoit bien que s'il découvroit ces Indiens là qu'ils lui feroient beaucoup de mal par le moyen du diable.

Sur quoi je lui remontrai que s'il étoit vrai Chrétien, il devoit combattre contre le diable, & non pas l'appréhender, parce qu'il ne sçavoit lui faire de mal tant que Dieu seroit avec lui, & qu'il s'attacheroit à Jesus-Christ par la Foi, & que si on découvroit cette Idole, ce seroit le moyen de convertir les Idolâtres, lors qu'ils verroient le peu de pouvoir de leur faux

Dieu au prix du vrai Dieu des Chrétiens.

De plus je lui dis ingénument que s'il ne me vouloit pas dire qui étoient ces Indiens, & où étoit leur Idole, que je l'envoyerois à Guatimala, & que là on lui feroit bien dire tout ce qu'il sçavoit.

Sur cela il eut peur, & tout tremblant me dit que c'étoient les Fuentes qui s'étoient vantés de cette Idole qu'ils apelloient leur Dieu; & qu'ils avoient donné pour marques du lieu où il étoit, une fontaine & un pin, qui étoient à l'entrée d'une caverne dans une telle montagne.

Je lui demandai s'il sçavoit le lieu, & quelle sorte d'Idole c'étoit; sur quoi il me répondit qu'il avoit été souvent sur cette montagne, où il avoit vû deux ou trois sources, mais qu'il n'avoit jamais descendu dans aucune caverne.

Je lui demandai encore s'il voudroit bien venir avec moi & m'aider à découvrir ce lieu-là, mais il refusa craignant ces Idolâtres, & me dit même de n'y point aller, de peur que s'ils y étoient, ils ne me tuassent plutôt que de se laisser découvrir.

Mais je lui répondis que je menerois une si bonne escorte avec moi, qu'elle seroit bien capable de me défendre contre eux, & que la foi que j'avois au Dieu vivant, & tout puissant, me garantiroit contre ce faux Dieu là.

C'est pourquoi je me résolus avec cet Espagnol d'aller chercher cette caverne le lendemain, & de mener avec moi trois ou quatre autres Espagnols, & mon Nègre Michel Delva avec cet Indien, que je ne vou-

volus pas laisser retourner ce jour-là dans sa maison, de peur qu'il ne découvrit dans le Village le dessein que j'avois, & que les idolâtres le sçachant ne me prévinsent pendant la nuit, & ne transportassent leur Idole hors de ce lieu-là.

L'Indien refusoit toujours de m'accompagner, jusqu'à ce que je le menaçai d'envoyer quérir les Officiers de la Justice & de le faire arrêter, ce qui l'obligea de le promettre qu'il viendrait avec moi.

Mais afin qu'il ne pût parler à personne du Village ni avec mes Valets, je priai l'Espagnol de l'emmener chez lui, & de le bien garder pendant le jour & la nuit, avec promesse que je l'irois trouver le lendemain matin, lui recommandant sur tout d'être secret; & en cette manière je le congédiai avec l'Indien qu'il emmena chez lui.

Le même jour je m'en allai à Pinola pour faire venir le Nègre Michel Delva, que j'amena avec moi à Mixco, sans lui rien découvrir de mon dessein; j'allai aussi trouver quatre Espagnols de mes voisins que je priai de se tenir prêts pour le lendemain matin, pour m'accompagner dans une affaire où il s'agissoit du service de Dieu, qu'ils se rendissent dans la maison d'un de nos voisins communs, & que s'ils apportoient leurs fusils nous pourrions trouver de quoi nous divertir au lieu où nous allions, que du reste je mettrois ordre à ce que nous eussions du vin & de la viande suffisamment.

Ils me promirent tous de venir avec moi, s'imaginant qu'encore que je leur disse que

c'étoit pour le service de Dieu, que je n'avois d'autre dessein que de chasser quelque cerf dans les montagnes.

Je fus bien aisé de voir qu'ils interprétoient mon intention de la sorte, & là-dessus je m'en retournai à mon logis, où je fis provision ce soir-là d'un bon jambon, & de quelques volailles rôties & d'autres bouillies bien poivrées & salées pour notre voyage du lendemain.

Je trouvai toute ma compagnie en la maison où j'avois fait garder l'Indien, & de là nous allâmes tous ensemble au lieu où les Idolâtres alloient adorer leur faux Dieu, qui étoit environ à deux lieues de Mixco, vers le village de Saint Jean de Sacatepeque.

Lors que nous entrâmes dans le bois, nous rencontrâmes d'abord une profonde fondrière où il y avoit un ruisseau, ce qui nous obligea d'y faire une fort exacte recherche par tout; mais nous n'y trouvâmes rien de ce que nous allions chercher.

De là nous montâmes au haut de la fondrière, & après avoir employé bien du tems encore à chercher nous trouvâmes une fontaine; mais quoi que nous regardassions fort exactement tout autour nous n'y vîmes point de caverne.

Nous cherchâmes ainsi en vain tout le jour jusqu'au soir, de sorte que craignant de nous égarer si la nuit nous surprenoit, mes amis commencèrent à s'ennuyer & parloient de s'en retourner.

Mais considérant que nous n'avions pas encore passé la moitié du bois, & que si nous

nous retournions au logis pour revenir encore en ce lieu-là, nous pourrions être découverts, & notre dessein divulgué, nous jugeâmes que le meilleur étoit de coucher ce soir-là dans le bois dans la fondrière où nous avions cherché d'abord, parce qu'il y avoit de bonne eau pour boire du chocolate, & qu'il y faisoit bon coucher sous les arbres, & qu'ensuite de cela nous pourrions facilement faire notre seconde recherche.

Toute la compagnie fût de même avis que moi, & la nuit qui se trouva calme & seréne, favorisa notre bonne intention.

Nous fîmes du feu pour notre chocolate; & soupâmes fort bien avec notre viande froide, après quoi nous passâmes la plupart de la nuit à discourir, ayant toujours l'œil sur nôtre Indien, que j'avois donné en garde à Michel Delva, de peur qu'il ne nous échapât.

Le matin nous offrîmes nos prières à Dieu, le suppliant de nous vouloir conduire ce jour-là en l'exécution du dessein que nous avions, & de nous vouloir découvrir la caverne de ténébres & d'iniquité où étoit caché cet instrument de Satan, afin que l'ayant découvert l'on donnât gloire au vrai Dieu, & que ses ennemis fussent couverts de honte & châtiés suivant leurs mérites.

Nous rentrâmes derechef dans le bois en montant une montagne fort rude & droite, où ayant cherché par tout du côté du Sud, nous retournâmes du côté du Nord, où nous trouvâmes une autre descente fort profonde que nous commençâmes à descendre en regardant

dant de tous côtez, & non pas en vain, car environ un demi mille du haut de la montagne nous trouvâmes quelques vestiges d'un chemin où l'on avoit passé, & qui étoit un peu battu, que nous suivîmes jusqu'à ce que nous trouvâmes une seconde fontaine.

Nous nous mîmes à chercher fort exactement aux environs, où nous trouvâmes quelques pièces de plats & de pots de terre, & une autre pièce d'un réchaut, tels que sont ceux où les Indiens ont accoutumé de faire brûler de l'encens dans les Eglises devant les images des Saints.

Cela nous fit croire, comme il étoit vrai aussi, que c'étoient des pièces de ces encensoirs avec quoi ces Idolâtres encensoient leur Idole; en quoi nous fûmes d'autant plus conformes que nous reconnûmes que c'étoit de la poterie qui avoit été faite à Mixco, & le Pin que nous aperçûmes incontinent après acheva de confirmer l'esperance que nous avions conçûe, que nous étions près du lieu que nous avions tant cherché.

Lors que nous fûmes près de cet arbre, nous trouvâmes aussi-tôt la caverne qui étoit tout proche delà, fort obscure au dedans, mais claire à son entrée, où nous trouvâmes encore de ces vases de terre où il y avoit des cendres dedans, & qui nous firent juger qu'on y avoit brûlé de l'encens.

Comme nous ne sçavions point jusqu'où cette caverne pouvoit aller, ni ce qui pouvoit être dedans, nous fîmes du feu avec un fusil & allumâmes deux chandelles, avec quoi nous entrâmes dans la caverne,

Elle étoit large à l'entrée s'avancant un peu

peu dans la terre; mais lors que nous y fûmes entrez nous trouvâmes qu'elle tournoit à main gauche vers la montagne, mais non pas fort avant; car environ deux toises de là nous trouvâmes l'Idole posée sur un petit siege & couverte de toile.

Elle étoit faite d'un bois noir luisant comme du jayet, & comme si on l'avoit peinte ou enfumée. Elle avoit la tête faite comme celle d'un homme jusqu'aux épaules, mais sans barbe ni moustaches, ayant le regard affreux, le front tout ridé, & des gros yeux tout égarez.

Sa mauvaise mine ne nous fit pas peur, & n'empêcha pas que nous ne l'emportassions; mais comme on la leva de dessus le siege où elle étoit posée, nous trouvâmes au dessous quelques réales simples que ses favoris lui avoient offertes; ce qui nous fit chercher encore avec plus de soin dans la caverne, ce qui ne fut pas mal à propos; car nous trouvâmes encore sur la terre diverses autres simples réales, avec quelques palmites & autres fruits, des cierges à demi brûlez, des pots pleins de mahis, un petit pot de miel, & de petits vases où l'on avoit brûlé de l'encens.

Ce qui me fit voir que les Idolâtres faisoient les mêmes offrandes que les Chrétiens, & si je n'avois pas appris qu'ils apeloient cette Idole leur Dieu, je n'aurois pas pû les blâmer plus que les autres Indiens des villages, qui offroient les mêmes choses, & se mettoient à genoux devant les Images des Saints, dont il y en avoit quelques-unes de bois qui n'étoient gueres mieux faites que cette Idole, qui n'ayant pas la figure

gute d'une bête comme j'avois crû, mais celle d'un homme, ils pouvoient lui donner le nom de quelque Saint, & par-là s'excufer en quelque façon.

Mais soit qu'ils ne le pussent pas ou ne le voulussent pas faire, ils persisterent en cette erreur que c'étoit leur Dieu qui leur avoit parlé, & leur ayant après cela demandé encore si ce n'étoit point là l'image de quelque Saint, comme ceux qui étoient à Mixco & dans les autres Eglises, ils me répondirent que non, mais qu'il étoit au-dessus de tous les Saints du pays.

Nous fûmes ravis de voir que nous n'avions pas perdu notre peine, ni mal employé notre tems; de sorte qu'après avoir tiré cette Idole hors de la caverne, nous coupâmes quantité de branches d'arbres que nous jetâmes dedans pour la remplir & en fermer l'entrée.

Après cela nous partîmes de ce lieu-là, chargeant sur le dos de l'Indien envelopée d'une toile, afin qu'on ne la vît point dans les endroits où nous avions à passer.

C'est pourquoi je crus encore qu'il étoit à propos d'attendre qu'il fût nuit pour entrer dans Mixco, afin que les Indiens ne pussent s'apercevoir de rien.

De sorte que je demurai en la maison de l'un de ces Espagnols jusqu'à ce qu'il fut tard, & le priaï d'avertir de ma part tous les Espagnols des environs de se trouver à l'Eglise à Mixco le Dimanche suivant, craignant que les Idolâtres étant en grand nombre ne se soulevassent contre moi, & qu'il leur fit entendre que j'avois quelque chose à leur

leur dire & à leurs Nègres sur le sujet de leurs Confratries.

Car je ne voulois pas qu'ils eussent aucune connoissance de cette affaire, jusqu'à ce qu'ils en entendissent parler dans l'Eglise, & qu'ils vissent l'Idole devant eux, de peur que cela venant aux oreilles des Indiens, les idolâtres eussent le moyen de s'en aller & de s'absenter du Village.

Lors que la nuit fut venuë je pris mon Indien avec moi & Michel Delva, & m'en allai à mon logis où je ferai l'Idole dans un coffre jusqu'au Dimanche prochain, & renvoyai l'Indien avec ordre de ne rien dire, parce qu'il sçavoit bien le mal que les Idolâtres lui pourroient faire; c'est pourquoy aussi il n'avoit garde de dire qu'il m'eut accompagné.

Je retins Michel Delva avec moi, parce qu'il avoit envie de voir l'issuë de toute cette affaire, & me préparai à prêcher le Dimanche suivant sur le troisieme Verset du vingtieme Chapitre du Livre de l'Exode; *Tu n'auras point d'autres Dieux devant moi;* que je choisî tout exprès pour cet occasion, quoy que ce ne fût pas l'Evangile de ce jour-là, d'où l'on a accoutumé de prendre le texte du sermon qui se doit faire en l'Eglise.

Le Dimanche matin la chaire ayant été préparée par celui qui avoit le soin de l'Eglise & des Autels, je fis porter l'Idole à l'Eglise par Michel Delva cachée sous son manteau, & la fis poser dans la chaire, afin qu'on ne la vît point jusqu'à ce que je trouvasse à propos de la faire voir pendant

mon sermon, & lui donnai ordre de prendre garde autour de l'Eglise lors que le peuple viendroit, afin que personne ne la vît ni ne l'emportât.

Il n'y avoit jamais eu un plus grand abord de peuple dans l'Eglise que ce jour-là, tant des Espagnols que des Nègres des environs du Village, qui à cause de l'avertissement que je leur avois fait faire, s'attendoient que j'avois quelque chose de considérable à leur dire.

Il y avoit même peu des habitans du Village qui fussent absens, les Fuentes même & tous les autres qui étoient soupçonnez de servir cette Idole, qui ne pensoient à rien moins que d'apprendre qu'on avoit enlevé leur Dieu de la caverne où il étoit, & qu'il étoit dans la chaire d'où il devoit être exposé en public à leur honte & confusion, se trouverent aussi tous à l'Eglise ce jour-là.

J'ordonnai ensuite à Michel Delva de se tenir près de la chaire pendant le sermon, & d'avertir les Espagnols qui sçavoient l'affaire, & quelques autres Nègres de ses amis, de se tenir aussi près du degré où l'on montoit dans la chaire.

Après que la Messe fut dite je montai en chaire pour dire le sermon; comme je recitai les paroles de mon texte, je remarquai que les Espagnols & les Indiens se regardoient les uns les autres, n'étant pas accoutumés à voir faire des sermons de l'ancien Testament.

Pour l'exposition de ce commandement, je montrai combien l'idolâtrie étoit un crime horrible devant Dieu; qu'il n'y avoit aucune

ne Créature qui put être égalee au Dieu vivant Créateur de toutes choses, ni aucune qui pût faire ni bien ni mal aux hommes sans sa permission, & par conséquent qu'on ne leur devoit rendre aucune adoration.

Mais beaucoup moins encore à celles qui étoient inanimées comme le bois & la pierre, à qui les hommes pouvoient bien faire une bouche, des yeux & des oreilles; mais que ce n'étoient pourtant que les Idoles mortes, qui ne sçavoient parler, ni voir, ni entendre, & qui quand elles auroient des bras & des mains ne sçavoient se défendre, ni ceux qui les adoroient & qui se mettoient à genoux devant elles.

Comme je fus à la moitié de mon sermon je me baissai dans la chaire, d'où je levai cette noire & hideuse Idole que je mis à côté de la chaire, en regardant fixement quelques-uns des Fuentes & d'autres, que je remarquai qu'ils changeoient de couleur, rougissoient & paroissoient extrêmement étonnez en se regardant les uns les autres.

Là dessus je priai l'assemblée de considérer quel étoit ce Dieu que quelques-uns d'entr'eux adoroient, de le bien remarquer, & voir s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui sçût quelle partie de la terre étoit sous sa domination, & qui pût dire d'où il venoit.

Je leur dis de plus que quelques-uns d'entr'eux s'étoient vantés que cette pièce de bois avoit parlé, & avoit prêché contre ce que j'avois enseigné de Jesus-Christ; c'est pourquoi ils l'avoient adorée comme Dieu, lui avoient offert de l'argent, du miel, des fruits, & avoient brûlé de l'encens

devant lui dans une certaine caverne secrette & cachée sous terre, montrant par-là qu'ils avoient honte de le reconnoître en public, & qu'étant ainsi caché sous terre il dépendoit absolument du Prince des ténèbres.

Je le défiai alors en public de parler & de défendre sa cause, faite de quoi son silence couvrirait de honte & de confusion tous ses adorateurs.

Je leur montrai ensuite que ce n'étoit qu'une pièce de bois qui avoit été façonnée de la sorte par la main des hommes, & partant que ce n'étoit qu'une Idole morte.

J'argumentai assez long-tems contre, & défiai satan qui s'en étoit servi comme de son instrument, de l'ôter du lieu où je l'avois mis s'il étoit en son pouvoir, pour montrer que sa puissance étoit bien foible au respect de ma foi en Jesus-Christ.

Après avoir bien raisonné & disputé selon la capacité des Indiens qui étoient-là presens, je leur dis que si ce Dieu avoit le pouvoir de se garantir du supplice où je l'allois exposer, qui étoit de le faire hacher en pièces & de le brûler publiquement, je les dispensois de croire à l'Evangile de Jesus Christ, mais que s'ils voyoient qu'il n'eût aucun pouvoir contre moi, qui étois le plus foible des instrumens du vrai Dieu vivant, que je les suppliois de se convertir à ce vrai Dieu qui avoit créé toutes choses, de mettre l'esperance de leur salut en son Fils Jesus-Christ qui étoit nôtre seul Médiateur & Sauveur, & de renoncer dorénavant à toute cette Idolâtrie Payenne de leurs ancêtres.

Les

Les assurant au reste que pour ce qui s'étoit passé, j'employerois mon intercession pour eux, & les garantirois du châtement à quoi l'Evêque & le Président de Guatimala les pourroient justement condamner, & que s'ils vouloient me venir trouver je ferois tout mon possible pour les instruire, & les avancer dans le vrai chemin du Christianisme.

Après avoir ainsi conclu sans toutefois nommer personne, je descendis de la chaire & fis apporter l'Idole après moi; & ayant fait apporter une hache & deux grands paniers de charbon, je commandai qu'on la mit en petites pièces & qu'on la jettât dans le feu, pour y être brûlée devant tout le peuple au milieu de l'Eglise.

Quelques-uns des Espagnols se prirent alors à crier *victor, victo*; & d'autres disoient; *gloire soit à notre Dieu*: mais les Idolâtres gardèrent le silence & ne dirent pas un mot, mais après cela ils firent tout ce qu'ils purent pour me faire périr.

J'écrivis au Président de Guatimala pour lui donner avis de ce que j'avois fait, & à l'Evêque comme Inquisiteur à qui appartenoit la connoissance de ces affaires-là, pour sçavoir comme quoi je me devois gouverner envers les coupables, dont je n'en connoissois qu'une partie, & encore étoit-ce par le recit d'un Indien.

Ils me remercièrent tous deux de la peine que j'avois prise à chercher la montagne & à découvrir le lieu où étoit l'Idole, & pour le zèle que j'avois témoigné en cette affaire.

Quant à la manière selon laquelle je me devois gouverner avec les Idolâtres, ils me

conseillerent de découvrir tous ceux que je pourrois, & travailler à les convertir à la connoissance du vrai Dieu par les voyes de la douceur, témoignant d'avoir de la compassion de leur aveuglement, & leur promettant d'obtenir le pardon de l'Inquisition, pourvu qu'ils témoignassent se repentir de leur crime, parce que l'Inquisition les regardant comme de nouvelles plantes, ne vouloit pas les traiter à la rigueur, comme elle feroit les Espagnols s'ils tomboient en des crimes de cette nature.

Je suivis donc cet avis, & j'envoyai querir secrettement les Fuentes, que je fis venir en ma chambre, & leur representai la douceur de l'Inquisition envers eux, dans l'esperance qu'ils se convertiroient & changeroient de maniere de vivre.

Mais je les trouvai obstinez & tout en colere de ce que j'avois fait brûler ce Dieu qu'ils adoroient, aussi bien que plusieurs autres habitans de ce Village là & de celui de S. Jean de Sacatepeque.

Et comme je voulus leur faire voir qu'on ne devoit point l'honorer comme Dieu, un d'entr'eux me répondit hardiment, qu'ils sçavoient bien que ce n'étoit qu'une piece de bois qui de soi-même ne pouvoit pas parler; mais puis qu'il avoit parlé, comme ils en étoient tous témoins, que c'étoit un miracle qu'ils devoient croire, & qu'ils étoient vraiment persuadez que Dieu étoit en cette piece de bois, puisque par son discours eile avoit montré que ce n'étoit pas un bois ordinaire, Dieu y étant, & par consequent qui méritoit plutôt d'avoir des

offran-

offrandes & de la vénération, que ces Saints qui étoient dans l'Eglise qui n'avoient jamais parlé au peuple.

Je leur repliquai que c'étoit plutôt le diable que Dieu qui avoit formé ce discours, s'ils en avoient ouï quelqu'un, pour les tromper & les mener aux Enfers, ce qu'ils pouvoient voir aisément par la Doctrine qu'on m'avoit dit qu'il leur avoit prêchée contre Jesus-Christ le Fils unique de Dieu & en qui il prenoit son bon plaisir, & contre qui il n'y avoit point d'aparence qu'il voulût parler par cette Idole.

Un autre répondit aussi hardiment que le premier, que leurs ancêtres n'avoient jamais ouï parler de Jesus-Christ avant la venue des Espagnols en ce pays-là, mais qu'ils sçavoient bien qu'il y avoit des Dieux, qu'ils les adoroient & leur offroient des sacrifices, & qu'ils sçavoient bien que ce Dieu là avoit autrefois été un des Dieux de leurs ancêtres.

Quoi donc, leur dis-je, il faut que ce Dieu soit bien foible, puisqu'il a souffert que je l'aye fait brûler?

Je m'aperçus alors qu'il n'y avoit plus lieu de raisonner avec eux, & qu'ils étoient obstinez tout-à-fait; de sorte que je fus obligé de les renvoyer comme ils étoient venus.

Si Dieu ne m'eût protégé contre ces gens-là il est constant qu'ils m'auroient tué; car un mois après avoir brûlé cette Idole, lors que je m'imaginóis que tout étoit oublié & que les Idolâtres vivoient en repos, ce fut alors qu'ils commencerent à vouloir executer leur mauvais dessein.

R 4.

Je

Je m'en aperçus premièrement par un bruit que j'ouïs une fois à minuit, de certains gens qui étoient autour de ma maison & à la porte de ma chambre que j'appellai, n'osant ouvrir la porte, mais personne ne me répondit; de sorte que comme ils continuoient à pousser la porte, cela me fit connoître que c'étoient des gens qui vouloient entrer par force.

Cela m'obligea de prendre les draps de mon lit & les lier ensemble par l'un des bouts, & par l'autre à l'une des barres de la fenêtre, pour descendre à terre par là & m'enfuir pendant la nuit s'ils eussent fait violence pour entrer.

Là-dessus comme ils continuoient à pousser la porte sans dite une seule parole, je crus qu'en criant bien haut ils auroient peur & prendroient la fuite; c'est pourquoi j'appellai mes gens qui étoient au bout d'une longue galerie & les voisins à mon secours contre les voleurs.

Mes gens qui s'étoient déjà éveillez à ce bruit-là s'en vinrent me trouver, de sorte que comme mes ennemis les ouïrent venir ils s'enfuirent par les degrez de la maison, & l'on ne les ouït plus cette nuit-là.

Mais comme j'eus reconnu par là jusqu'où alloit leur haine & leur malice, je crus que je ne devois plus demeurer ainsi tout seul avec des garçons seulement dans une maison aussi grande que celle de Mixco.

C'est pourquoi le lendemain j'envoyai querir Michel Delva en qui je me confiois tout-à-fait; & qui tout seul pouvoit battre une demi-douzaine d'Indiens, avec ordre

d'a-

d'apporter toutes les armes qu'il pourroit pour ma défense.

Je le tins avec moi pendant quinze jours, & le Dimanche après je fis dire à l'Eglise que ceux qui étoient venus chez moi pendant la nuit, pour m'épouvanter ou pour me faire du mal, eussent à prendre garde à eux, parce que j'étois muni d'armes offensives & défensives.

Quoi que pendant quelque tems ils se tinssent en repos, ils ne cessèrent pourtant pas de continuer leur mauvais dessein; car sachant que Michel Delva ne couchoit pas dans ma chambre, quinze jours après environ sur-le minuit comme j'étudiois à la chandelle, ils monterent les degrez si doucement que je ne les ouïs pas monter; mais le Nègre qui ne dormoit pas s'aperçût bien qu'ils montoient, & se levant doucement de dessus une table où il étoit couché sur une natte, il prit deux briques en ses mains de celles qui étoient sous ma table pour quelque ouvrage que je faisois faire; comme il ouvrit la porte quoi que fort doucement, le peu de bruit qu'il fit fut cause que pour sauver leur vie, ils s'enfuirent aussi-tôt par les degrez où ils étoient venus.

Le Nègre courut aussi-tôt après, mais comme ils étoient déjà assez loin devant lui, ne sachant quel chemin ils pourroient prendre il leur jetta ses deux briques à la tête; en sorte qu'il y en eût une qui atteignit l'un d'eux; car le lendemain passant par le Village il rencontra un des Fuentes qui avoit un bonnet sur sa tête, & ayant demandé à quel-

ques

ques Indiens ce qu'il avoit mis, ils lui répondirent qu'il avoit la tête cassée, mais qu'ils ne sçavoient pas d'où cela lui étoit arrivé.

Les Fuentes voyant que j'étois toujours gardé par Michel Delva, s'abstinrent depuis ce tems-là de venir la nuit en ma maison; mais ils n'eurent pas pour cela moins d'animosité contre moi.

Car un mois après comme je croyois qu'ils ne songeoient plus à rien, & qu'ils me témoignoiert en aparence beaucoup de civilité & de bonne volonté, il vint un homme me trouver de la part de leur frere aîné nommé Paul de Fuentes, pour me dire qu'il étoit fort malade & comme prêt à mourir, qu'il me prioit de le venir voir pour le consoler & l'instruire en la verité de nôtre Religion, parce qu'il avoit dessein d'être véritablement converti.

Je reçus cette nouvelle avec beaucoup de joye croyant qu'elle étoit véritable; de sorte que sans rien soupçonner du contraire, je priai Dieu sérieusement de m'assister en la conversion de cet homme, & tout plein de zele, je m'en allai en diligence à sa maison, où toute ma joye & ma consolation fût bientôt changée en chagrin & déplaisir.

Car comme je fus arrivé à la porte de sa maison, en entrant dedans j'y trouvai tous les freres de Paul de Fuentes, & quelques autres soupçonnez d'Idolâtrie qui étoient en rond dans la place; mais comme je vis que Paul n'y étoit pas, je me retirai un peu en arrière & leur demandai où il étoit, soupçonnant quelque chose les voyant tous assemblés de la sorte; mais lors que j'aperçus qu'ils

qu'ils ne se levoient point ni ne me répondoient pas un mot, & qu'ils ne m'ôtoient pas même leur chapeau, je commençai à craindre tout de bon, & à soupçonner qu'il y avoit de la trahison; de sorte que je les quittai pour m'en retourner en ma maison.

Mais je n'eus pas si-tôt le dos tourné, que voici Paul de Fuentes, qui avoit feint d'être malade & de se vouloir convertir, qui vint par derriere sa maison avec un gros bâton à la main en haussant le bras pour m'en fraper; de sorte que si je n'eusse empoigné son bâton avec les deux mains & n'eusse retenu le coup, il étoit certain que de ce coup là il m'auroit jeté par terre.

Comme lui & moi disputions à qui seroit maître du bâton, les autres Indiens qui étoient assis dans la maison sortirent dans la cour, qui étant un lieu public & tout couvert m'étoit bien plus avantageux que si e'eût été dans la maison.

Ils se jetterent tous sur moi, les uns me tirant d'un côté, les autres d'un autre, déchirant mes habits en deux ou trois endroits, & l'un d'entr'eux pour me faire quitter le bâton me donna un coup de coûteau dans la main dont la cicatrice paroît encore aujourd'hui, étant certain que si nous n'eussions pas été dans un lieu public il m'auroit enfoncé son coûteau dans le côté.

Un autre voyant que je ne voulois point laisser aller ce bâton l'empoigna avec Paul de Fuentes, & tous deux ensemble le poufferent si rudement contre ma bouche qu'ils me casserent les dents, en sorte que j'avois la bouche tout en sang, & le coup fut si ru-

de qu'il me fit tomber à terre tout étourdi ; néanmoins je repris bien tôt mes esprits & me relevai aussitôt les voyant qui se moquoient de moi , mais qui n'osoient me faire plus de mal , parce qu'ils appréhendoient d'être découverts.

Aussi Dieu voulut que dans le même tems que j'étois tombé à terre , une esclave Mulâtre qui servoit un Espagnol dans la Vallée vint à passer par-là , qui m'entendant appeller les voisins à mon secours , qui étoient assez éloignez de là , parce que toutes les maisons proches appartenoient aux Fuentes , entra dans la cour , & me voyant tout en sang crût que j'étois blessé à mort ; de manière qu'après leur avoir dit des injures comme à des meurtriers , elle se prit à courir dans la rue en criant au meurtre , au meurtre dans la cour de Paul de Fuentes , jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la place du marché & à la Maison de Ville , où elle trouva les Maires & les Echevins avec deux Espagnols , qui ayant scû le danger où j'étois vinrent l'épée nuë à la main tous en courant avec les Officiers de la Justice dans la cour de Paul de Fuentes , pour m'assister dans le péril où j'étois.

Mais les Idolâtres ayant oïi les cris de la Mulâtre s'enfuirent d'un côté & d'autre pour se cacher , & Paul de Fuentes s'en alla aussi pour fermer sa maison & pour s'absenter ; mais connoissant son intention je fis tout mon possible pour le retenir & l'empêcher de fuir jusqu'à ce que quelqu'un fût venu à mon secours.

Lors que les Espagnols furent arrivés & qu'ils

qu'ils me virent tout en sang , ils se jetterent tout en furie sur Paul de Fuentes avec leurs épées nuës , & l'auroient tué , sans que je les en empêchai , en leur disant qu'on m'imputeroit tout le mal qu'on lui feroit.

Mais je priai les Officiers de la Justice de ne rien appréhender de sa part quoiqu'il fut riche , & à peine d'en répondre devant le Président de Guatimala , de se saisir de sa personne , & de le mener en prison , ce qu'ils firent tout sur le champ.

Je fis faire ensuite une information de tout ce qui s'étoit passé , où les Espagnols & la Mulâtre furent employez pour témoins comme ils m'avoient vû blessé à la main , la bouche toute en sang , & mes habits couverts de sang , & tous déchirez , laquelle information j'envoyai en diligence au Président de Guatimala.

Cette affaire fut aussitôt divulguée dans la Vallée , & tous les Espagnols vinrent m'offrir leur assistance , Michel Delya qui se trouva alors par hazard en la maison d'un de ces Espagnols vint aussi avec eux , & ils auroient tous ensemble assurément fait beaucoup de mal cette nuit là aux Indiens , si je ne les eusse empêchez.

Je les priai de se retirer paisiblement chez eux , en leur disant que je n'appréhendois plus rien , & qu'il me suffisoit d'avoir Michel Delya avec moi pour me garder.

Mais ils ne voulurent jamais s'en aller , & me dirent que cette nuit là étoit plus dangereuse pour moi que je ne pensois , & que j'avois besoin d'être gardé par plus d'un homme seul.

Car ils croyoient que ces Idolâtres faisant réflexion sur ce qu'ils avoient fait ce jour là, & appréhendant d'être rigoureusement châtiés par le Président de Guatimala, se voiant perdus & ruinez, pourroient attenter par désespoir, de tirer cette nuit là leur frere de prison, & m'attaquer après, & prendre la fuite pour se sauver.

Quoi qu'ils me dissent, je ne pus jamais m'imaginer que ces gens là eussent assez de hardiesse pour entreprendre ces choses là, ni qu'ils s'en voulussent fuir, parce qu'ils avoient tous des maisons dans le village & des terres aux environs, néanmoins je consentis pour cette nuit là qu'ils demeureroient pour me garder avec Michel Delva.

Après souper ils firent garde tout autour de ma maison, jusqu'à ce qu'ils virent que tout étoit calme, & que les Indiens s'étoient retirés; & après cela ils posèrent encore des gardes autour de la prison, afin d'empêcher que personne ne vint pour en faire sortir Paul de Fuentes, & le mettre en liberté.

Mais n'étant pas encore contents de toutes ces précautions là, prétendant qu'ils étoient en danger aussi bien que moi, n'étant qu'environ une douzaine, si tous les habitans du Village venoient à se mutiner & à se soulever contre nous par l'instigation des Idolâtres, ils voulurent aller faire lever les deux Alcades, & deux autres Officiers inférieurs, pour faire perquisition dans le village, & chercher le reste des Fuentes & des autres Idolâtres qu'on connoissoit, afin de s'assurer de leurs personnes, & les mettre en prison, pour les envoyer à Guatimala, & par ce moyen les empêcher de nous

nous faire du mal, non seulement cette nuit là, mais aussi à l'avenir.

Avec tout cet empressement, & le grand soin qu'ils prirent de ma personne, ils furent la cause que je passai toute la nuit sans dormir.

Ils s'en allerent donc apeller les Alcades & deux autres Officiers qu'ils amenerent chez moi, & me prièrent de leur représenter qu'il étoit nécessaire de chercher le reste des autres Indiens.

Les pauvres Alcades furent tout effrayez de voir tant d'Espagnols à cette heure là dans ma maison avec leurs épées nuës, de sorte qu'ils n'avoient garde de refuser de faire ce que l'on desiroit d'eux, & qui étoit nécessaire en cette conjoncture.

De sorte qu'après être sortis de ma maison, sur le minuit, ils furent dans le village cherchant toutes les maisons où ils soupçonnoient que les Fuentes pouvoient s'être cachés, ou quelqu'un des autres qui les avoient assistez dans l'insulte qu'ils m'avoient faite ce jour là.

Ils n'en trouverent pas un chez eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent en la maison de Laurens de Fuentes l'un des quatre freres, où ils les trouverent tous & ceux qui étoient avec eux lors qu'ils m'avoient attaqué, qui buvoient & faisoient débauche.

Comme la maison fut assiégée de tous côtés il n'y avoit pas moyen de s'échaper ni de s'enfuir, & comme ils virent les épées nuës des Espagnols ils n'osèrent faire aucune sorte de résistance.

Mais sans cette précaution là, il est certain

comme nous en fumes assurés après cela, qu'ils auroient causé un grand tumulte dans le Village cette nuit-là, & qu'ils s'étoient tous assemblez pour mettre Paul de Fuentes en liberté, & me faire une insulte, & s'enfuir après cela, ne sçachant pas que je fusse si bien escorté par les Espagnols.

L'on trouva qu'ils étoient dix en cette maison là, qui à l'heure même, sans qu'il arrivât aucun bruit dans le Village furent tous conduits dans la prison, où ils furent renfermez & gardez par les Espagnols.

Dés le matin Dom Jean de Guzman Président de Guatimala, qui étoit un Gouverneur plein de piété, ayant considéré ce que je lui avois écrit le jour précédent, & croyant que j'étois dans un grand péril, m'envoya un Officier de Justice Espagnol avec une fort ample commission, pour amener prisonniers dans la Ville de Guatimala tous les Indiens qui m'avoient attaqué le jour précédent; & au cas qu'on ne les pût pas trouver, de confiscer tous les biens qu'on trouveroit leur appartenir dans le Village de Mixco & dans la Vallée.

Mais le soin que les Espagnols avoient pris la nuit précédente, fit qu'il les trouva tous à point nommé, & après qu'ils eurent payé les dépens de cet Officier qu'il taxa comme il voulut, & ceux de Michel Delva, & deux ou trois autres Espagnols, à qui l'on enjoignit au nom du Roi d'assister cet Officier pour les conduire en sûreté à Guatimala, on les fit monter à cheval, & ce jour là même on les mena devant le Président.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivez il les envoya en

en prison, & après cela les condamna à être fustigez publiquement dans les ruës, & en condamna deux au bannissement de Mixco au Golphe de S. Thomas de Castille; & les eût tous bannis comme ceux-là s'ils ne se fussent pas humiliés, & ne m'eussent pas prié comme ils firent d'interceder pour eux, promettant de vivre mieux à l'avenir, de me donner toute sorte de satisfaction, si on leur donnoit la permission de retourner en leur village, & qu'au cas qu'ils tombassent jamais dans une pareille faute, ils se soumettoient à être pendus, & perdre tous leurs biens.

Sur cela, le Président, après les avoir encore condamnez à payer chacun vingt écus d'amande envers l'Eglise, pour être emploiez selon que je le trouverois à propos, les renvoya chez eux, où suivant leur promesse ils me vinrent trouver, & en s'humiliant & pleurant à chaudes larmes, témoignèrent qu'ils avoient beaucoup de douleur de ce qu'ils avoient fait, rejettant toute la faute sur le démon qui avoit eu beaucoup de pouvoir sur eux, & les avoit tentez jusqu'à ce point que de leur faire commettre cette méchante action, mais qu'ils renonçoient à toutes ses pratiques, & vouloient vivre en bons Chrétiens à l'avenir & n'adorer qu'un seul Dieu.

Je fus sensiblement touché de leurs larmes, & des témoignages qu'ils me donnerent de leur repentir, & comme je remarquai qu'ils étoient à présent plus susceptibles d'embrasser Jesus-Christ, qu'ils n'avoient été par le passé, je tâchai de les instruire en sa connoissance, & de leur enseigner le chemin du salut.

Je ne demeurai pas long tems après cela dans ce village là ; mais dans tout le tems que j'y demeurai , je trouvai un si grand changement en leurs mœurs , que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit véritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulières de quelques uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation que j'aime extrêmement , & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang , si cela pouvoit servir à leur faire du bien , & procurer le salut de leurs âmes.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens là , qui après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche , ne sont encore pour la plupart que des Chrétiens en apparence , & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel , aisez à fléchir , & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu , si on leur enseignoit ce qui est particulièrement du vrai culte de Dieu.



CHAPITRE XXII.

L' Auteurs rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre , & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatlan & de toute la contrée , dont il fait une exacte description , aussi bien que des mœurs des Indiens , & des avantages de son Vicariat.

LA même année que ce bruit arriva à Mixco , je reçus de Rome du General de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre , dont j'eus beaucoup de joye , parce que je me lassois de vivre entre les Indiens , & qu'il m'en nuvoit de voir le peu de fruit que j'y faisois , n'osant à cause de l'Inquisition * leur prêcher la verité de l'Evangile , qui eût pu les rendre de bons & de véritables Chrétiens dans l'intérieur.

Et de plus parce que je voyois qu'Antoine de Sottomajor , qui étoit Seigneur du village de Mixco , avoit de l'averfion pour moi ,

S 2

pour

* Cette réflexion peut faire douter que notre Auteur fût véritablement Catholique.

Je ne demeurai pas long tems après cela dans ce village là ; mais dans tout le tems que j'y demeurai , je trouvai un si grand changement en leurs mœurs , que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit véritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulières de quelques uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation que j'aime extrêmement , & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang , si cela pouvoit servir à leur faire du bien , & procurer le salut de leurs âmes.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens là , qui après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche , ne sont encore pour la plupart que des Chrétiens en apparence , & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel , aisez à fléchir , & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu , si on leur enseignoit ce qui est particulièrement du vrai culte de Dieu.



CHAPITRE XXII.

L' Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre , & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatlan & de toute la contrée , dont il fait une exacte description , aussi bien que des mœurs des Indiens , & des avantages de son Vicariat.

LA même année que ce bruit arriva à Mixco , je reçus de Rome du General de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre , dont j'eus beaucoup de joye , parce que je me lassois de vivre entre les Indiens , & qu'il m'en nuvoit de voir le peu de fruit que j'y faisois , n'osant à cause de l'Inquisition * leur prêcher la verité de l'Evangile , qui eût pû les rendre de bons & de véritables Chrétiens dans l'intérieur.

Et de plus parce que je voyois qu'Antoine de Sottomajor , qui étoit Seigneur du village de Mixco , avoit de l'averfion pour moi ,

S 2

pour

* Cette réflexion peut faire douter que notre Auteur fût véritablement Catholique.

pour avoir fait bannir deux des habitans de son village, & fait un affront public aux Fuentes à cause de leur Idolâtrie, qu'il prenoit comme s'il avoit été fait à tous les autres Indiens de ce lieu-là.

Après avoir donc bien considéré toutes ces choses, j'écrivis au Provincial qui étoit alors à Chiapa, que j'avois dessein de m'en retourner en ma Patrie, suivant la permission que j'en avois reçüe de Rome.

Mais comme il eût appris tout ce que j'avois fait dans le village de Mixco, où j'avois réduit à la raison les Idolâtres qui y étoient, brûlé leur Idole, & hazardé ma vie pour une si bonne cause que celle-là.

De plus sachant que j'avois acquis une parfaite connoissance de la Langue Poconchi, il ne voulut jamais consentir que je m'en allasse; mais il fit tout ce qu'il pût par de belles paroles pour m'obliger à demeurer en ce pays-là, ne faisant point de doute que comme j'avois déjà rendu ci-devant service à Dieu, je pouvois lui rendre encore beaucoup plus à l'avenir.

Et pour m'y engager plus aisément il m'envoya des Lettres Patentes, par lesquelles il me faisoit son Vicaire du village & du Convent d'Amatitlan, où l'on bâtissoit alors un nouveau Monastere, pour séparer toute cette vallée du Convent de Guatimala.

Il me pria de recevoir ce témoignage de l'affection qu'il avoit pour mon avancement, ne faisant point de doute que comme je parlois fort bien le Langage Indien, je ne pusse contribuer beaucoup plus qu'un autre à faire bien-tôt parachever le bâtiment de ce nouveau

veau

veau Convent, ce qui lui donneroit occasion à l'avenir de me procurer quelque autre emploi beaucoup plus utile pour mon avancement.

Quoi que je ne fisse pas beaucoup d'état de la charge qu'il me donnoit à présent, ni des autres honneurs que je pourrois avoir ensuite, je crus que ce n'étoit pas là encore le tems que Dieu avoit ordonné pour mon retour en Angleterre: car je voyois bien que si le Provincial & le Président de Guatimala se joignoient ensemble pour s'oposer à mon départ, comme j'avois remarqué par la Lettre du Provincial qu'ils en avoient le dessein, il me seroit impossible de m'en aller d'un côté ou d'un autre sans être découvert & ramené ensuite.

Ce qui me fit résoudre d'attendre que le Provincial fût de retour à Guatimala, afin de pouvoir conférer avec lui en particulier, & lui représenter les raisons que j'avois de quitter ce pays-là, & de retourner en ma patrie.

De maniere que j'acceptai librement la charge du village d'Amatitlan, où je pouvois beaucoup plus gagner que dans les deux autres où j'avois déjà demeuré cinq ans entiers.

Car outre que ce village-là étoit plus grand que Mixco & Pinola ensemble, l'Eglise bien plus remplie d'images de Saints que celles de ces villages, & qu'il y avoit aussi beaucoup de Contrairies qui en dépendoient.

Il me revenoit encore beaucoup du moulin à sucre, dont j'ai parlé ci devant, qui étoit proche de la ville, dont je recevois tous les jours

jours des offrandes des Nègres & des Espagnols qui y demeuroient.

J'avois encore sous ma charge outre ce grand village d'Amatitlan, un autre village plus petit nommé S. Christophle d'Amatitlan qui étoit situé à deux lieuës de celui-là.

Ce village de S. Christophle s'appelle proprement en ce langage-là *Patinka*; *Ha* signifie de l'eau, & *Pali* se tenir debout, & est composé de deux mots qui signifient une eau qui se tient droite ou debout.

Car le village est situé au dos du Vulcan d'eau, qui regarde au de-là de Guatimala, & jette non seulement diverses fontaines de ce côté-là, mais il en sort aussi d'un rocher qui est fort haut un courant d'eau, qui tombant de haut & faisant grand bruit, & le rocher d'où il sort étant tout droit au dessus, fait ensuite un fort agréable ruisseau qui passe à côté du village; cela a donné lieu aux Indiens de nommer leur village *Palinba*; à cause de ce rocher si haut & si droit d'où cette eau vient à tomber.

Il y a plusieurs riches Indiens en ce village-là qui trafiquent à la côte de la mer du Sud, & le village est tellement ombragé d'arbres fruitiers qu'il semble que c'est une tonnelle ou un petit bocage qu'on a fait à plaisir.

Mais le principal de leurs fruits est celui qu'on appelle *Pinnas* ou *Ananas*, qui croît dans toutes les cours des Indiens, & qui sont fort recherchés par les Espagnols pour les confire, à cause de la commodité du moulin à sucre qui est aussi en ce lieu-là; aussi est-ce la plus délicate confiture que j'aye mangé en tous ces pays-là.

Les

Les habitans de ce village tirent beaucoup d'argent des ais de cedres qui croissent en grande quantité du côté de ce Vulcan, qu'ils vendent à Guatimala & aux environs pour être employez dans les bâtimens.

Entre le grand Amatitlan & ce village-ci le chemin est tout plain & uni, qui est sous un Vulcan de feu qui autrefois jettoit autant de fumée que celui de Guatimala; mais s'y étant fait une grande ouverture au haut, qui jetta quantité de pierres dans le fond au bas de la montagne qui se voyent encore; depuis ce tems-là il n'a jetté ni pierres ni fumée & nullement incommodé le pays qui est aux environs.

De mon tems il y eût un nommé Jean Baptiste de Guatimala qui fit bâtir un nouveau moulin à sucre sur ce chemin là, qui au rapport d'un chacun devoit apporter beaucoup de profit à cette Ville-là.

Dans le tems que je demeurois à Amatitlan, j'avois encore un autre petit village sous ma charge qui s'appelle *Pampichi*, situé au bas d'une montagne de l'autre côté du lac, qui n'étoit qu'une Chapelle qui dépendoit du grand Amatitlan, où je n'allois qu'une fois tous les trois mois de l'année pour me divertir seulement; car ce village est fort bien nommé en la Langue Indienne, d'un mot composé de *Pam* qui signifie en, ou dedans, & *Pichi* des fleurs, qui signifie en des fleurs, parce qu'il est tout environné de fleurs, ce qui le rend extrêmement agréable; outre la commodité que l'on a d'aller sur le lac pour s'y promener, ou pour y pêcher par le moyen des canaux qui sont sur le rivage tout proche des maisons.

De

De maniere que pendant que je demurois à Amatlan, j'avois le choix de trois villages pour me divertir; & parce que j'avois une grande charge d'ames, il y avoit toujours quelqu'un pour me soulager.

Le lieu d'Amatlan étoit comme la Cour au respect des deux autres villages, car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit, & nourrir le corps par la diversité des viandes & du poisson.

Neanmoins le soin & le grand embarras que j'avois à cause du bâtiment du Convent, furent cause que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auxquels il falloit que je prisse garde, & que je payasse tous les Samedis au soir, ce qui me fatiguoit l'esprit, m'empêchoit d'étudier, & qui plus est étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaisir, ni n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala, & le suppliai derechef très-instamment d'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui étoit ma patrie pour y prêcher l'Evangile, qui étoit la condition sur quoi le General me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentoiss obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plutôt en faveur de ceux

de ceux de ma Nation, qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Hérétiques, & que lors que je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.

CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait en sorte qu'on l'ôte de l'emploi d'Amatlan, pour l'envoyer à Petapa, où il fait résolution de se prévaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général, & l'exécute habilement, nonobstant tout ce que purent faire ses Supérieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne seroit d'ironie; de sorte

De maniere que pendant que je demurois à Amatlan, j'avois le choix de trois villages pour me divertir; & parce que j'avois une grande charge d'ames, il y avoit toujours quelqu'un pour me soulager.

Le lieu d'Amatlan étoit comme la Cour au respect des deux autres villages, car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit, & nourrir le corps par la diversité des viandes & du poisson.

Neanmoins le soin & le grand embarras que j'avois à cause du bâtiment du Convent, furent cause que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auxquels il falloit que je prisse garde, & que je payasse tous les Samedis au soir, ce qui me fatiguoit l'esprit, m'empêchoit d'étudier, & qui plus est étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaisir, ni n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala, & le suppliai derechef très-instamment d'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui étoit ma patrie pour y prêcher l'Evangile, qui étoit la condition sur quoi le General me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentoiss obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plutôt en faveur de ceux

de ceux de ma Nation, qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Hérétiques, & que lors que je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.

CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait en sorte qu'on l'ôte de l'emploi d'Amatlan, pour l'envoyer à Petapa, où il fait résolution de se prévaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général, & l'exécute habilement, nonobstant tout ce que purent faire ses Supérieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne seroit d'ironie; de sorte

te que je me resolus en moi-même de m'échapper à la premiere occasion que je pourrois trouver, & avec la permission que j'avois reçüe de Rome, de m'en aller sans qu'il en scût rien.

Je le suppliai seulement de m'ôter d'Amatitlan, parce que je ne me sentoie pas assez fort pour supporter cette grande charge, ni capable de conduire le bâtiment du Convent.

Ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il y consentit, me presentant l'honneur que c'étoit d'être le Fondateur d'un nouveau Monastere, & de voir son nom écrit dans les murailles, pour servir de monument à la posterité.

Mais je lui dis que je ne considerois point toutes ces choses là, & que je faisois plus d'état de ma santé & de mon repos, que de toutes ces sortes de vanitez.

Cela l'obligea enfin de m'accorder ce que je lui demandois, me donnant ordre d'aller à Petapa; & faisant venir en ma place le Vicaire de Petapa, pour faire achever l'ouvrage d'Amatitlan.

Je demurai dans Petapa plus d'un an, avec toute sorte de contentement pour les choses du monde; mais comme les desseins que j'avois ne me laissoient point en repos, je me resolus à quelque prix que ce fût de quitter ce pays-là, & de m'en retourner en Angleterre, méprisant les périls où je m'allois jeter, & tout ce qui me pouvoit arriver, si j'étois pris, & ramené devant le Président de Guatimala, & le Provincial.

Mais comme je vis bien qu'il étoit difficile que je m'en allasse tout seul, particulièrement les

les deux ou trois premieres journées, ayant aussi diverses choses que je voulois vendre pour avoir de l'argent, je crûs qu'il étoit plus à propos de me servir d'un ami fidele que de vouloir tout faire moi-seul.

Je crûs donc que je n'en pouvois trouver un qui fût plus propre que Michel Delva, que j'avois toujours reconnu pour m'être fort affectionné, & très-fidele, & qui se contenteroit de peu de chose.

Là-dessus je l'envoyai querir à Pinola, où il étoit, & après lui avoir recommandé d'être secret, je lui dis que j'étois obligé pour la décharge de ma conscience, de faire un voiage à Rome, & que je voulois que personne n'en scût rien que lui, ayant dessein de retourner, comme d'autres qui avoient fait le même voyage, & qui au bout de deux ans étoient retournez en ce pays-là.

Je ne voulus pas lui dire que mon dessein étoit d'aller en Angleterre, de peur que ce bon vieux Nègre eût du déplaisir, craignant de ne me voir jamais, & que l'amitié qu'il me portoit, jointe à l'intérêt qu'il trouvoit auprès de moi, ne l'obligeât à découvrir ma résolution, & à chercher les moyens d'en empêcher l'exécution.

Ce bon Nègre s'offrit de venir avec moi, mais je le lui refusai, en lui disant qu'il étoit trop âgé pour pouvoir souffrir la mer, & qu'étant Nègre, lors que nous serions éloignez on le pourroit prendre pour un esclave fugitif, & se saisir de sa personne.

Il aprouva ce que je lui dis, & voyant que j'avois raison, il s'offrit de m'accompagner jusqu'au bord de la mer, de quoi l'ayant re-

mercé, je lui donnai à vendre quelques mules, du froment & du mahis que j'avois, & quelques autres choses qui étoient de sa connoissance.

Quand aux tableaux qui étoient dans ma chambre, je crus que les habitans de Petapa les pourroient bien acheter pour mettre dans leur Eglise, c'est pourquoi j'en parlai au Gouverneur qui en fut fort aise.

Mais je vendis la plûpart de mes livres & de mes meubles à Guatimala; par le moyen de Michel Delva, que je tins avec moi pendant deux mois avant que je m'en allasse, me reservant seulement deux malles de cuirs, avec quelques livres, & un matelats pour me coucher pendant mon voyage.

Après que j'eus vendu toutes les choses dont je me voulois défaire, je trouvai que j'avois neuf mille pièces de huit en monnoye d'Espagne, que j'avois gagnées en douze ans, que j'avois demeuré en ce pays-là.

Et parce que je crus qu'une si grosse somme d'argent me seroit incommode à porter dans un si long voyage que celui que j'avois à faire, j'achetrai pour quatre mille écus de perles & de pierres précieuses, afin que mon bagage fût plus léger, & mis le reste de mon argent partie en des sacs & partie dans mon matelats, avec dessein de le changer en pistoles sur le chemin.

Après m'être pourvû d'argent, je pris soin aussi de me munir de chocolate & de constitues pour ma provision pendant le voyage.

Et parce que je considerai que ma fuite devoit être accompagnée d'une extrême diligence la premiere semaine, & que nos coffres

fres ne pouvoient pas courir la poste jour & nuit comme j'avois dessein de faire, je crus que je devois envoyer mes coffres pour le moins quatre jours avant que de partir.

Comme je n'osois me confier à pas un des habitans de Petapa, j'envoyai querir un Indien de Mixco, qui étoit mon ami particulier, & qui sçavoit fort bien tout le chemin que je devois tenir, à qui je déclarai mon dessein, & lui offris assez de quoi le satisfaire pour son salaire, & sur le minuit je le fis partir avec deux mules, l'une pour lui & l'autre pour porter mes hardes, avec ordre de marcher toijours vers saint Michel de Nicaragua, jusqu'à ce que je l'eusse rencontré.

Je le fis donc partir quatre jours avant moi, après quoi je partis hardiment avec mon bon Nègre, laissant la clef de ma chambre à la porte, & rien autre chose que de vieux papiers dans la maison; & dans le tems que tous les Indiens étoient endormis, je dis adieu au Village de Petapa, à toute la Vallée, & à tous les amis que j'avois dans l'Amérique.

Fin de la troisième Partie.



RELATION

DE LA

NOUVELLE

ESPAGNE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Recit du voyage de l'Auteur, depuis le Village de Petapa jusqu'à celui de la Trinité, & de ce qui lui arriva dans le chemin.

CE qui me faisoit le plus de peine dans le dessein que j'avois fait de m'en retourner, étoit de choisir le chemin le plus assuré, ce qui me fit quitter celui du Golphe; quoiqu'il fut le plus aisé de tous, & la mer

T 4 la

la plus proche du lieu où je demeurois, parce que je sçavois que je trouverois diverses personnes de ma connoissance en ces lieux-là, & que la sortie des Navires étoit si incertaine, qu'avant qu'ils fussent partis l'on auroit pû envoyer un ordre de Guatimala pour m'arrêter.

J'appréhendois aussi que si je m'en allois par terre au travers de la Province de Comayagua ou Truxillo, & y attendois les vaisseaux, que le Gouverneur de ce lieu-là ayant été averti par le Président de Guatimala, ne vint à m'interroger & me renvoyer ensuite, ou bien que l'on ne fit défense aux Maîtres des Navires de me recevoir en leur bord.

Je considérois encore que si je m'en retournois à Mexique & à la Vera-Pax, ce chemin là me seroit encore plus fâcheux étant seul, qu'il n'avoit été en venant à Chiapa avec mes amis, & d'autant plus que je voulois mener Michel Delva jusques-là par terre avec moi.

C'est pourquoi après avoir résolu de ne passer point par ces trois chemins, je choisiss le quatrième par Nicaragua & le lac de Grenade, & je differai mon voyage jusq'à la semaine après Noël, sçachant que le tems que les Fregates sortoient de ce Lac pour aller à la Havane, étoit ordinairement après la mi-Janvier ou au plus tard à la Chandeleur, où j'espérois de me rendre pour y être avant ce tems-là.

Mais pour empêcher qu'on ne soupçonât que j'eusse pris ce chemin, avant que de partir j'envoyai par Michel Delva une lettre à un de ses amis, pour la donner au Provincial à Guatimala quatre jours après mon

mon départ, par laquelle je prenois congé de lui fort civilement, le priant de ne me point blâmer & de n'envoyer point après moi, que puisque j'avois une permission de Rome assez suffisante pour cela, n'ayant pû avoir la sienne, je croyois que je pouvois en bonne conscience m'en retourner en ma Patrie, laissant en ce pais là pour remplir ma place assez de gens qui entendoient le Langage des Indiens.

Et pour lui ôter la pensée de faire chercher du côté de Nicaragua, je datai ma lettre du Village de saint Antoine Suchutepeque qui étoit sur le chemin de Mexique & tout opposé à celui de Nicaragua.

Le lendemain des Rois qui étoit le septième de Janvier 1637. sur le minuit je sortis de Petapa sur une fort bonne mule, que je vendis sur le chemin quatre-vingt piéces de cuir, n'ayant personne en ma compagnie que Michel Delva.

Et parce que le commencement du chemin étoit fort montagneux, nous ne pûmes aller si vite que nous eussions bien désiré : car il étoit jour avant que nous pussions arriver au haut de la montagne, qu'on appelle *Sierra redonna* ou la montagne ronde, qui est fort renommée en ce pais-là, à cause des bons pâturages qui s'y trouvent pour le bétail & pour les brebis, lors que les Valées sont arides, & qu'il n'y a plus d'herbe pour la nourriture des bêtes.

Cette montagne sert aussi d'un grand soulagement aux voyageurs, car ils y sont fort bien traités dans une hôtellerie où l'on vend du vin & de la viande, où l'on peut se

se mettre à couvert avec tout le bagage que l'on mène avec soi.

Il y a aussi une des meilleures fermes de bétail de tout ce pays-là, & où l'on fait du fromage de lait de chevre & de brebis, qui est estimé le meilleur de ces quartiers.

Cette montagne ronde est à cinq lieues de Petapa, que je passai en diligence craignant d'y rencontrer quelqu'un de Petapa, & laissant plusieurs Indiens qui étoient couchés dans l'hôtellerie, qui conduisoient deux troupes de mulets qui appartenoient à des Espagnols, & qui ce jour-là devoient arriver à Petapa.

A quatre lieues au delà de cette montagne ronde il y a un Village d'Indiens qu'on appelle *los Esclavos*, où les Esclaves, non pas qu'ils soient à présent plus esclaves que les autres Indiens; mais parce qu'autrefois du tems de l'Empereur Montezuma & des Rois qui dépendoient de lui, ils étoient comme des esclaves au regard de ceux des autres Villages.

Car l'on avoit accoutumé de faire venir les habitans de ce Village là à Amatitlan, & de les envoyer comme des esclaves porter des lettres où ce qu'on vouloit dans tout le pays.

De plus, ils étoient obligés d'envoyer chaque semaine un certain nombre de leurs gens à Amatitlan, selon que les habitans de ce lieu là en avoient besoin, soit pour porter des lettres, soit pour porter des fardeaux en d'autres endroits.

De l'usage de ces lettres dont les Indiens se servoient en ce lieu là vint le nom d'Amatitlan

titlan qui est un mot composé en la Langue de Mexique, de *Amat* qui signifie une lettre, & de *titlan* qui signifie une Ville; de sorte qu'Amatitlan signifie proprement la Ville des Lettres.

Aussi étoit-ce véritablement la ville des Lettres: car ils avoient accoutumé d'écrire ou de graver ce qu'ils vouloient sur des écorces d'arbres, & s'en servoient comme nous faisons des Lettres, les envoyant dans tout le pays, & même jusqu'au Pérou.

Ce Village des esclaves est situé dans un fonds proche d'une rivière, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau Pont de pierre pour aller & venir dans le Village; car autrement l'on n'y sauroit passer avec des mules à cause de la rapidité du courant de l'eau, & de la quantité des rochers qui sont dans la rivière, dont l'eau descend avec grande force.

De ce Village-là, où nous ne nous arrêtons que pour boire un verre de chocolat, & pour faire repaître nos mules, nous allâmes le même jour à Aguachapa, qui est à dix lieues au-delà, & assez proche de la mer du Sud, & du Port de la Trinité où nous arrivâmes sur le soir, ayant fait ce jour-là & partie de la nuit plus de vingt lieues sur des montagnes & par des chemins tout pierreux, depuis le Village des esclaves jusqu'à celui-ci.



CHAPITRE II.

Continuation de son Voyage jusqu'à Realejo, Port sur la Mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route.

CE Village de la Trinité est fort renommé dans ce pais-là pour deux choses, la première est la poterie qui s'y fait, qu'on dit être encore meilleure que celle de Mixco, l'autre est un lieu qui est environ à demi lieu de là, que les Espagnols disent & croient assurément que c'est une des bouches de l'enfer.

Car il en sort continuellement une fumée noire & épaisse qui sent le soufre avec des bouffées de feu de fois à autre, & la terre dont cette fumée sort est basse & nullement élevée, & personne n'en a jamais pu approcher pour en sçavoir la cause; car tous ceux qui l'ont voulu faire ont été jettés à terre & en danger de perdre la vie.

Un Religieux de mes amis & qui étoit digne de croiance, m'assura sur son serment que voyageant par ce chemin-là avec un Provincial, il se résolut d'aller en ce lieu-là pour satisfaire sa curiosité, & sçavoir la cause de tous les étranges discours qu'on faisoit de cette fumée dans tout le pais.

Comme il s'en fût approché environ à deux

cens

cens cinquante pas, il dit qu'on entendit un bruit si horrible, qu'avec la puanteur de la fumée il en pensa tomber à terre, & fut obligé de se retirer aussi-tôt; & ensuite fut attaqué d'une fièvre chaude dont il pensa mourir.

D'autres disent qu'en s'en approchant ils ont ouï de grands cris, comme si c'étoient des personnes qui fussent tourmentées, avec des bruits de chaînes de fer & choses semblables, qui leur donnoient lieu de s'imaginer que c'étoit une des bouches de l'Enfer; mais comme j'estime que c'est une simplicité à ces gens-là de croire cela, je laisse au lecteur d'en faire tel jugement qu'il voudra.

Pour moi, je n'en sçavois dire autre chose, sinon que j'ai vû la fumée, & qu'ayant interrogé les Indiens s'ils n'en sçavoient point la cause, ou s'ils ne s'en étoient point approchez de près?

Ils me répondirent qu'ils ne sçavoient point d'où cela pouvoit venir, qu'ils n'en avoient jamais osé approcher, & qu'ils avoient vû des voyageurs qui l'ayant entrepris avoient été jettés à terre comme morts, ou surpris d'une frayeur soudaine & ensuite de la fièvre; de sorte que leur ayant témoigné que j'avois dessein d'y aller, ils me dirent que je m'en donnasse bien de garde, & qu'assurément je me mettrois au hazard de perdre la vie.

Mais ce ne fut pas tant la crainte de cet enfer des Espagnols comme on l'appelle en ce pais-là, qui me fit partir en diligence de ce lieu, que l'appréhension que j'avois de rencontrer quelqu'un qui vint pour m'arrêter.

Car

Car sur le minuit je partis de là, & m'en vins déjeuner à un grand Village nommé Chalevapan, où les Indiens qui étoient Pocomans me reçurent fort bien, parce que je parlois le langage Poconchi ou Pocoman comme eux, & vouloient me retenir afin que je leur prêchasse le Dimanche suivant; ce que j'aurois fait si je n'eusse été obligé par une plus forte considération à me retirer en diligence.

Je me trouvai en peine en ce lieu-là comment je pourrois faire pour passer par saint Salvador qui est une Ville d'Espagnols, & où il y a un Convent de Religieux de l'Ordre de saint Dominique que j'apréhendois sur tous les autres, parce que j'étois connu de la plupart d'entr'eux.

C'est pourquoi je me résolus lors que j'approcherois de la Ville de me détourner du chemin, & de m'en aller à quelque ferme d'Espagnols comme si je m'étois égaré, & y passer le tems jusqu'au soir en bûvant du chocolate, en discourant & faisant bien repaître mes mules, afin que je pusse ensuite de cela marcher toute la nuit, & que le lendemain matin je me pusse trouver bien éloigné de cette Ville, & des Religieux qui demeuroient dans les Villages Indiens qui sont aux environs.

Cette Ville de saint Salvador n'est pas riche, & n'est gueres plus grande que Chiapa.

Il y a un Gouverneur Espagnol, & elle est située environ à quatre lieuës de Guatimala, étant environnée de hautes montagnes du côté du Nord qu'on appelle Chuntales, où les Indiens sont fort propres.

Dans

Dans le fonds où la Ville est bâtie il y a quelques moulins à sucre, & l'on y fait aussi de l'Indigo; mais les principales fermes sont celles où l'on nourrit du bétail.

Sur le soir je partis de cette ferme après m'y être bien rafraichi & fait repaître mes mules, & sur les huit heures du soir je passai par la Ville sans être reconnu de personne.

Mon dessein étoit d'arriver le lendemain matin à une grande Riviere qu'on nomme *Rio de Lempa*, qui est à dix lieuës de saint Salvador; car à deux lieuës de là demouroit un Religieux Indien dépendant du Convent de saint Salvador qui me connoissoit particulièrement.

Mais je fis une si grande diligence, qu'avant le point du jour je passai par ce Village, & avant qu'il fût sept heures du matin j'arrivai à la riviere, où je rencontrais mon Indien de Mixco qui étoit prêt de passer avec mon bagage, & qui sur les trois heures du matin étoit parti de deux lieuës de ce Village; de sorte que j'eus une grande joye de l'avoir rencontré, & mes malles où étoit une bonne partie de mon bien.

Je me reposai un peu de tems en ce lieu près de la riviere pour laisser paître mes mules, & mon Indien fit du feu & m'apréta du chocolate.

L'on tient que cette Riviere de Lempa est la plus large & la plus grande de toutes celles qui sont dans la Province de Guatimala, & l'on y entretient ordinairement deux bacs pour passer ceux qui voyagent avec leurs mules.

Cette Riviere a ce privilège que si quel-

qu'un

qu'un a commis quelque crime du côté de Guatimala ou de saint Salvador, ou de l'autre côté de saint Michel ou de Nicaragua, s'il se peut retirer & la passer, de l'autre côté il est en sûreté, & pas un des Officiers de la Justice du côté où il s'est sauvé ne peut rien faire contre lui pour le crime qu'il a commis, ni l'on ne sauroit non plus l'arrêter pour ses dettes.

Quoi que par la grace de Dieu je ne prisé se pas la fuite pour l'une ni pour l'autre de ces deux choses, ce m'étoit pourtant une grande consolation de voir que je m'en allois passer dans un pais privilégié où j'espérois d'être en sûreté, & que s'il y avoit quelqu'un qui me poursuivît, il ne passeroit pas la Rivière de Lempa; mon Nègre se prit à rire de la pensée que j'avois, & me dit qu'il m'assuroit qu'il n'y avoit plus rien à craindre, & que tout iroit bien.

Nous passâmes fort heureusement la Rivière, & de là nous fîmes avec notre Indien à un petit Village d'Indiens qui étoit à deux lieues de là, où nous fîmes le meilleur repas que nous eussions fait depuis que nous étions partis de Petapa, & laissâmes reposer nos mules jusqu'à quatre heures du soir, que nous partîmes de ce lieu pour aller à un autre petit Village qui est à un peu plus de deux lieues de là, passant à travers une campagne sablonneuse qui est plate & toute unie.

Le lendemain nous n'avions que dix lieues à faire pour arriver au Village de saint Michel qui appartient aux Espagnols, & quoi que ce ne soit pas une Ville, il est pourtant

pres-

presque aussi grand que saint Salvador, & il y a un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Convent de Religieuses, & un autre des Religieux de la Merci qui me reçurent fort bien chez eux; car je commençai à me montrer en ce lieu-là & à ne me plus cacher, étant résolu de vendre ma mule, & de m'en aller par eau ou par un bras de mer à un Village de Nicaragua qu'on appelle la Vieja.

J'avois aussi envie de renvoyer mon Indien; mais parce qu'il lui faisoit de me quitter que je ne fusse arrivé à la Ville de Grenade où il me vouloit voir embarquer, j'y consentis volontiers, parce que je savois qu'il étoit fidèle, qu'il avoit bien conduit mes hardes jusqu'en ce lieu-là, & qu'il savoit le chemin qu'il falloit tenir pour aller à la Ville de Grenade.

De sorte que je l'envoyai par terre à Realejo ou à la Vieja, qui sont fort proches l'un de l'autre & à trente lieues de saint Michel, & demurai ce jour-là & le lendemain jusqu'à midi en ce lieu, où je vendis ma mule, parce que je savois bien que depuis Realejo jusqu'à Grenade je pouvois avoir une mule des Indiens pour une journée sans qu'il m'en coûtât rien.

J'envoyai aussi la mule de mon Nègre par terre avec l'Indien, & le lendemain je m'en allai au Golphe qui est à trois ou quatre milles de saint Michel, où je m'embarquai l'après-dînée avec plusieurs autres passagers, & le lendemain sur les huit heures du matin j'arrivai à la Vieja, au lieu qu'il m'auroit fallu employer trois jours à aller par terre.



CHAPITRE III.

Son départ de Realejo sur la mer du Sud ; son voyage jusqu'à Grenade , description d'un Vulcan des Villes de Leon & de Grenade , & de la Province de Nicaragua , & de ce qu'il y a remarqué de plus considérable.

LE lendemain mon Indien arriva sur le soir , & nous fûmes ensemble à Realejo , qui est un Port sur la mer du Sud qui est foible & nullement fortifié , où si j'eusse voulu demeurer quinze jours j'aurois pû m'embarquer pour Panama , pour aller de là à Portobello & attendre en ce lieu-là les Gallions d'Espagne.

Mais je considerai que les Gallions n'y aborderoient que vers les mois de Juin ou de Juillet , & qu'en attendant un si long-tems je dépenserois beaucoup ; j'eusse pourtant bien voulu après cela avoir pris cette occasion : car à la fin je fus obligé d'aller à Panama & à Portobello.

De-là jusqu'à la Ville de Grenade le chemin est si égal & si beau , qu'avec l'abondance des fruits & de toutes les choses nécessaires à la vie qui se trouvent en ce pais-là , l'on peut dire avec raison que la Province de Nicaragua est comme le Paradis terrestre de l'Amérique.

La

La Ville de Leon est située entre Realejo & celle de Grenade , proche d'un Vulcan de feu ou d'une montagne ardente , qui s'ouvrit autrefois par le haut & causa beaucoup de dommage dans tout le pais aux environs ; mais depuis ce tems-là il a cessé de brûler , de sorte que les habitans n'en craignent plus rien à présent , seulement l'on y voit par fois un peu de fumée , ce qui marque pourtant qu'il y a encore quelque substance sulphurée dans cette montagne.

Il y eût un Religieux de la Mercy , qui s'imagina avoir découvert un grand tresor en ce lieu-là , capable de l'enrichir lui & tous ceux du pais , s'étant persuadé que le métal qui brûloit dans ce Vulcan étoit de l'or , de sorte qu'il fit faire un grand chaudron & le fit attacher à un chaîne de fer , afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne , pensant qu'il le retireroit plein de cet or fondu , & qu'il auroit assez de quoi se faire Evêque & enrichir tous ses patens ; mais la force de ce feu fût si grande , qu'il n'eût pas si-tôt descendu le chaudron qu'il se détacha de la chaîne , & fût aussi-tôt fondu.

Cette Ville de Leon est fort bien bâtie ; car le plus grand plaisir des Habitans est d'avoir de belles maisons , & de jouir des plaisirs de la campagne où ils trouvent abondamment tout ce qui leur est nécessaire pour la vie , plutôt qu'à accumuler de grandes richesses ; aussi l'on n'y rencontre pas des gens riches comme en beaucoup d'autres endroits de l'Amérique.

Ils se contentent d'avoir de beaux jardins ,

V 2

dins ,

dins, de nourrir des perroquets, & d'autres oiseaux qui chantent; d'avoir abondance de viande & de poisson à bon marché, de demeurer en de jolies maisons, & mener une vie douce & oisive sans se soucier beaucoup du trafic, quoi qu'ils ayent le lac tout proche d'eux, d'où il part tous les ans des vaisseaux pour la Hayane par la mer du Nord, & à Realejo par la mer du Sud, d'où ils pourroient trafiquer commodément au Péru & à Mexique, s'ils en avoient le dessein & qu'ils osassent se hasarder à aller si loin que cela.

Les Gentilshommes de cette Ville sont presque aussi vains & aussi fous que ceux de Chiapa.

C'est aussi particulièrement à cause des délices dont on y jouit, que toute la Province de Nicaragua est nommée par les Espagnols le Paradis de Mahomet.

Le chemin est tout plat & uni depuis la Ville de Leon jusqu'à celle de Grenade, où j'arrivai heureusement & avec beaucoup de joye, espérant de n'avoir plus de voyage à faire par terre jusqu'à ce que je débarquasse à Douvre en Angleterre.

Deux jours après que je fus arrivé en ce lieu là, & que je me fus un peu reposé en jouissant de l'agréable vûe du lac, je pensai renvoyer mon Indien & mon Nègre.

Mais le bon & fidèle Michel Delva ne me voulut jamais quitter qu'il ne m'eût vû embarquer, & que je n'eusse plus besoin de lui demeurant à terre.

L'Indien eût bien voulu aussi demeurer, mais je ne voulus pas, parce que je considé-

rai qu'il avoit une femme & des enfans, & qu'il étoit nécessaire qu'il s'en retournât chez lui pour avoir soin de sa famille.

Il étoit aussi content de s'en retourner à pied qu'à cheval, & vouloit même que je vendisse mes mules pour en tirer ce que je pourrois; mais comme je vis son bon naturel, je jugeai que je ferois mieux de le récompenser en argent, que de lui laisser une mule toute harassée & fatiguée du chemin & qui pouvoit mourir à son retour; de sorte que je lui donnai de quoi non seulement louer des mules par le chemin & payer sa dépense de bouche; mais aussi de quoi s'aider quand il seroit de retour chez lui.

Enfin après avoir jetté beaucoup de larmes, en disant qu'il appréhendoit de ne me revoir jamais, il prit congé de moi trois jours après que nous fûmes arrivés dans la Ville de Grenade.

Après que mon Nègre & moi fûmes demeurés tous seuls, la première chose que nous fîmes de songer à nous défaire des deux mules qui avoient apporté l'Indien & mes hardes, dont je retirai encore quatre-vingt dix pièces de huit après un si long voyage, & crûs qu'elles étoient assez bien vendues.

Je voulois aussi que Michel Delva vendit celle sur laquelle il étoit venu avec moi & qui lui appartenoit, lui promettant de lui en acheter une autre meilleure; & qui seroit plus capable de le mener; mais ce bon Nègre avoit tant d'amitié pour moi qu'il ne voulut jamais souffrir que je fîsse cette dépense, considérant la longueur du voyage que j'avois à faire.

Après

Après cela comme nous aprîmes que les frégates ne partiroient pas encore de quinze jours, nous nous résolûmes de ne demeurer qu'un jour ou deux dans la Ville, pour en considérer la beauté & voir ce qu'il y avoit de plus remarquable, & puis nous retirer à la campagne en quelque Village des Indiens proche delà où nous ne pussions être découverts de personne, en allant de fois à autre dans la Ville pour traiter de mon passage en l'une de ces frégates, pour aller à Havane ou à Carthagene.

De peur que dans le tems du grand abord des troupes de mulets, qui y apportent de l'indigo & de la cochenille de Guatimala pour charger sur les frégates, il s'y trouva quelqu'un qui nous pût reconnoître.

Ce que nous vîmes de remarquable en cette Ville-là, sont deux Convents des Religieux de la Mercy & de l'Ordre de S. François, & un de Religieuses qui est fort riche, avec une Eglise Paroissiale qui est comme l'Eglise Cathédrale, parce que l'Evêque de Leon y demeure bien plus ordinairement qu'en sa Ville Episcopale.

Les maisons y sont aussi beaucoup plus belles que dans la ville de Leon, & il y a beaucoup plus d'habitans; & entr'autres divers Marchands, dont il y en a quelques-uns qui sont fort riches, qui trafiquent à Carthagene, à Guatimala, à S. Salvador & à Comayagua, & par la mer du Sud à Panama & au Peru.

Mais au tems du départ des frégates, l'on peut dire que cette Ville est l'une des plus riches qui soit dans toute cette partie Septentrionale de l'Amérique.

Car

Car les Marchands de Guatimala craignant d'envoyer leurs Marchandises par le Golphe des Hondures, parce qu'ils ont été pris souvent par les Hollandois entre ce lieu-là & la Havane, estiment qu'il y a plus de sûreté de les envoyer par les frégates à Carthagene, parce que les Hollandois ne se rencontrent pas si souvent sur cette route que sur l'autre.

De même bien souvent lors qu'on sçait qu'il y a des Navires en mer ou vers le Cap de S. Antoine, l'on transporte aussi l'argent des revenus du Roi par cette voye du Lac de Grenade à Carthagene.

Lors que j'y étois, avant que de m'être retiré dans un Village Indien, il y entra dans un jour pour le moins trois cens mulets venant de Saint Salvador & de Comayagua, chargez d'indigo, de cochenille & de cuirs & deux jours après il y arriva trois autres troupes de mulets venant de Guatimala, dont l'une portoit l'argent des revenus du Roi, la seconde étoit chargée de sucre, & l'autre d'indigo.

Je n'appréhendois pas ceux qui étoient venus les premiers; mais les derniers furent cause que je me tins renfermé dans mon logis, de peur qu'en allant à la promenade je ne fusse reconnu par quelqu'un de ceux qui étoient venus de Guatimala, qui se retirèrent pourtant aussi-tôt qu'ils eurent déchargé leurs mulets, & par leur départ me mirent en liberté, m'étant rendu volontairement prisonnier dans mon logis à cause d'eux.

Mais craignant qu'il n'en vint d'autres qui
me

me donnassent encore la même frayeur, que j'avois eüe, je m'en allai dans un Village qui étoit hors de leur chemin, à une lieüe de la Ville de Grenade, où je me divertissois à me promener en divers lieux à la campagne, & où je fus souvent regalé par les Religieux de la Mercy, à qui appartiennent la plupart de ces Villages.

Mais ils me dirent tant de choses de ce passage des Fregates jusqu'à Carthagène, que cela me fit presque perdre l'envie de suivre ce chemin.

Car quoique dans le tems que ces Vaisseaux lâ font voile sur le lac, ils navigent en assurance & sans aucune appréhension, néanmoins lors qu'ils descendent du lac en la Riviere, qu'on appelle en cet endroit *El Desaguadero*, pour descendre après cela dans la mer, c'est là où est la grande difficulté, & qui fait que ce petit voyage dure quelquefois deux mois.

Car en certains endroits la chute des eaux est si grande entre les rochers, que bien souvent l'on est obligé de décharger les Vaisseaux, & puis après les recharger, avec l'aide des mulets qu'on entretient exprés pour porter les marchandises, & de quelques Indiens qui demeurent le long de la Riviere, & ont soin des magasins où l'on serre les Marchandises, pendant que ces Vaisseaux traversent tous ces lieux dangereux, pour aller à l'endroit d'un autre magasin, où les mulets viennent apporter les marchandises, & où l'on les charge derechef dans les Fregates.

Outre cet embarras, qui ne peut être qu'en-

nuyeux

nuyeux aux passagers de se voir ainsi arrêter à tout moment pendant leur voyage, il y a une si grande quantité de mouchérons que l'on n'a aucun plaisir sur la route, & la chaleur est si insupportable en certains endroits, que plusieurs en meurent avant que d'arriver à la mer.

Quoi que tout cela me déplût extrêmement, néanmoins je me consolai en pensant que ma vie étoit entre les mains de Dieu, que les fregates passoient tous les ans par là, & que rarement on en voyoit périr quelqu'une.

Je fus de fois à autre à la Ville de Grenade, pour faire marché pour mon passage, savoir le tems précis du départ des fregates, & me fournir de chocolate & d'autres choses qui m'étoient nécessaires pendant le voyage, ayant fait marché avec le Maître d'une fregate de ce que je lui devois donner pour ma nourriture à sa table.

L'on avoit résolu que les fregates partiroient dans quatre ou cinq jours; lors que tout à coup l'on se vit arrêté par un ordre exprés venu de Guatimala qui défendoit aux fregates de partir cette année, parce que le Président & toute la Cour avoient eu avis certain qu'il y avoit des navires Anglois ou Hollandois en mer qui se tenoient à l'embouchure de la Riviere du Desaguadero & qui attendoient les fregates de Grenade, que par fois ils couroient aussi autour des Isles de saint Jean & de sainte Catherine, que les Anglois occupoient alors & nommoient la Providence, ce qui avoit jeté la terreur parmi tous les Marchands de ce

païs, & donnoit sujet au Président d'assurer les revenus du Roi, de peur qu'on ne l'accusât de négligence, & de n'avoir pas donné les ordres nécessaires pour retenir les fregates dans le tems qu'il le pouvoit faire étant averti du danger qu'il y avoit sur les côtes.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup voyant que je ne savois de quel côté me tourner; de sorte que cela me fit penser au navire qui étoit à Realejo prêt à partir pour Panama, estimant que je pourrois prendre cette route; mais après que je m'en fus enquis, quelques Marchands m'assurèrent qu'il étoit parti depuis peu de jours.

Je jettai ensuite les yeux sur Comayagua & Truxillo & sur les navires des Hondures; mais ce n'étoient que de vaines pensées qui procedoient de l'agitation de mon esprit & de l'embarras où j'étois; car ces navires étoient aussi partis sans qu'il y fût resté un petit vaisseau qui portât des nouvelles de la Havane ou de Carthagene, parce qu'ordinairement ces deux Villes s'envoyent quelqu'un l'une à l'autre pour se donner avis des navires qui sont en mer; mais cela étoit aussi fort hazardeux, & mes amis ne me conseilèrent pas de m'embarquer sur ces petits vaisseaux.

Cela me mit encore dans une plus grande incertitude qu'auparavant; la seule consolation que j'avois, étoit qu'il y avoit beaucoup d'autres passagers avec moi, que je savois qu'il faloit nécessairement que d'une façon ou d'autre ils partissent de-là; c'est pourquoi je me résolus de les suivre par mer ou par terre.

Nous

Nous fimes là-dessus dessein tous ensemble de fréter une fregate pour nous porter à Carthagene; mais nous en fumes refusez: car personne ne voulut hazarder sa vie & son vaisseau pour l'amour de nous.

Comme nous étions en cette peine, nous enquerant des Marchands ce que nous pourrions faire pour passer en Espagne cette année, ou aller jusqu'à la Havane ou à Carthagene, l'un d'entr'eux qui avoit de l'affection pour nous, nous conseilla d'aller à Costarica, où nous pourrions apprendre à Carthago des nouvelles de quelque vaisseau qui iroit à Porto-bello, soit de la Riviere qu'on appelle de *los Anuelos*, ou de la Riviere de *Suere*, d'où il avoit accoutumé chaque année de sortir de petites fregates qui portoient des farines, des jambons, des volailles, & d'autres provisions pour les Gallions qui étoient à Porto-bello.

Ce voyage nous sembla bien rude & bien difficile, parce qu'il y avoit près de cent cinquante lieues à faire à travers les montagnes & les deserts, où nous ne verrions plus les beautés des Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & peut-être même qu'après cela nous ne rencontrerions aucune fregate qui allât à Porto-bello.

Mais nous avions tous si peu d'envie de retourner à Guatimala d'où nous étions venus, que nous aimions mieux aller plus loin & nous exposer à toutes ces difficultés, pourvu que nous pussions enfin trouver quelque vaisseau qui nous portât au lieu où étoient les Gallions, qui ne devoient aborder à Porto-bello que vers les mois de Juin ou de Juillet.

X 2

C'est

C'est pourquoi nous nous résolûmes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, esperant après le voyage de les revendre à Costa-rica, & de louer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de village en village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, où l'une de celles dont je m'étois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bien-tôt pourvu d'une par le moyen de mon Nègre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante pièces de huit, & avec laquelle je m'assurois de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidèle Nègre eut bien voulu encore faire ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi; de sorte qu'après lui avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyai esperant que la Compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.

CHA.

CHAPITRE IV.

Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette Ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouir des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les villages agréables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après être sortis de la ville, nous fûmes extrêmement épouventez par un grand & monstrueux cayman ou crocodile; qui étant sorti du lac auprès duquel nous passions, se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au-travers en attendant sa proie, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sachant ce que c'étoit, nous pensions que ce fût un arbre qu'on eût abattu, ou qui fût tombé dans l'eau, jusqu'à ce qu'en passant tout auprès,

X3

nous

C'est pourquoi nous nous résolûmes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, esperant après le voyage de les revendre à Costa-rica, & de louer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de village en village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois vendue à saint Michel, où l'une de celles dont je m'étois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bien-tôt pourvu d'une par le moyen de mon Nègre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante pièces de huit, & avec laquelle je m'assurois de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidèle Nègre eut bien voulu encore faire ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité; mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi; de sorte qu'après lui avoir donné une somme dont il se trouva fort content, je le renvoyai esperant que la Compagnie de ces trois Espagnols me suffiroit.

CHA.

CHAPITRE IV.

Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette Ville, & du pays par où ils passerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous servir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de jouir des délices de ce paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les villages agréables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le second jour après être sortis de la ville, nous fûmes extrêmement épouventez par un grand & monstrueux cayman ou crocodile; qui étant sorti du lac auprès duquel nous passions, se baignoit dans une lacune d'eau, où il se tenoit au-travers en attendant sa proie, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne sachant ce que c'étoit, nous pensions que ce fût un arbre qu'on eût abattu, ou qui fût tombé dans l'eau, jusqu'à ce qu'en passant tout auprès, nous

X3

nous remarquâmes les écailles du crocodile, & vîmes ensuite que ce monstre commençoit à se remuer & à vouloir s'élaner contre nous; de sorte que cela nous obligea de nous éloigner bien vite de là, mais ce monstre qui vouloit que quelqu'un de notre troupe lui servît de proie, se mit à courir après nous, ce qui nous donna une frayeur extraordinaire voyant qu'il étoit sur le point de nous atteindre.

Mais un des Espagnols qui connoissoit mieux le naturel de cet animal que les autres, nous cria de nous détourner à côté du chemin, puis de marcher quelque tems tout droit en avant, & puis retourner de l'autre côté, & en cette maniere aller toujours en tournoyant, tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Cet avis sans doute nous sauva la vie: car par ce moyen nous lassâmes ce monstre & nous échapâmes de lui, qui sans cela nous auroit attrapé & en auroit tué quelqu'un ou du moins une de nos mules, si nous eussions continué d'aller toujours tout droit.

Car il couroit aussi vite que nos mules quand nous allions tout droit, mais pendant qu'il tournoyoit ainsi, à cause que son corps étoit pesant, nous avions le tems de gagner chemin & prendre avantage sur lui, jusqu'à ce qu'enfin nous le laissâmes bien loin derrière nous.

De sorte que nous apprîmes par là la nature de cet animal, dont la grandeur du corps n'empêche point qu'il ne coure en avant aussi vite qu'une mule; mais comme l'Elephant a de la peine à se relever lorsqu'il est tom-

bé

bé à terre; de même ce monstre qui est pesant & roide se trouve fort embarrassé lors qu'il est obligé de tourner tout son corps.

Nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il nous avoit délivrés d'un si grand péril ce jour là, prenant garde comme nous passions sur le bord de ce lac de ne pas tomber une seconde fois dans un danger pareil à celui dont nous venions de sortir.

L'on peut reconnoître la grandeur de ce lac de Grenade, en ce que la deuxième & troisième journée de notre voyage où nous avions fait pour le moins vingt lieues depuis que nous étions partis, notre chemin en étoit encore tout proche.

Après que nous l'eûmes perdu de vûe, nous entrâmes dans des chemins difficiles & pierreux, qui panchoient plus du côté de la mer du Sud que de celle du Nord.

Et dans tout le reste de notre voyage jusqu'à Carthago, nous ne vîmes rien de considérable que de grands bois du côté de la mer du Sud, où il y a des arbres qui sont fort propres à bâtir de bons navires, plusieurs montagnes & lieux deserts où il nous falut coucher quelquefois deux nuits durant dans les bois ou à la campagne, & fort éloignés d'aucun Village ou des habitations des Indiens.

Nous avions pourtant cette consolation dans tous ces lieux deserts d'avoir toujours un guide avec nous, & que nous y trouvions des cabanes pour nous loger, que les Magistrats des lieux voisins ont fait bâtir pour la commodité de ceux qui voyagent par là.

Enfin après avoir passé une infinité de dangers nous arrivâmes à la Ville de Carthago, que nous ne trouvâmes pas si pauvre qu'on nous avoit dit à Guatimala & à Nicaragua.

Car comme nous fûmes obligez de nous enquerir des Marchands pour changer de l'argent, nous en trouvâmes qui étoient fort riches, & qui trafiquoient par terre & par mer à Panama, & par la mer à Porto-bello, ou à Carthagene, & à la Havane, & de là en Espagne.

Il y a environ quatre cens familles dans la Ville, qui est gouvernée par un Gouverneur Espagnol.

Il y a aussi un Evêché, & trois Convents, deux de Religieux & un de Religieuses.

D'abord que nous fûmes arrivez nous nous mîmes à chercher ce qui nous avoit fait traverser tant de montagnes, de bois, & de deserts, qui étoit de trouver l'occasion de nous embarquer pour aller à Porto-bello ou à Carthagene; nous aprîmes qu'il y avoit une fregate qui étoit sur le point de sortir de la riviere de *los Anzuélos*, & une autre de la riviere de *Suere*; de sorte qu'ayant scû qu'il nous seroit plus commode d'aller à *Suere* qu'à l'autre riviere; parce qu'on trouveroit plus de vivres sur le chemin, plus de villages d'Indiens, & de fermes d'Espagnols, nous nous résolûmes, après avoir demeuré quatre jours à Carthago, d'entreprendre encore un nouveau voyage vers la mer du Nord.

Nous trouvâmes que ce pais étoit montagneux en plusieurs endroits, où il avoit pourtant de certaines valées où l'on recueill-

loit

loit de fort bon blé; que les Espagnols demeuroient en de bonnes fermes, qui aussi bien que les Indiens nourrissoient quantité de pourceaux; mais nous trouvâmes que les villages des Indiens étoient beaucoup differens de ceux que nous avions laissez derriere dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & les habitans rudes & incivils, quoi qu'ils soient autant assujettis par les Espagnols que ceux de ces pais-là.

Nous arrivâmes si à propos à la riviere de *Suere*, que nous ne demeurâmes que trois jours dans une ferme Espagnole qui en est proche, après quoi nous partîmes de ce lieu-là.

Le Maître de la Fregate fut ravi d'avoir nôtre compagnie, & on m'offrit de me conduire pour rien, ne me demandant autre chose sinon que je priaïssé Dieu pour lui, & qu'il nous voulut faire la grace que nous pussions faire nôtre voyage en sûreté, esperant que dans trois ou quatre jours nous serions arrivez.

Les marchandises que nous avions dans nôtre vaisseau n'étoient que du miel, des cuirs, du lard, des farines & des volailles.

Il nous dit que le plus grand danger qu'il y avoit étoit de sortir de la riviere, qui en certains endroits court fort vite, & en d'autres est fort basse, pleine de rochers jusqu'à ce qu'on entre dans la pleine mer.

CHA

CHAPITRE V.

De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la Fregate, sur laquelle ils étoient, par un Maître nommé Diaguillo, qui commandoit une Fregate en course sous un Pavillon Hollandois.

Nous sortîmes fort heureusement de la riviere, mais nous n'eûmes pas fait plus de vingt lieues que nous découvrîmes deux Navires qui faisoient voile tout droit à nous; de sorte que le cœur commença à nous battre, & nous nous aperçûmes que le Maître de la Fregate avoit peur aussi-bien que nous, craignant que ce ne fussent des navires Anglois ou Hollandois.

Mais comme nous n'avions point de canon, ni d'autres armes que quatre ou cinq mousquets & demi douzaine d'épées, nous crûmes que le meilleur pour nous étoit de prendre la fuite, nous confiant en la legereté de notre Vaisseau.

Cela ne nous sauva pourtant pas; car avant que nous eussions fait cinq lieues en fuyant vers Porto-bello, nous découvrîmes de nos hunes que ces deux Navires étoient Hollandois, & qu'ils alloient trop vite pour notre petit Vaisseau, sur lequel l'un d'entr'eux arriva qui étoit un Navire de guerre & trop fort pour nous, qui par une volée

volée de canon nous commanda de baisser les voiles, de sorte qu'il nous falut rendre sans combattre dans l'esperance d'en avoir meilleur quartier.

Je ne scaurois bien représenter la diversité des tristes pensées qui en ce moment là me percerent le cœur, qui étoit encore plus abaissée que les voiles de notre Vaisseau.

Combien de fois me representai-je le visage épouvantable de la mort? & lors que je pensois me consoler & me résoudre, je me voyois en même tems privé d'esperance de retourner jamais en ma patrie où je m'étois tant de fois souhaité.

Enfin je me voyois sur le point de perdre en un moment tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, & contraint d'offrir malgré moi à un Hollandois, ce qui m'avoit été donné de bonne volonté par les Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan, & de Petapa.

Mais toutes ces pensées furent bien-tôt interrompuës par les Hollandois, qui vinrent aborder notre frégate plus vite que nous n'eussions voulu.

Quoi que leurs épées, leurs mousquets & leurs pistolets ne nous donnassent que trop de crainte; néanmoins dans notre malheur nous eûmes quelque sorte de consolation, lors que nous scûmes qui étoit celui qui les commandoit, esperant que comme il avoit pris naissance & été nourri entre les Espagnols, que nous en recevions un traitement plus favorable que des Hollandois qui n'avoient pas grand sujet d'aimer la Nation Espagnole.

Le

Le Capitaine de ce Navire Hollandois qui nous prit étoit un Mulâtre nommé Diaguillo, né & élevé dans la Havane où il avoit encore sa mere, que je vis & avec qui je parlai cette même année, lors que les Gallions y aborderent pour attendre les autres qui devoient venir de Vera-Cruz.

Ce Mulâtre ayant été maltraité par le Gouverneur de Campeche au service duquel il étoit, se voyant au desespoir de n'en pouvoir tirer raison se hazarda dans un bateau & se mit en mer, où il rencontra en même-tems certains Vaisseaux Hollandois, qui attendoient à faire quelque prise.

Dieu voulut qu'il abordât heureusement ces Vaisseaux où il esperoit trouver plus de faveur qu'entre ses Compatriotes, il se rendit à eux, leur promettant de les servir fidèlement contre ceux de sa Nation qui l'avoient maltraité, & même l'on me dit du depuis qu'on lui avoit fait donner le foüet à Campeche.

Ce Mulâtre se montra depuis cela si affectionné & si fidèle aux Hollandois, qu'il acquit beaucoup de réputation entr'eux, & on le maria à une personne de leur Nation, & ensuite il fut fait Capitaine d'un Navire sous ce brave & genereux Hollandois que les Espagnols craignoient tant, & qu'ils nommoient *Pie de palo*, ou jambe de bois.

Ce fut donc ce fameux Mulâtre qui aborda notre frégate avec des soldats, où il n'auroit pas trouvé de quoi récompenser sa peine, n'eût été les offrandes des Indiens que je portois, dont je perdis ce jour-là la valeur de quatre mille pièces de huit en perles,

& pierreries, & près de trois mille en argent comptant.

Les autres Espagnols y perdirent aussi chacun quelques centaines d'écus, qui fut une prise si agréable aux Hollandois, qu'ils en méprisèrent nos marchandises grossieres, de lard, de farines, & de volailles, & notre argent leur fut beaucoup plus doux que tout le miel qui étoit dans notre vaisseau.

J'avois aussi d'autres hardes, comme un lit pour me coucher, quelques livres, des tableaux peints sur du cuivre, & des habits, que je demandai à ce Capitaine Mulâtre, qui considerant mon ordre, me les donna libéralement, en me disant qu'il falloit que je prisse patience, & qu'il ne pouvoit pas disposer autrement de mes perles & de mon argent, se servant aussi du commun proverbe: si la fortune est aujourd'hui de mon côté, demain elle sera du tien, & ce que j'ai gagné aujourd'hui, je le puis perdre demain.

Cela me fit aussi appliquer à moi-même ce que l'on dit ordinairement, que le bien qui est mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup tout ce que l'aveugle devotion des Indiens m'avoit fait acquérir parmi eux; de sorte qu'au lieu de toutes ces offrandes là j'offris ma volonté resignée à celle de mon Dieu, le suppliant de me donner la patience qui m'étoit nécessaire, pour supporter une aussi grande perte que celle que je venois de faire.

J'avoüé que cela étoit rude à la chair & au sang; néanmoins je sentis une certaine vigueur spirituelle venant du Ciel qui me fortifioit au dedans, & qui me fit connoître la

verité de ce que dit Saint Paul au 12. Chapitre de l'Épître aux Hebreux, au verset 17. Qu'il n'y a point de châtement présent qui soit agréable, au contraire qu'il est fâcheux de souffrir, mais qu'après il produit un fruit de Justice à ceux qui sont exercez par là.

Car dès ce jour là je me sentis en repos au dedans de moi-même, & dans une entiere résignation à la volonté de mon Dieu, que je souhaitois être faite en la terre, en la mer, & au dedans de moi, comme elle l'est toujours dans le Ciel.

Quoi que cela fût la meilleure & la principale consolation que je pouvois avoir, néanmoins par la permission du Créateur, je ne laissai pas d'en avoir encore du côté des créatures, en ce qu'il me fût laissé quelques simples & doubles pistoles que j'avois cousuës dans mon matelats, que ce capitaine me fit rendre par honnêteté, & par la considération de mon habit, & dans le pourpoint que j'avois sur moi, qui faisoient presque la somme de mille écus, qu'ils n'avoient point trouvée lors qu'ils avoient fouillé mes hardes.

Après que le Capitaine & les Soldats eurent visité leur prise, ils songerent à se rafraîchir des vivres qui étoient dans nôtre bord; de sorte que cet honnête Corsaire fit un dîné magnifique dans notre fregate où il m'invita, & sachant que j'allois à la Havane, entre plusieurs autres santez, il bût celle de sa mere, me priant de la voir & de lui faire ses recommandations, & que pour l'amour d'elle il m'avoit traité aussi civilement qu'il lui avoit été possible. De

De plus il nous dit encore étant à table que pour l'amour de moi il nous vouloit rendre notre fregate, afin que nous pussions retourner à terre, & que je pusse trouver quelque voye plus assurée que celle-là pour aller à Porto-bello, & poursuivre mon voyage en Espagne.

Après dîné je conferei avec le Capitaine tout seul, & lui dis que je n'étois point Espagnol, mais Anglois de naissance, lui montrant la permission que j'avois eue de Rome pour retourner en Angleterre, & partant qu'étant d'une Nation qui n'étoit pas ennemie des Hollandois, j'esperois qu'il me feroit rendre ce qui m'appartenoit.

Mais tout cela ne servit de rien, & s'étant déjà rendu maître de tout ce qui étoit dans notre Vaisseau, il me répondit qu'il eût bien voulu pour m'obliger que cela eût dépendu de lui, mais qu'il falloit que je souffrisse avec ceux avec qui je m'étois trouvé, & que je pouvois aussi-tôt reclamer toutes les autres marchandises qui étoient dans le Vaisseau.

Je le priai ensuite de me vouloir ramener avec lui en Hollande, afin que de là je pusse m'en aller en Angleterre, ce qu'il me refusa aussi, me disant qu'il alloit d'un lieu dans un autre, & qu'il ne sçavoit pas quand il pourroit retourner en Hollande, que tous les jours il étoit sur le point de se battre avec quelque Navire Espagnol, & que si cela arrivoit, ses Soldats pendant la chaleur du combat, me pourroient faire du mal, dans l'imagination que je pourrois leur nuire étant dans le Vaisseau, s'ils étoient pris des Espagnols.

Par

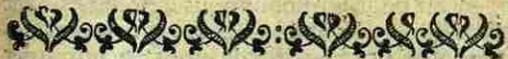
Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu ; c'est pourquoi comme j'avois fait ci-devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du Navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour, & le lendemain à décharger les Marchandises de notre frégate dans leur Vaisseau, pendant que comme prisonniers, nous étions transportez ça & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfaits d'avoir notre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de notre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de notre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des fouliers & des bottes ; car ils emportèrent tout, à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la frégate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre, dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la sorte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui étoient bien fâchez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le Maître qu'ils apelloient renégat, & enfin

enfin d'autres qui louïoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie, & tous ensemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions sortis, où en montant la rivière nous pensâmes faire naufrage & perdre la vie, après avoir perdu nôtre bien.



CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

Lors que nous mîmes pied à terre, les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous étoit arrivé ; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent, & la plus part de leurs meilleurs habits, mais ils avoient réservé quelques Lettres de change, dont ils devoient être payez à Porto bello, & j'eusse bien voulu en avoir autant, au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment là nous ne sçavions de quel côté nous tourner. Nous fîmes dessein d'aller à la Riviere de *los Anzuetas*, mais l'on nous dit qu'il falloit necessairement que les frégates qui y étoient fussent parties, ou du

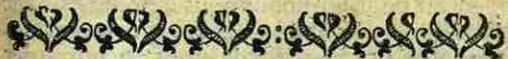
Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu ; c'est pourquoi comme j'avois fait ci-devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du Navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour, & le lendemain à décharger les Marchandises de notre frégate dans leur Vaisseau, pendant que comme prisonniers, nous étions transportez ça & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfaits d'avoir notre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de notre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de notre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des souliers & des bottes ; car ils emportèrent tout, à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la frégate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre, dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la sorte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui étoient bien fâchez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le Maître qu'ils apelloient renégat, & enfin

enfin d'autres qui louoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie, & tous ensemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions sortis, où en montant la rivière nous pensâmes faire naufrage & perdre la vie, après avoir perdu nôtre bien.



CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

Lors que nous mîmes pied à terre, les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous étoit arrivé ; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent, & la plus part de leurs meilleurs habits, mais ils avoient réservé quelques Lettres de change, dont ils devoient être payez à Porto bello, & j'eusse bien voulu en avoir autant, au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment là nous ne sçavions de quel côté nous tourner. Nous fîmes dessein d'aller à la Riviere de *los Anzuetas* ; mais l'on nous dit qu'il falloit nécessairement que les frégates qui y étoient fussent parties, ou du

moins qu'elles le feroient avant que nous y fussons arrivez, & que si elles ne s'étoient point arrêrees sur le bruit qui étoit venu des Navires Hollandois qui étoient en mer, qu'il falloit qu'elles fussent déjà prises, ou qu'elles ne pouvoient pas manquer de l'être, aussi bien que nous l'avions été.

C'est pourquoi nous nous résolumes avec l'assistance charitable des Espagnols des environs de ce lieu-là, de nous en retourner à Carthago, & de là prendre quelque ordre meilleur que celui que nous avions tenu.

Par le chemin nous nous entretenmes de ce que chacun de nous avoit sauvé, & les Espagnols se vantoient qu'ils avoient encore des lettres de change qui leur seroient acquitées à Carthago, & qu'ils auroient de l'argent par ce moyen; mais je ne leur voulus point déclarer ce que j'avois, je leur dis seulement que j'avois aussi sauvé quelque chose; de sorte que nous demeurâmes tous d'accord de faire paroître notre pauvreté pendant tout le chemin, afin que les Indiens & les Espagnols eussent pitié de nous, & nous temoignassent de la compassion pour la perte que nous avions faite.

Lors que nous fumes arrivez à Carthago, chacun temoigna être touché de notre malheur, & l'on fit des quêtes pour nous.

Et comme l'on attendoit de moi que je dirois la Messe, & pourrois prêcher, lors que j'en serois prié, je m'appliquai en sorte que je recommençai à me munir d'argent par ce moyen.

Néanmoins, comme je vis bien que dans un

un païs pauvre comme celui-là & où j'étois peu connu, je ne pouvois pas faire grand chose pour m'en retourner avec honneur en Angleterre; je me vis encore tenté de retourner à Guatimala, où j'étois assuré d'être bien reçu par mes amis, & de m'y établir jusqu'à ce que j'eusse encore recüeilli de quoi m'en retourner.

Mais ayant remarqué que Dieu étoit courroucé contre moi, & m'avoit justement privé de tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, je pris une ferme résolution de continuer mon chemin pour m'en retourner en mon Païs, quand même j'aurois dû mandier mon pain sur le chemin.

Mais de peur d'être soupçonné par les Espagnols, & d'avoir du déplaisir pour ne pas faire les fonctions de ma profession, je me résolus de recevoir ce que l'on me donneroit en qualité d'étranger & de voyageur, pour mes prédications & les autres exercices publics que l'on desireroit que je fisse.

Ayant donc repris le courage, & étant toujours résolu de m'en retourner en Angleterre, je m'informai à Carthago par quel moyen jè pourrois aller à Porto-bello; mais cette porte où je pouvois avoir esperance étoit encore fermée, quoi que ma confiance en Dieu ne fut point diminuée.

En ce tems-là il arriva à Carthago environ trois cens mulets qui n'avoient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols, & Nègres de Comayaga & Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des montagnes de Veragua pour les vendre à Panama.

Ce commerce qui se fait tous les ans, est le seul qui se fait par terre de Guatimala, de Comayagua, & de Nicaragua à Panama, au-delà de cet isthme ou espace de terre qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Ce chemin est fort dangereux, non seulement à cause des mauvais chemins, des rochers & des montagnes qu'il faut passer, mais aussi à cause de plusieurs Nations barbares qu'il y a que les Espagnols n'ont pas encore assujetties, qui font souvent des insultes & tuent ceux qui passent avec des mulets à travers de leur País, particulièrement s'ils font la moindre chose qui leur déplaît.

Mais nonobstant toutes ces difficultez, je ne laissai pas de penser à faire ce chemin, avec les mulets & les Espagnols qui s'en alloient par terre à Panama; & les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie étoient aussi presque de même avis que moi, mais la Providence divine qui conduit bien mieux les affaires des hommes qu'ils ne scauroient faire eux-mêmes, nous fit quitter ces pensées pour nôtre bien & pour nôtre salut, comme nous vîmes bien-tôt après.

Car nous apprîmes à Nicoya qu'une partie de ces Espagnols & de ces muletiers avoient été tuez par les barbares, qui nous auroient tuez comme eux si nous eussions entrepris ce périlleux voyage, dont je fus dissuadé à Carthago par plusieurs personnes qui avoient de l'amitié pour moi, qui me représenterent non seulement le danger qu'il y avoit de tomber entre les mains de ces barbares Indiens, mais aussi la difficulté de trayerser les mon-

ta-

tagnes, dont je ne pourrois jamais venir à bout sans courir le hazard de perdre la vie.

Ayant donc quitté ce dessein, les Marchands qui nous témoignoient de l'amitié, nous conseillèrent de voir si la mer du Sud ne nous seroit point plus favorable que celle du Nord, & pour cet effet d'aller à Nicoya & delà à Chira & au Golphe des Salines, où sans doute nous trouverions à nous embarquer pour Panama.

Nous étions bien résolus de suivre tous les bons avis qu'on nous donneroit; mais nous scavions bien aussi que c'étoit la dernière chose que nous avions à faire, & la fin de toutes nos esperances, & que si cela nous manquoit, il ne nous restoit plus d'autre voye pour aller à Panama, que comme des desesperés nous en aller hazarder nôtre vie à traverser les montagnes de Veragua, & passer sans guide & sans escorte par le País des barbares qui avoient massacré les Espagnols, ou nous en retourner par le chemin que nous étions venus à Realejo, où nôtre esperance pouvoit aussi être frustrée, & que peut-être il nous faudroit attendre un an avant que nous eussions trouvé à nous embarquer pour Panama.

C'est pourquoi nous nous résolûmes de suivre le conseil que nos amis nous avoient donné d'aller à Nicoya & de là au Golphe des salines; où je dis en riant aux trois Espagnols qui étoient avec moi que si nous n'y faisons rien, il falloit que comme Hercule nous y fissions ériger une colonne, & y graver nos noms, avec cette inscription, non plus

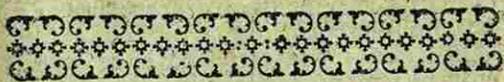
ultra.

ultra, parce qu'au delà il n'y avoit plus de Port ni de Havre où nous pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus que nous avions fait pour venir à bout de nôtre dessein ; mais moi particulièrement qui n'avois pas seulement surpassé tous les Anglois qui avoient été en ce païs-là, mais qui avois fait par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya pour le moins six cens-lieuës ; ou dix-huit cens milles d'Angleterre en allant du Nord au Sud ; outre ce que j'avois fait depuis la Vera Cruz, jusqu'à Mexique, & de Guatimala à la Vera-Paz & à Puerto de Cavallos ou Gofodulce, & de là à Truxillo, & puis en retournant de là à Guatimala, qui font pour le moins treize ou quatorze cens milles d'Angleterre de plus, ce que je pensois faire graver sur une colonne à Nicoya pour en conserver la mémoire à jamais.

Mais j'espère que ce qui ne s'est pas fait en ce lieu-là le sera par le moyen de mon livre, & que mon Histoire comme elle est fidèle & véritable sera un monument perpétuel d'un voyage de onze cens lieuës ou trois milles trois cens milles qu'un Anglois a faits par terre dans le continent de l'Amérique, outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-bello jusqu'à Carthagene, & de là à la Havane.

CHA-



CHAPITRE VII.

Leur départ de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya ; le négoce qui s'y fait & la description d'une ceinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya étoit fort montagnueux, rude & defagréable ; car nous ne trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non-seulement étoient fort petits, mais où les habitans étoient aussi fort pauvres & misérables.

Néanmoins Nicoya est un fort beau Village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de Salazar qui étoit Alcade Major, qui nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à present il n'y eût point de Navire ni de Frégate dans le Golphe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant pas qu'il n'y en vint bien-tôt quelque une de Panama pour charger du sel & d'autres marchan-

ultra, parce qu'au delà il n'y avoit plus de Port ni de Havre où nous pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus que nous avions fait pour venir à bout de nôtre dessein; mais moi particulièrement qui n'avois pas seulement surpassé tous les Anglois qui avoient été en ce païs-là, mais qui avois fait par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya pour le moins six cens-lieuës; ou dix-huit cens milles d'Angleterre en allant du Nord au Sud; outre ce que j'avois fait depuis la Vera Cruz, jusqu'à Mexique, & de Guatimala à la Vera-Paz & à Puerto de Cavallos ou Gofodulce, & de là à Truxillo, & puis en retournant de là à Guatimala, qui font pour le moins treize ou quatorze cens milles d'Angleterre de plus, ce que je pensois faire graver sur une colonne à Nicoya pour en conserver la mémoire à jamais.

Mais j'espère que ce qui ne s'est pas fait en ce lieu-là le sera par le moyen de mon livre, & que mon Histoire comme elle est fidèle & véritable sera un monument perpétuel d'un voyage de onze cens lieuës ou trois milles trois cens milles qu'un Anglois a faits par terre dans le continent de l'Amérique, outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-bello jusqu'à Carthagene, & de là à la Havane.

CHA-



CHAPITRE VII.

Leur départ de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya; le négoce qui s'y fait & la description d'une ceinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya étoit fort montagnueux, rude & defagréable; car nous ne trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non-seulement étoient fort petits, mais où les habitans étoient aussi fort pauvres & misérables.

Néanmoins Nicoya est un fort beau Village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de Salazar qui étoit Alcade Major, qui nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à present il n'y eût point de Navire ni de Frégate dans le Golphe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant pas qu'il n'y en vint bien-tôt quelque une de Panama pour charger du sel & d'autres marchan-

chandises, comme ils avoient accoutumé de faire tous les ans.

La saison où nous arrivâmes en ce lieu-là, étoit un tems propre pour moi pour recueillir encore quelque argent après la grande perte que j'avois faite; car c'étoit en Carême qui est le tems de la plus grande moisson des Religieux; parce que comme j'ai déjà dit ci-devant, ils recueillent beaucoup d'argent des offrandes qui leur sont faites lors qu'ils confessent & administrent la Communion aux Indiens.

La saison & le Religieux Cordelier qui avoit la charge de ce village, m'étoient fort commodes, dans un tems où je ne pouvois pas me dispenser de faire les exercices de ma profession, sans donner un juste sujet aux Espagnols de me soupçonner & de me blâmer avec raison.

Ce Religieux étoit Portugais, qui environ trois semaines avant que j'arrivasse en ce lieu avoit eu un grand démêlé avec l'Alcade Major Juste de Salazar, pour défendre les Indiens que Salazar maltraitoit extrêmement.

Car il les employoit comme des esclaves à son service & celui de sa femme, sans leur payer le salaire de leur travail qu'ils avoient gagné à la sueur de leur visage, les faisant travailler aussi bien les Dimanches que les autres jours.

Mais le Religieux ne pouvant souffrir cela, leur défendit expressément en chaire de le faire à l'avenir, & de ne plus obéir aux ordres injustes de leur Alcade Major.

Juste de Salazar qui avoit été nourri à la

guer-

guerre, & qui avoit servi autrefois dans la Citadelle de Milan, crût que ce lui seroit une grande honte de souffrir d'être traité de la sorte par un Religieux, qui le vouloit contrôler en sa Charge, & le priver des moyens dont il avoit accoutumé de tirer du lucre & du profit.

C'est pourquoi après s'être dit plusieurs injures l'un à l'autre, il vint un jour tout en colere dans la maison du Religieux avec son épée nuë, où sans doute il l'auroit tué, s'il n'en eût été empêché par quelques Indiens qui s'y trouverent.

Le Religieux qui étoit aussi prompt que lui, s'imaginant qu'il n'oseroit le toucher à cause de son ordre de Prêtrise de peur d'être excommunié, au lieu de s'enfuir faisoit le fier & le brave en le défiant de le fraper, ce qui augmenta encore la colere de Salazar, de sorte qu'en levant son épée pour lui en donner sur la tête, & le Religieux voulant pater le coup avec la main, il lui abattit deux doigts, & auroit redoublé son coup encore plus dangereusement, si des Indiens ne se fussent pas mis entr'eux deux pour les separer, & renfermé le Religieux dans sa chambre.

Juste Salazar fut ensuite de cela excommunié; mais à cause que c'étoit un homme qui avoit beaucoup de credit, l'excommunication fut bien tôt levée par l'Evêque de Costantica.

Ensuite de quoi il fit ses plaintes contre le Religieux à la Chancellerie de Guatimala, où il s'assuroit par le moyen de ses amis & de son argent il viendroit bien-tôt à bout de ce

pauvre Prêtre mendiant, comme il arriva après: car il fit en sorte qu'on fit venir le Religieux à la Cour, où il eût tant de crédit qu'il le fit enfin ôter de Nicoya.

En ce tems-là le Religieux se tenoit clos en sa maison, & gardoit la chambre sans vouloir aller à l'Eglise pour dire la Messe, ni prêcher, ni confesser personne, à quoi la saison où l'on étoit alors l'obligeoit particulièrement, mais il avoit fait en sorte de se faire assister par un autre Religieux, qui étant seul ne pouvoit pas suffire à prêcher, à confesser & à administrer la Communion à un si grand nombre d'Indiens, d'Espagnols, de Nègres & de Mulâtres, qui venoient à lui du Village & de la Campagne, pour faire leurs dévotions.

De sorte qu'ayant scû que j'étois arrivé en ce lieu-là, il me fit prier de le vouloir assister en ces sortes d'emplois, & que pour mes peines j'aurois sa table, & un écu chaque jour pour dire la Messe; outre ce que le peuple offrirait volontairement, & sans compter aussi mes sermons dont je serois bien récompensé.

Je demurai dans ce Village depuis la seconde semaine du Carême jusqu'à Pâques, où je gagnai environ cent cinquante écus, tant par trois sermons que je fis à dix écus chacun, que par mes gages ordinaires & les offrandes que je reçûs.

La semaine avant Pâques nous eûmes avis qu'il y avoit une frégate de Panama qui étoit arrivée au Golphe des Salines, ce qui nous donna beaucoup de joie; car ce long retardement commençoit déjà à nous faire peur.

Le Maître de la frégate vint à Nicoya qui est comme la Cour de ces quartiers là, & les trois Espagnols & moi fîmes marché avec lui pour nôtre passage jusqu'à Panama.

Aux environs de Chira, du Golphe des Salines & de Nicoya, il y a quelques fermes d'Espagnols, & quelques petits villages d'Indiens que l'Alcade Major employe tous comme des esclaves, à filer pour lui une certaine herbe qu'on appelle de la Pite, qui est une Marchandise fort estimée en Espagne, particulièrement celle qui est teinte à Micoza & aux environs en couleur de pourpre, & pour cet effet il y a quantité d'Indiens qui sont obligés d'aller sur le bord de la mer, pour chercher certains coquillages avec quoi l'on fait la teinture du pourpre.

Purpura est une espèce de coquillage, ou de poisson à coquille qui vit ordinairement sept ans; il se cache environ au lever de la canicule, & continuë ainsi caché trois cens jours durant, on les ramasse au Printems, & en les frottant l'un contre l'autre, ils rendent une certaine salive ou glaire épaisse comme de la cire molle; mais cette teinture si renommée pour les habits est dans la gueule du poisson, & la plus fine est dans une petite veine blanche, n'y ayant rien dans le reste du corps qui n'est de nul usage.

Le drapeau de Segovie qui en est teint, à cause de la richesse de cette teinture, se vend jusqu'à vingt écus l'aune, & il n'y a que les plus grands Seigneurs d'Espagne qui s'en servent, comme faisoient autrefois les nobles à Rome où on lui donnoit le nom de pourpre de Tyr.

Il y a aussi une grande diversité de coquillages qui servent à d'autres sortes de teintures, en si grand nombre qu'il n'y a point de lieu où il s'en trouve tant qu'en celui-là.

Les principales Marchandises qui se trouvent à Chira & au Golphe des Salines, sont du sel, du miel, du mahis, du froment & des volailles, que l'on envoie tous les ans par des frégates à Panama, d'où ces frégates partent exprès pour venir querir ces marchandises, avec cette Pite teinte en pourpre dont je viens de parler.



CHAPITRE VIII.

Leur départ du Port des Salines sur la Mer du Sud, & leurs diverses aventures jusqu'à Panama.

LA Frégate qui y arriva lors que nous y étions fut bien-tôt chargée de toutes ces Marchandises, & nous fîmes état qu'après nous être embarquez dedans nous serions dans cinq ou six jours à Panama.

Mais comme nous avions été ci-devant souvent traversés, nous ne le fîmes pas moins en ce voyage: car quoi qu'il ne fut pas long, nous eûmes à combattre un mois durant contre les vents, la mer & les courants comme on les appelle, qui sont aussi vites que ceux des Rivières.

Dès

Dès le premier jour que nous partîmes, nous fûmes emportés par le vent & la tourmente vers le Péru jusques sous la ligne équinoxiale, où les orages & la chaleur excessive nous mirent en tel état, que nous desespérions presque de notre vie.

Mais après avoir passé huit jours, où de moment à autre nous n'attendions que la mort, il plût à Dieu, en qui & par qui toutes les créatures ont leur vie, leur mouvement & leur être, de nous donner de nouvelles esperances de vie, en nous envoyant un vent favorable qui nous tira de ces chaleurs équinoxiales & de cette mer orageuse, & nous emporta vers les Isles de Perles & Puerto de Chame, qui sont du côté Meridional des montagnes de Veragua, d'où nous esperions en deux jours au plus pouvoir arriver & mouiller l'ancre à Panama.

Mais nous fûmes bien-tôt frustrés de cette esperance, car le vent se calma aussi-tôt, & ces courants pendant quinze jours nous firent presque autant reculer durant la nuit, que nous pouvions avancer pendant le jour.

Que si Dieu n'eût eu pitié de nous en ce lieu-là, sans doute que nous serions périés en voulant ainsi aller contre ces courants; car quoi que nous ne manquassions pas de vivres, nous avions une si grande disette de breuvage, que pendant quatre jours nous ne bûmes pas une seule goutte de vin ni d'eau, ni d'aucune autre liqueur qui pût étancher nôtre soif, ce qui m'obligea aussi bien que

Z 3

plu-

Il y a aussi une grande diversité de coquillages qui servent à d'autres sortes de teintures, en si grand nombre qu'il n'y a point de lieu où il s'en trouve tant qu'en celui-là.

Les principales Marchandises qui se trouvent à Chira & au Golphe des Salines, sont du sel, du miel, du mahis, du froment & des volailles, que l'on envoie tous les ans par des frégates à Panama, d'où ces frégates partent exprès pour venir querir ces marchandises, avec cette Pite teinte en pourpre dont je viens de parler.



CHAPITRE VIII.

Leur départ du Port des Salines sur la Mer du Sud, & leurs diverses aventures jusqu'à Panama.

LA Frégate qui y arriva lors que nous y étions fut bien-tôt chargée de toutes ces Marchandises, & nous fîmes état qu'après nous être embarqués dedans nous serions dans cinq ou six jours à Panama.

Mais comme nous avions été ci-devant souvent traversés, nous ne le fîmes pas moins en ce voyage: car quoi qu'il ne fut pas long, nous eûmes à combattre un mois durant contre les vents, la mer & les courants comme on les appelle, qui sont aussi vites que ceux des Rivières.

Dès

Dès le premier jour que nous partîmes, nous fûmes emportés par le vent & la tourmente vers le Péru jusques sous la ligne équinoxiale, où les orages & la chaleur excessive nous mirent en tel état, que nous desespérions presque de notre vie.

Mais après avoir passé huit jours, où de moment à autre nous n'attendions que la mort, il plût à Dieu, en qui & par qui toutes les créatures ont leur vie, leur mouvement & leur être, de nous donner de nouvelles esperances de vie, en nous envoyant un vent favorable qui nous tira de ces chaleurs équinoxiales & de cette mer orageuse, & nous emporta vers les Isles de Perles & Puerto de Chame, qui sont du côté Meridional des montagnes de Veragua, d'où nous esperions en deux jours au plus pouvoir arriver & mouiller l'ancre à Panama.

Mais nous fûmes bien-tôt frustrés de cette esperance, car le vent se calma aussi-tôt, & ces courants pendant quinze jours nous firent presque autant reculer durant la nuit, que nous pouvions avancer pendant le jour.

Que si Dieu n'eût eu pitié de nous en ce lieu-là, sans doute que nous serions périés en voulant ainsi aller contre ces courants; car quoi que nous ne manquassions pas de vivres, nous avions une si grande disette de breuvage, que pendant quatre jours nous ne bûmes pas une seule goutte de vin ni d'eau, ni d'aucune autre liqueur qui pût étancher nôtre soif, ce qui m'obligea aussi bien que

Z 3

plu-

plusieurs autres à boire mon urine, & à me rafraichir la bouche avec des bales de plomb; ce qui nous rafraichissoit un peu; mais cela n'étoit pas capable de satisfaire long-tems la nature; si Dieu par sa Providence ne nous eût envoyé un vent qui pendant le jour nous tira tout à fait hors de ces courants.

Les premieres pensées que nous eûmes alors furent d'aborder au Continent, ou à quelqu'une des Isles qui étoient en grand nombre là autour pour y chercher de l'eau; parce que nous n'en pouvions plus & ne faisons que languir de soif.

Le Capitaine du Navire n'y vouloit point consentir, nous assurant que ce jour-là il nous mettroit à terre à Panama; mais comme nous ne pouvions passer plus outre sans avoir de quoi boire; à moins que de nous résoudre qu'après que nous serions morts, l'on nous déchargeroit à Panama, nous crûmes que ce seroit acheter trop cher cette promesse-là; puis qu'il y alloit de notre vie & que nous ne pouvions pas encore subsister un jour en cet état; de sorte que voyant que le vent s'affoiblissoit; nous le priâmes tous d'aborder en quelque Isle où nous pussions trouver de l'eau, ce qu'ayant refusé de faire; les trois Espagnols & quelqu'autres Matelots se mutinerent, & ayant mis l'épée à la main le menacerent de le tuer, si tout à l'heure il n'aborderoit quelqu'une de ces Isles.

De sorte que ne prenant pas plaisir à voir la pointe de ces épées contre sa poitrine, il fit tourner la prouë de son Vaisseau vers deux ou trois Isles qui n'étoient qu'à environ deux ou trois heures de chemin de nous.

Lors-

Lorsque nous en aprochâmes nous mouillâmes l'ancre & mimés notre bateau en mer; où chacun se croyoit bien heureux qui pouvoit y entrer; afin d'aller à terre boire de l'eau à son aise.

La premiere Isle où nous débarquâmes étoit inhabitable de ce côté-là; où nous fûmes long-tems à courir en divers endroits; sans faire autre chose que nous échauffer & nous alterer davantage.

Pendant que chacun couroit de côté & d'autre pour trouver une fontaine & toujours en vain; je me perdis dans les bois; ayant mes fouliers tout déchirez; à cause des rochers & des ronces & lieux difficiles où j'avois passé; & ma compagnie se rembarqua dans le bateau pour aller dans une autre Isle; me laissant tout seul dans les bois.

Comme j'en fus sorti; & que je trouvai que le bateau s'en étoit allé je me crus perdu; croyant qu'ils avoient trouvé de l'eau; & étoient retournez au vaisseau; & que ne m'ayant pas trouvé ils hausseroient les voiles & s'en iroient à Panama.

Me voyant en cette peine; j'appellai ceux du navire; mais comme je vis que ma voix étoit trop foible pour aller jusqu'à eux; je me mis à courir çà & là à travers les rochers pour voir si je ne verrois point le bateau que je découvriss n'être point auprès du vaisseau; & que je remarquai après être proche de l'autre Isle; joignant celle où je m'étois égaré.

Cela me fit croire qu'ils ne m'abandonneroient pas; & qu'ils me viendroient querir quand ils auroient trouvé de l'eau; de sorte

Z. 4.

que

que je descendis des rochers & m'en vins sur le rivage, où je trouvai des arbres qui faisoient de l'ombrage, & quelques petits fruits qui me rafraîchirent la bouche un peu de tems; mais j'avois une si grande chaleur dans le corps que je ne croyois pas en pouvoir jamais réchaper, tant à cause de cette chaleur, que des foiblesses & des défaillances qui me prenoient à tout moment.

Enfin la pensée me vint de me baigner, & de me mettre en la mer jusqu'au cou pour me rafraîchir; de sorte que je me dépouillai, & après avoir demeuré quelque tems dans l'eau, je m'en revins sous l'ombrage de ces arbres, où je tombai dans un si profond sommeil, que le bateau étant venu pour me querir, quelque bruit que les matelots fissent pour m'appeler, je ne me réveillai point, ce qui les fit appréhender que je ne fusse mort, jusqu'à ce qu'étant descendus à terre, & m'ayant cherché les uns d'un côté & les autres d'un autre, l'un d'entr'eux me trouva qui me réveilla, sans quoi j'étois au hazard d'être dévoré par quelque bête sauvage, ou de périr tout seul misérablement en cette Isle après que la fregate s'en seroit allée.

Lors qu'on me réveilla j'eus bien de la joye de voir ma compagnie ordinaire, & la première chose dont je m'enquis fût s'ils avoient trouvé de l'eau? à quoi ils me répondirent que je n'avois qu'à me lever & à me réjouir, & qu'ils n'avoient pas seulement trouvé de l'eau; mais aussi des oranges & des citrons dans une autre Isle, où ils avoient rencontré des Espagnols qui y demeuroient.

Je m'en allai en diligence avec eux au bateau,

teau, où aussi-tôt que je fus entré l'on me donna à boire tant que je voulus.

L'eau étoit tiède & trouble, parce qu'ils ne l'avoient sçû puiser qu'en même-tems ils ne broüillassent le fond de la fontaine & n'emportassent du gravier avec l'eau, ce qui la faisoit paroître ainsi trouble & boueuse.

Mais nonobstant cela j'en bûs un pot tout entier, que la foiblesse de mon estomac ne pouvant supporter, il falut que je la vomisse à l'heure-même; l'on me fit manger aussi une orange & un citron; mais mon estomac les rejetta comme il avoit fait l'eau, & en allant à notre fregate je tombai dans une telle foiblesse, qu'on eroyoit que j'expirerois avant que d'être à bord.

Lorsque nous y fûmes arrivez je demandai encore de l'eau, mais elle ne fût pas plutôt dans mon estomac qu'il fallut la rejeter; après quoi l'on me mit au lit avec une fièvre ardente qui me tint toute la nuit, n'attendant que la mort & que la mer me serviroit de tombeau.

Le maître du navire voyant que le vent s'étoit changé, se trouva bien empêché, appréhendant qu'avec ce vent-là il ne pût jamais arriver à Panama.

C'est pourquoi il voulut tenter une voye qu'il n'avoit pas encore essayée, qui étoit de passer entre les deux Isles où nous avions été chercher de l'eau, sachant que le vent qui nous étoit contraire de ce côté-ci, nous seroit favorable de l'autre côté des Isles.

Sur le soir, il fit lever l'ancre & mettre à la voile, résolu de faire passer sa fregate entre les deux Isles; mais l'événement montra com-
bien

bien cette tentative étoit périlleuse, & que c'étoit plutôt un coup de desespoir qu'une affaire bien concertée.

Je puis bien dire que j'étois alors couché dans le lit de la mort, sans me soucier de quel côté le maître du vaisseau ou la fortune me voudroient conduire, pourvu que Dieu reçût mon ame au Ciel.

La fregate ne fût pas si-tôt entrée dans le détroit qui étoit entre ces deux Isles, qu'étant emportée par la violence du courant trop proche de terre, elle donna sur un rocher, de sorte que le gouvernail en fut enlevé & presque emporté hors des mains du Pilote, qui se mit à crier, O très-sainte Vierge, aidez-nous, car sans votre secours nous allions périr.

Ce cri-là & le bruit de tous ceux qui étoient dans le vaisseau me donnerent une frayeur mortelle, dont il plût pourtant à la bonté de Dieu de me garantir & toute la compagnie, par la peine & le soin que les mariners prirent toute la nuit de tirer la fregate de dessus ce rocher par le moyen de leur bateau, après que le courant l'eut fait toucher trois fois dessus ce roc.

Après avoir passé cette fâcheuse nuit nous retirâmes le matin notre petit navire de tous ces dangers, en sortant du milieu de ces deux Isles pour venir de l'autre côté, d'où nous fîmes voile fort heureusement vers Panama.

Ce matin-là mon estomac s'étant fortifié, je commençai à manger & à boire & à me promener sur le tillac prenant plaisir de voir ces belles Isles proche desquelles nous passions.

Sur

Sur le soir nous arrivâmes au Port de Perico où nous mouillâmes l'ancre, attendant qu'on viendrait visiter le vaisseau le lendemain matin; mais cette nuit-là le maître du navire étant descendu à terre, le vent se changea & fit une si grosse tourmente que nous perdîmes notre ancre & dérivâmes presque jusqu'à la Pacheque, appréhendant d'être emportez si loin dans l'Océan, que nous aurions bien de la peine à pouvoir retourner à Panama.

Mais ce grand Dieu à qui la mer & les vents obéissent, changea cet orage en un vent favorable qui nous conduisit une seconde fois à Perico, où après que l'on nous eut visités nous allâmes à pleines voiles à Panama.

Comme nous fûmes proche du Port, n'ayant point d'ancre dans notre vaisseau le vent nous repoussa encore en arriere, & si le maître du navire ne nous eut envoyé une ancre nous serions encore retournés à Pacheque ou même au de-là.

Mais par le moyen de cette ancre nous demeurâmes toute cette nuit-là à Perico, étant tout étonné de ce qu'il nous arrivoit tant de traverses, de sorte que quelques-uns disoient qu'il falloit que nous fussions enforcelez, ou bien qu'il y avoit quelque excommunié parmi nous, & que s'ils savoient qui c'étoit ils le jetteroient hors le bord.

Pendant qu'ils tenoient tous ces discours le vent se changea encore, & après que nous eûmes levé l'ancre nous poursuivîmes notre route à Panama, où il plût à Dieu que nous arrivassions enfin heureusement.

CHA-



CHAPITRE IX.

Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Pérou que d'ailleurs, & de son Gouvernement, avec le voyage de l'Auteur jusqu'à Venta de Cruzes & sur la Rivière de Chiagre.

Comme je me portois assez bien alors, je ne m'arrêtai pas long-tems dans la fregate où j'avois crû devoir finir mes jours, mais je descendis aussi-tôt à terre, & m'en allai au Convent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique où je demeurai près de quinze jours, pendant lesquels j'eus le loisir de remarquer tout ce qu'il y avoit de considérable dans cette Ville.

Elle est gouvernée comme Guatimala par un Président avec six Conseillers & une Chancellerie ou Audiance Royale, & c'est aussi le siege d'un Evêque.

Elle est beaucoup mieux fortifiée du côté de la mer du Sud qu'aucun autre Port que j'aye vû de ce côté-là, avec diverses piéces de canon qui sont placées pour la défense du Port.

Mais les maisons sont les plus foibles de toutes celles que j'ai vûes par tout où j'ai été, à cause qu'il est fort difficile d'y recouvrer de la chaux & de la pierre, de sorte qu'à cause

cause de cela & de la grande chaleur qu'il y fait, la plus grande partie des maisons ne sont bâties que de bois.

La maison du Président, & les murailles mêmes des plus belles Eglises ne sont faites d'autre chose que de planches, qui leur servent au lieu de pierres & de briques, & même au lieu de tuiles pour en couvrir la faite de leurs maisons.

La chaleur y est si grande que l'habillement ordinaire des habitans n'est autre chose qu'un pourpoint de toile d'échiqueté, avec des chausses de taffetas ou de quelque autre étoffe legere.

Le poisson, les fruits & les herbage y sont en plus grande abondance que la viande, l'eau fraîche du Cocos est le brùvage que les femmes aiment le mieux, quoi qu'il y ait aussi beaucoup de chocolate & quantité de vins de Péru.

Les Espagnols qui demeurent en cette Ville là sont fort adonnez à leurs plaisirs, & particulièrement aux femmes, les Nègreses qui y sont en grand nombre, riches & galantes, étant les principaux objets de leurs amours déreglez.

L'on tient que c'est une des plus riches Villes de toute l'Amérique, ayant commerce par terre & par la Rivière de Chiagre avec la mer du Nord, & par la mer du Sud avec tout le Péru, les Indes Orientales, le Mexique & les Hondures.

C'est là que l'on transporte les plus grandes richesses du Péru en deux ou trois grands Navires, qui mouillent l'ancre au Port de Périco, qui est à trois lieues de la Ville; car le flux

flux & le reflux de la mer est si grand en ce lieu là, que cela empêche que les grands Vaisseaux n'en aprochent de plus près, le reflux s'étendant à plus d'une lieue de la Ville, & laissant une grande étendue de vases à sec, ce qui rend ce lieu là mal sain, à quoi contribuent aussi divers autres endroits marécageux qui sont aux environs de la Ville.

Il y a environ cinq mille habitans, & l'on y entretient du moins huit Monasteres de Religieux & de Religieuses.

J'aprehendois beaucoup la chaleur, c'est pourquoi je fis aussi tout mon possible pour for tir bien-tôt de-là.

J'avois le choix d'aller en compagnie, ou par terre, ou par eau, pour me rendre à Portobello.

Mais considerant la difficulté qu'il y avoit à passer les montagnes en allant par terre, je me resolut d'aller par la Riviere de Chiagre, de sorte que sur minuit je partis de Panama, pour aller à Venta de Cruzes, qui est à dix ou douze lieues de là.

Le chemin pour y aller est pour la plüpart plat & uni, & très-agréable le matin & le soir.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à Venta de Cruzes, où il n'y demeure que des Mulâtres & des Nègres qui conduisent les bateaux plats dont l'on se sert pour porter les Marchandises à Portobello.

Je fus fort bien reçu de tous ces gens-là, qui me prierent de leur vouloir prêcher le Dimanche suivant, ce que je fis, & ils me donnerent vingt écus pour mon Sermon & pour la Procession.

CHA-



CHAPITRE X.

Description de la Riviere de Chiagre, depuis Venta de Cruzes, où l'Auteur s'embarqua jusqu'à Portobello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la Riviere que sur la mer.

Après y avoir demeuré cinq jours, les bateaux en partirent, mais ils eurent bien de la peine à descendre la Riviere, car en quelques endroits nous trouvâmes l'eau fort basse, de sorte que les bateaux s'engravoyent bien souvent, & il falloit que les Nègres avec des pieux employassent toute leur force pour les retirer de là.

Quelquefois aussi nous rencontrions des courans qui nous emportoient comme un trait d'arc sous des arbres & des branches d'arbrisseaux sur le bord de la Riviere, qui nous arrêtoient tout court, & il falloit que pour nous en débarasser l'on employât bien du tems à couper ces grosses branches d'arbres qui étoient dans l'eau.

Si après huit jours Dieu ne nous eût envoyé de grosses pluyes, qui tombant des montagnes enflent la Riviere qui de soi-même est fort basse, notre voyage auroit été non-seulement fort long, mais aussi fort ennuyeux.

Douze

flux & le reflux de la mer est si grand en ce lieu là, que cela empêche que les grands Vaisseaux n'en aprochent de plus près, le reflux s'étendant à plus d'une lieue de la Ville, & laissant une grande étendue de vases à sec, ce qui rend ce lieu là mal sain, à quoi contribuent aussi divers autres endroits marécageux qui sont aux environs de la Ville.

Il y a environ cinq mille habitans, & l'on y entretient du moins huit Monasteres de Religieux & de Religieuses.

J'aprehendois beaucoup la chaleur, c'est pourquoi je fis aussi tout mon possible pour for tir bien-tôt de-là.

J'avois le choix d'aller en compagnie, ou par terre, ou par eau, pour me rendre à Portobello.

Mais considerant la difficulté qu'il y avoit à passer les montagnes en allant par terre, je me resolut d'aller par la Riviere de Chiagre, de sorte que sur minuit je partis de Panama, pour aller à *Venta de Cruzes*, qui est à dix ou douze lieues de là.

Le chemin pour y aller est pour la plüpart plat & uni, & très-agréable le matin & le soir.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à *Venta de Cruzes*, où il n'y demeure que des Mulâtres & des Nègres qui conduisent les bateaux plats dont l'on se sert pour porter les Marchandises à Portobello.

Je fus fort bien reçu de tous ces gens-là, qui me prierent de leur vouloir prêcher le Dimanche suivant, ce que je fis, & ils me donnerent vingt écus pour mon Sermon & pour la Procession.

CHA-



CHAPITRE X.

Description de la Riviere de Chiagre, depuis Venta de Cruzes, où l'Auteur s'embarqua jusqu'à Portobello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la Riviere que sur la mer.

Après y avoir demeuré cinq jours, les bateaux en partirent, mais ils eurent bien de la peine à descendre la Riviere, car en quelques endroits nous trouvâmes l'eau fort basse, de sorte que les bateaux s'engravoyent bien souvent, & il falloit que les Nègres avec des pieux employassent toute leur force pour les retirer de là.

Quelquefois aussi nous rencontrions des courans qui nous emportoient comme un trait d'arc sous des arbres & des branches d'arbrisseaux sur le bord de la Riviere, qui nous arrêtoient tout court, & il falloit que pour nous en débarasser l'on employât bien du tems à couper ces grosses branches d'arbres qui étoient dans l'eau.

Si après huit jours Dieu ne nous eût envoyé de grosses pluyes, qui tombant des montagnes enflent la Riviere qui de soi-même est fort basse, notre voyage auroit été non-seulement fort long, mais aussi fort ennuyeux.

Douze

Douze jours après nous être embarquez, nous arrivâmes à la mer, & descendîmes à la citadelle pour nous y rafraîchir la moitié de ce jour-là.

Il faut bien que les Espagnols soient persuadés que les courans, & le peu de profondeur de cette Riviere sont capables d'empêcher que les Etrangers ne viennent attaquer Venta de Cruzes, & de là Panama; car sans cela il y a aparence qu'ils auroient plus de soin de fortifier & d'entretenir cette Citadelle qu'ils ne font pas; car lors que j'y passai elle avoit grand besoin d'être réparée, étant sur le point de tomber toute en ruïne.

Le Gouverneur de cette Citadelle étoit un grand buveur, qui nous fit aussi très-bien boire pendant que nous y fûmes, & comme il avoit besoin d'un Chapelain pour lui & pour ses soldats, il eut bien voulu me retenir avec lui; mais j'avois des affaires qui m'étoient de plus grande importance, & qui m'appelloient ailleurs, de sorte que je pris congé de lui, & en partant il nous donna quelque rafraîchissement de viandes, de poisson & de confitures, & puis nous congédia.

Nous entrâmes en pleine mer, en découvrant premierement ce qu'on appelle l'Estudo de Veragua, & en allant toujours à la rame assez proche de terre, nous poursuivîmes notre route vers Porto-bello jusqu'au Samedi au soir, que nous mouillâmes l'ancre auprès d'une petite Isle avec résolution d'entrer le lendemain dans Porto-bello.

Toute cette nuit là les Nègres firent la garde de peur des Hollandois, qui, à ce qu'ils disoient, se mettoient souvent en embuscade en

en ces lieux-là pour surprendre les bateaux de la Riviere de Chiagre; mais nous passâmes heureusement la nuit, & le matin nous entrâmes dans Porto-bello.

CHAPITRE XI.

Description de Porto-bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des Gallions destinez audit Commerce.

CE Havre est très-bien fortifié par le moyen de deux Citadelles qui sont à son entrée, où l'on fait toujours fort bonne garde, aussi-bien que dans un autre château qui est plus avant dans le Port, qu'on nomme le Fort de Saint Michel.

Lors que j'y arrivai, je fus bien fâché d'apprendre que les Gallions n'étoient pas encore venus d'Espagne, parce que je sçavois que je n'y pouvois pas demeurer long-tems sans y faire beaucoup de dépense.

Mais je me consolai en ce que je sçavois que c'étoit la saison qu'ils devoient arriver, & qu'ils ne devoient pas tarder long tems à venir.

La premiere pensée que j'eus fut de chercher un logis, qui en ce tems-là étoient à si bon marché, qu'il y eut même des personnes qui s'offrirent à me loger pour rien, pourvu que lors que les Gallions seroient arrivez je quittrasse le logis, ou que je payasse aussi cher que les autres.

Douze jours après nous être embarquez, nous arrivâmes à la mer, & descendîmes à la citadelle pour nous y rafraîchir la moitié de ce jour-là.

Il faut bien que les Espagnols soient persuadés que les courans, & le peu de profondeur de cette Riviere sont capables d'empêcher que les Etrangers ne viennent attaquer Venta de Cruzes, & de là Panama; car sans cela il y a aparence qu'ils auroient plus de soin de fortifier & d'entretenir cette Citadelle qu'ils ne font pas; car lors que j'y passai elle avoit grand besoin d'être réparée, étant sur le point de tomber toute en ruïne.

Le Gouverneur de cette Citadelle étoit un grand buveur, qui nous fit aussi très-bien boire pendant que nous y fûmes, & comme il avoit besoin d'un Chapelain pour lui & pour ses soldats, il eut bien voulu me retenir avec lui; mais j'avois des affaires qui m'étoient de plus grande importance, & qui m'appelloient ailleurs, de sorte que je pris congé de lui, & en partant il nous donna quelque rafraîchissement de viandes, de poisson & de confitures, & puis nous congédia.

Nous entrâmes en pleine mer, en découvrant premierement ce qu'on appelle l'Estudo de Veragua, & en allant toujours à la rame assez proche de terre, nous poursuivîmes notre route vers Porto-bello jusqu'au Samedi au soir, que nous mouillâmes l'ancre auprès d'une petite Isle avec résolution d'entrer le lendemain dans Porto-bello.

Toute cette nuit là les Nègres firent la garde de peur des Hollandois, qui, à ce qu'ils disoient, se mettoient souvent en embuscade

en ces lieux-là pour surprendre les bateaux de la Riviere de Chiagre; mais nous passâmes heureusement la nuit, & le matin nous entrâmes dans Porto-bello.

CHAPITRE XI.

Description de Porto-bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y passe à l'égard des Gallions destinez audit Commerce.

CE Havre est très-bien fortifié par le moyen de deux Citadelles qui sont à son entrée, où l'on fait toujours fort bonne garde, aussi-bien que dans un autre château qui est plus avant dans le Port, qu'on nomme le Fort de Saint Michel.

Lors que j'y arrivai, je fus bien fâché d'apprendre que les Gallions n'étoient pas encore venus d'Espagne, parce que je sçavois que je n'y pouvois pas demeurer long-tems sans y faire beaucoup de dépense.

Mais je me consolai en ce que je sçavois que c'étoit la saison qu'ils devoient arriver, & qu'ils ne devoient pas tarder long tems à venir.

La premiere pensée que j'eus fut de chercher un logis, qui en ce tems-là étoient à si bon marché, qu'il y eut même des personnes qui s'offrirent à me loger pour rien, pourvu que lors que les Gallions seroient arrivez je quittrasse le logis, ou que je payasse aussi cher que les autres.

Mais il y eut un Gentilhomme qui étoit Tresorier du Roi, qui me promit de m'en faire avoir un où je serois logé à bon marché, même au tems que les Navires viendroient, & que les logis seroient au plus haut prix; de sorte que nous fumes ensemble en chercher un, où interposant son autorité, nous demeurâmes d'accord avec l'hôte que quand la Flote seroit arrivée, il ne pourroit le louer à personne, & que j'y demeurerois tout seul en ce tems-là.

Ce logement ne pouvoit contenir qu'un lit, une table, & un siège ou deux, & de la place seulement pour ouvrir & fermer la porte; cependant on ne laissa pas de m'en demander six vingt écus pour le tems que la Flote demeureroit dans le Port, qui d'ordinaire est de quinze jours.

Car comme la Ville est petite, & qu'il y a pour le moins quatre ou cinq mille soldats qui viennent dans les Galions pour leur servir de défense, & qu'il y vient aussi plusieurs Marchands du Péru, d'Espagne & d'autres endroits, les uns pour acheter, & les autres pour vendre des Marchandises, cela fait que les logemens, quelques petits qu'ils puissent être, y sont fort chers; car bien souvent il arrive qu'il n'y en a pas même assez dans la Ville pour loger tout le monde qui y aborde en ce tems-là.

Je connoissois un Marchand qui donna mille écus d'une boutique de raisonnable grandeur, pour y débiter ses Marchandises pendant quinze jours que la Flote demoura dans le Port.

Je crus que c'étoit trop pour moi de donner

ner les six vingt écus que l'on me demandoit pour un si petit logement qui n'étoit qu'un nid à rats; de sorte que cela me choqua, & je dis au Tresorier du Roi qu'il n'y avoit pas long-tems que j'avois été vôle sur la mer, & que je ne pouvois pas faire une grande dépense, avec celle qu'il falloit encore que je fisse pour ma nourriture qui se monteroit pour le moins autant.

Mais on n'en voulut rien rabattre; de manière que ce bon Tresorier ayant pitié de moi offrit à l'hôte de payer soixante écus pour moi, pourvu que je pussé payer l'autre moitié à quoi il falut me résoudre, ou bien à me voir réduit à coucher dehors sur le pavé.

Néanmoins, je ne voulus point entrer dans ce trou qui me coûtoit si cher jusqu'à l'arrivée de la Flote; mais je m'en allai loger ailleurs dans un fort bel appartement que l'on m'avoit offert pour rien.

Pendant que j'attendois l'arrivée de la Flote, je reçus quelque argent & quelques offrandes pour mes Messes, & pour les sermons que je fis dont j'eus quinze écus de chacun.

J'allai aussi voir les Citadelles que je trouvai fort bonnes & bien fortifiées.

Mais ce que je trouvai de plus étonnant fut de voir le grand nombre de Mulets qui venoient de Panama tout chargez de barres & lingots d'argent; de sorte que dans un jout j'en comptai plus de deux cens qui ne portoient rien autre chose, qui furent déchargés dans le marché public, où il y avoit des monceaux de lingots d'argent, comme des amas de pierres dans les ruës, qu'on laissoit là sans craindre qu'on les dérobat.

Dix jours après, la Flote arriva qui étoit de huit Gallions & dix Navires marchands, ce qui m'obligea de m'aller jeter dans mon trou.

Ce fut une merveille de voir le grand nombre de monde qu'il y avoit alors dans les rues, au lieu que peu de jours auparavant l'on n'y voyoit presque personne.

Le prix de toutes choses commença aussi à hauffer, de maniere qu'une volaille se vendoit douze réales, qui ne m'en avoit coûté qu'une bien souvent à la campagne, & la livre de bœuf valoit deux réales, au lieu qu'en d'autres endroits j'en avois eu treize livres pour une demi-réale, & les autres viandes à proportion devinrent si cheres, que ne sçachant comment faire, je fus obligé de vivre de poisson & de tortuës, dont il y a une assez grande quantité, & quoi qu'elles fussent un peu cheres, c'étoit pourtant ce que je pouvois manger à meilleur marché.

Cela étoit remarquable de voir comme les Marchands vendoient leurs marchandises, non en détail à l'aune, mais en gros, à la pièce & au poids, & comme ils faisoient leurs payemens non en argent monnoyé, mais en barres d'argent, qu'on pesoit & qu'on prenoit pour la valeur des Marchandises.

Mais cela ne dura que quinze jours, pendant quoi les Gallions ne se chargerent que de lingots & barres d'argent; de sorte que je puis dire & le soutenir hardiment, que pendant ces quinze jours il n'y a point de plus riche Foire dans le monde que celle qui se tient à Porto-bello entre les Marchands Espagnols, & ceux du Peru, de Panama, & des autres lieux aux environs.

CHA-

 CHAPITRE XII.

Des difficultez de l'embarquement à Porto-bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette renconire, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

DOm Carlos de Ybarra qui étoit Amiral de la Flote, apporta toute la diligence qui lui fut possible pour la faire partir, ce qui fit aussi que les Marchands se diligenterent de vendre & d'acheter, & de charger les Navires de lingots & de barres d'argent.

Cette diligence me réjouissoit fort, parce que je voyois que plutôt ils chargeroient leurs Vaisseaux & moins je déchargerois ma bourse, & que je pourrois bien tôt partir de ce lieu si mal sain, où la grande chaleur cause non seulement des fièvres ardentes, mais aussi la mort, si l'on ne s'empêche d'avoir les pieds mouillez lors qu'il pleut.

Mais particulièrement pendant que la Flote y demeure, l'on peut dire que c'est un tombeau toujours ouvert, & prêt d'engloutir une bonne partie de ce grand concours du peuple qui s'y trouve en ce tems-là, comme il arriva l'année que j'y étois, qu'il y mourut plus de cinq cens personnes, de Marchands, de Soldats & de Matelots, tant de ses fièvres ardentes, que de flux de ventre, pour trop manger de fruit & boire de l'eau froide & autres

Dix jours après, la Flote arriva qui étoit de huit Gallions & dix Navires marchands, ce qui m'obligea de m'aller jeter dans mon trou.

Ce fut une merveille de voir le grand nombre de monde qu'il y avoit alors dans les rues, au lieu que peu de jours auparavant l'on n'y voyoit presque personne.

Le prix de toutes choses commença aussi à hauffer, de maniere qu'une volaille se vendoit douze réales, qui ne m'en avoit coûté qu'une bien souvent à la campagne, & la livre de bœuf valoit deux réales, au lieu qu'en d'autres endroits j'en avois eu treize livres pour une demi-réale, & les autres viandes à proportion devinrent si cheres, que ne sçachant comment faire, je fus obligé de vivre de poisson & de tortuës, dont il y a une assez grande quantité, & quoi qu'elles fussent un peu cheres, c'étoit pourtant ce que je pouvois manger à meilleur marché.

Cela étoit remarquable de voir comme les Marchands vendoient leurs marchandises, non en détail à l'aune, mais en gros, à la pièce & au poids, & comme ils faisoient leurs payemens non en argent monnoyé, mais en barres d'argent, qu'on pesoit & qu'on prenoit pour la valeur des Marchandises.

Mais cela ne dura que quinze jours, pendant quoi les Gallions ne se chargerent que de lingots & barres d'argent; de sorte que je puis dire & le soutenir hardiment, que pendant ces quinze jours il n'y a point de plus riche Foire dans le monde que celle qui se tient à Porto-bello entre les Marchands Espagnols, & ceux du Peru, de Panama, & des autres lieux aux environs.

CHA-

CHAPITRE XII.

Des difficultez de l'embarquement à Porto-bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette renconire, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

DOm Carlos de Ybarra qui étoit Amiral de la Flote, apporta toute la diligence qui lui fut possible pour la faire partir, ce qui fit aussi que les Marchands se diligenterent de vendre & d'acheter, & de charger les Navires de lingots & de barres d'argent.

Cette diligence me réjouissoit fort, parce que je voyois que plutôt ils chargeroient leurs Vaisseaux & moins je déchargerois ma bourse, & que je pourrois bien tôt partir de ce lieu si mal sain, où la grande chaleur cause non seulement des fièvres ardentes, mais aussi la mort, si l'on ne s'empêche d'avoir les pieds mouillés lors qu'il pleut.

Mais particulièrement pendant que la Flote y demeure, l'on peut dire que c'est un tombeau toujours ouvert, & prêt d'engloutir une bonne partie de ce grand concours du peuple qui s'y trouve en ce tems-là, comme il arriva l'année que j'y étois, qu'il y mourut plus de cinq cens personnes, de Marchands, de Soldats & de Matelots, tant de ses fièvres ardentes, que de flux de ventre, pour trop manger de fruit & boire de l'eau froide & autres

autres sortes d'intempérances; de sorte qu'on pouvoit bien dire d'eux qu'ils avoient trouvé ce lieu-là, non Porto bello, mais plutôt Porto-malo.

Et parce que cela arrive ordinairement tous les ans, pour soulager ceux qui viennent incommodés de la mer, ou qui tombent malades en ce lieu-là, l'on a bâti un Hôpital dans la Ville qui est fort riche, où il y a plusieurs Religieux de la Charité qui ont le soin de traiter les malades & d'enterrer les morts.

L'Amiral qui appréhendoit que ces maladies, ne s'augmentassent encore, fit toute la diligence qu'il pût pour faire partir sa Flotte, sans se fonder du bruit qu'on faisoit courir qu'il y avoit trois ou quatre Navires Anglois ou Hollandois en mer, qui n'attendoient aparemment que l'occasion de s'emparer de quelqu'un de ces vaisseaux qui se trouveroit écarté des autres.

Cette nouvelle me donna de l'appréhension, & me fit penser que pour ma sûreté je ferois bien de passer dans un des meilleurs Galions; mais quand il fut question de traiter de mon passage, je trouvai que l'on ne me demandoit pas moins de trois cens écus, que je n'eusse pas pû me donner sans être beaucoup incommodé.

Cela fut cause que je fis dessein de m'adresser à quelque Maître de Navire Marchand, quoi que je scüssse bien que je n'y ferois pas en si grande sûreté que dans un Galion bien muni de soldats & de canons de fonte; néanmoins j'espérois toujours en Dieu, qui est le refuge de tous ceux qui le craignent, & qui dans

dans cette rencontre, me fit trouver un passage à bon marché & fort assuré.

Car ayant un jour rencontré mon ami le Tresorier, il eût encore pitié de moi, & me considérant comme un étranger qui avoit été vôle depuis peu, il me recommanda au Maître d'un Navire Marchand nommé le saint Sebastien, qu'il sçavoit être dans le dessein d'avoir un Chapelain dans son Vaisseau à qui il vouloit donner la table.

Je ne me fus pas plutôt adressé à lui de la part de ce Tresorier, qui étoit son ami aussi bien que le mien, qu'il me promit de me recevoir en son Vaisseau & de me donner sa table, sans me demander autre chose, sinon que je priasse Dieu pour lui & pour les siens, me promettant de plus de satisfaire pour tous les sermons que je ferois dans son Navire.

Je louai Dieu des graces qu'il me faisoit, reconnoissant en cela comme en beaucoup d'autres occasions le secours de sa providence, qui me fournissoit le moyen de retourner en Angleterre.

Aussi tôt que les Navires furent chargés, nous partîmes pour aller à Carthagene, & le lendemain que nous eûmes mis à la voile, nous découvrîmes quatre Navires, ce qui donna de l'appréhension aux Navires Marchands, & les fit tenir proche des Galions, ayant plus de confiance en la force de ces Vaisseaux là qu'en la leur.

Le Navire dans lequel j'étois étoit léger & vite à la voile; de sorte qu'il se tenoit toujours fort proche de l'Amiral ou de quelqu'un des autres Galions; mais tous les autres Na-

vires Marchands qui n'étoient pas si bons de voile venoient si lentement derriere, qu'il y en eut deux que les Hollandois surprirent & emmenerent pendant la nuit, avant que nous pussions arriver à Carthagene.

La plus grande peur qu'eurent les Espagnols pendant le voyage, fut autour de l'Isle de la Providence, qu'ils nomment l'Isle de sainte Catherine, appréhendant qu'il n'en sortit quelques forts Navires Anglois qui les vinssent attaquer.

Ils maudissoient les Anglois qui l'habitoient, & disoient que cette Isle là n'étoit à présent qu'une retraite de brigands & de pirates, & que si le Roi d'Espagne n'y mettoit ordre bien-tôt ils feroient bien du mal aux Espagnols, parce qu'elle est proche de l'embouchure du Defaguadero, ce qui met en péril les frégates de Grenade, & située entre Porto-bello & Carthagene, & par ce moyen menace aussi les Galions qui portent les revenus & les tresors du Roi.

En cette maniere-là, en invectivant toujours contre les Anglois & l'Isle de la Providence, nous fimes voile vers Carthagene, où nous rencontrâmes encore les quatre Navires qui nous avoient déjà suivis & qui avoient pris deux de nos Vaisseaux, & nous menaçoient encore d'en prendre d'autres en entrant dans le Port.

Ce qu'ils auroient pû faire s'ils eussent voulu se hazarder d'attaquer le Vaisseau où j'étois, qui en tournant autour du Cap pour entrer dans le havre s'échoüa à terre, où il auroit assurément fait naufrage si le fonds eût été de roche au lieu qu'il étoit sablonneux;

neux; mais nous fûmes garantis de ce péril par la peine que prirent les matelots à nous en retirer, & nous nous sauvâmes de ces Navires qui nous poursuivirent le plus loin qu'ils pûrent, mais qui n'osèrent s'approcher de la portée du canon de la Citadelle.

CHAPITRE XIII.

Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le séjour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces pais-là: départ des Galions du Port de Carthagene: leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier Port.

Nous entrâmes de la sorte dans le havre de Carthagene, où nous demeurâmes huit ou dix jours, & j'y rencontrai quelques Anglois qui étoient prisonniers, que les Espagnols avoient pris en mer, & qui étoient de l'Isle de la Providence, entre lesquels étoit le fameux Capitaine Rous, & environ une douzaine d'autres que je fus bien aise de rencontrer, mais à qui je n'osois témoigner beaucoup d'amitié de peur de me rendre suspect.

Comme l'on avoit résolu de les envoyer en Espagne, ils eussent bien voulu passer dans le Navire où j'étois, & comme je ne le souhaitois pas moins, je fis en sorte avec mon Capitaine

vires Marchands qui n'étoient pas si bons de voile venoient si lentement derriere, qu'il y en eut deux que les Hollandois surprirent & emmenerent pendant la nuit, avant que nous pussions arriver à Carthagene.

La plus grande peur qu'eurent les Espagnols pendant le voyage, fut autour de l'Isle de la Providence, qu'ils nomment l'Isle de sainte Catherine, appréhendant qu'il n'en sortit quelques forts Navires Anglois qui les vinssent attaquer.

Ils maudissoient les Anglois qui l'habitoient, & disoient que cette Isle là n'étoit à présent qu'une retraite de brigands & de pirates, & que si le Roi d'Espagne n'y mettoit ordre bien-tôt ils feroient bien du mal aux Espagnols, parce qu'elle est proche de l'embouchure du Defaguadero, ce qui met en péril les frégates de Grenade, & située entre Porto-bello & Carthagene, & par ce moyen menace aussi les Galions qui portent les revenus & les tresors du Roi.

En cette maniere-là, en invectivant toujours contre les Anglois & l'Isle de la Providence, nous fimes voile vers Carthagene, où nous rencontrâmes encore les quatre Navires qui nous avoient déjà suivis & qui avoient pris deux de nos Vaisseaux, & nous menaçoient encore d'en prendre d'autres en entrant dans le Port.

Ce qu'ils auroient pû faire s'ils eussent voulu se hazarder d'attaquer le Vaisseau où j'étois, qui en tournant autour du Cap pour entrer dans le havre s'échoïa à terre, où il auroit assurément fait naufrage si le fonds eût été de roche au lieu qu'il étoit sablonneux;

neux; mais nous fûmes garantis de ce péril par la peine que prirent les matelots à nous en retirer, & nous nous sauvâmes de ces Navires qui nous poursuivirent le plus loin qu'ils pûrent, mais qui n'osèrent s'approcher de la portée du canon de la Citadelle.

CHAPITRE XIII.

Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le séjour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces pais-là: départ des Galions du Port de Carthagene: leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier Port.

Nous entrâmes de la sorte dans le havre de Carthagene, où nous demeurâmes huit ou dix jours, & j'y rencontrai quelques Anglois qui étoient prisonniers, que les Espagnols avoient pris en mer, & qui étoient de l'Isle de la Providence, entre lesquels étoit le fameux Capitaine Rous, & environ une douzaine d'autres que je fus bien aise de rencontrer, mais à qui je n'osois témoigner beaucoup d'amitié de peur de me rendre suspect.

Comme l'on avoit résolu de les envoyer en Espagne, ils eussent bien voulu passer dans le Navire où j'étois, & comme je ne le souhaitois pas moins, je fis en sorte avec mon Capitaine

taine que pour l'amour de moi il en prit quatre dans son Vaisseau, entre lesquels il y en avoit un nommé Edouard Layfield, qui depuis en partant de saint Lucar pour aller en Angleterre fut pris par les Turcs, & qui m'a écrit de Turquie en Angleterre pour me prier de travailler à le faire racheter & le retirer de sa captivité.

Sa conversation me plaisoit fort, & je le trouvai toujours officieux envers moi, ce qui m'obligea de parler pour lui au Maître du Navire & aux Matelots, qui sans cela l'auroient maltraité & les autres Anglois de sa compagnie.

Pendant que nous étions à Carthagene, il vint un bruit qu'il y avoit soixante Navires Hollandois qui attendoient la sortie des Galions, ce qui ne donna pas peu d'appréhension aux Espagnols, qui tintent conseil pour sçavoir si la Flote devoit hiverner en ce lieu-là, ou partir pour l'Espagne.

Mais comme ce bruit étoit faux & qu'il ne venoit que des habitans de Carthagene, qui pour leur profit particulier, eussent bien voulu que tous les Galions & les Navires Marchands eussent demeuré-là.

Don Carlos de Ybarra répondit à ceux qui lui en parlerent, qu'il n'apréhendoit pas une centaine de Navires Hollandois, & qu'il n'y avoit rien qui le pût empêcher d'aller en Espagne, où il esperoit de conduire en sûreté le trésor du Roi, comme il fit suivant sa promesse.

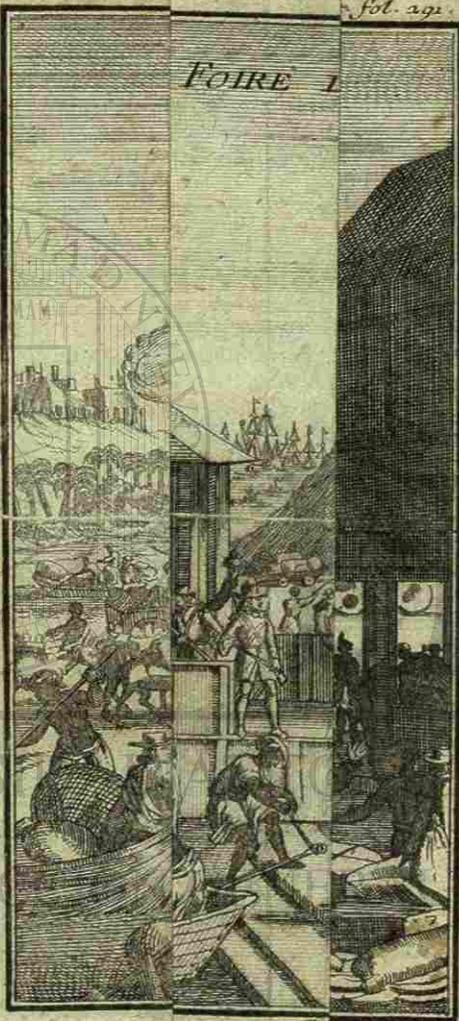
Huit jours après être partis de Carthagene nous arrivâmes à la Havane, où nous demeurâmes aussi huit jours en attendant la Flote qui devoit venir de Vera-Cruz. Pen-

FOIRE DE PORTO BELLO



NON SOLUS
ALERE FLAMMAM
VERITATIS

FOIRE



des Indes Occidentales. 291

Pendant ce tems-là j'eus moyen de voir cette forte Citadelle, où il y a douze pièces d'artillerie qu'on appelle les douze Apôttes, qui ne pourroient pas faire grand mal à une armée qui viendroit par terre ou de la riviere de Marañcos.

Je fus aussi visiter la mere de ce Mulâtre qui m'avoit pris en mer tout ce que j'avois, & fis tout ce que je pûs pour consoler ces pauvres Anglois qui étoient prisonniers, mais particulièrement le brave Capitaine Rous; qui se vint plaindre à moi des affronts que les Espagnols lui avoient faits dans le Navire où il étoit venu, & que n'ayant pu les supporter quoi qu'il fut prisonnier, il défia au combat ceux qui le méprisoient, & leur fit un apel pour se battre en quelque lieu qu'ils voudroient dans la Havane.

Cette action étoit assurément une marque de courage & d'honneur en ce prisonnier Anglois d'avoir la hardiesse d'envoyer un apel à un Espagnol dans son pays, & comme on dit d'attaquer le cocq sur son fumier.

Mais comme j'eus appris cette affaire par le moyen d'Edouard Layfield, je voulus l'assoupir & la terminer le plutôt que je pus, de peur que plusieurs personnes ne se jettassent de rage sur lui & le missent en pièces.

C'est pourquoi je l'envoyai querir au Convent où je demourois, & lui fis quitter le dessein qu'il avoit eu de se battre & de montrer sa bravoure dans un tems & dans un lieu où sa qualité de prisonnier l'en dispensoit.

Je consolai aussi les autres dans leur affliction, & les assistai du mieux que je pus

en leur nécessité & particulièrement Layfield.

Comme j'eus besoin de prendre un petit remede avant que de me mettre en mer, cela me donna occasion d'apprendre ce que je ne sçavois pas encore, qu'elle étoit la viande que les meilleurs Medecins de la Havane ordonnoient à leurs malades lors qu'ils avoient pris medecine.

Car au lieu qu'après que ma medecine eut fait son opération, je m'attendois qu'on m'apporterait un morceau de mouton, ou une volaille, ou bien quelqu'autre sorte de viande nourrissante, mon Medecin avoit ordonné que l'on me donnât une pièce de porc rôti, ce que croyant m'être contraire en l'état où j'étois je le refusai, en disant au Medecin que c'étoit contre la pratique de toutes les Nations, parce que la qualité de cette viande-là étoit de lâcher le ventre.

Mais il me répondit que le porc faisoit le contraire en ce lieu-là de ce qu'il faisoit ailleurs, & que je devois manger de ce qu'il m'avoit ordonné, m'assurant qu'il ne me feroit point de mal.

Comme l'on tient que la chair de pourceau est fort nourrissante en ce lieu-là, il n'y en a point aussi après celle-là qui le soit plus que celle des tortuës, dont tous les Navires font leurs provisions pour le voyage d'Espagne.

L'on coupe les tortuës en tranches fort minces & longues, comme j'ai déjà dit des raffajos, que l'on sale & fait secher au vent, après quoi les matelots s'en servent pendant tout leur voyage d'Espagne, & les mangent

boüil-

boüillies avec un peu d'ail, qu'ils disent avoir aussi bon goût que du veau.

Ils emportent aussi dans leurs Navires quelques volailles pour la table des Maîtres & des Capitaines avec quelques pourceaux tous en vie, ce qui aparemment devoit apporter de l'infection dans le Vaisseau, si l'on n'avoit soin de laver bien souvent le lieu où couchent routes ces bêtes.

Dans le Navire où j'étois l'on tuoit un pourceau routes les semaines pour la table du Maître, du pilote, & des passagers.

Comme tous les Navires se furent pourvus de vivres pour le voyage d'Espagne, & que les Marchandises qui appartenoient aux Marchands, & les Revenus du Roi furent chargez dans les Vaisseaux pendant neuf jours que nous demeurâmes là, nous n'attendions plus que la Flore de Vera-cruz qui nous devoit venir joindre en ce lieu le huitième de Septembre.

Mais Dom Carlos de Ybarra voyant qu'elle tardeoit beaucoup au-delà du tems limité, craignant le mauvais tems & la nouvelle Lune de ce mois-là, qui d'ordinaire étoit dangereuse pour le passage du détroit de Bahama, il ne voulut pas tarder davantage, mais se résolut à partir pour le voyage d'Espagne.

Bb 3 CHA-

CHAPITRE XIV.

Département des Galions du Port de la Havane, rencontre de la Flote de Vera-Cruz; prise d'un de nos Navires au milieu de cinquante deux Navires, tant des Galions que de la Flote, & de ce qui arriva jusqu'à ce que la Flote se separa de nous.

Nous mêmes donc à la voile un Dimanche matin au nombre de vingt-sept Navires, compris ceux qui nous avoient joints des Hondures des Isles, & l'un après l'autre nous sortîmes de la Havane pour entrer dans la pleine mer, où tout ce jour-là nous ne fîmes que louver en attendant que le vent fut favorable, & que le Vaisseau qui nous devoit conduire dans le Golphe de Bahama fut sorti de la Havane.

Mais quand la nuit fut venuë nous eussions bien souhaité d'être encore dans la Havane, croyant être environné d'une puissante Flote de Hollandois; parce qu'il y eut plusieurs Navires qui se vinrent mêler parmi les nôtres, & qui nous obligerent à nous préparer au combat pour le lendemain.

L'on tint le Conseil de guerre, & on fit la garde toute la nuit, l'on prépara les canons, l'on poissa les vaisseaux, & l'on envoya les ordres nécessaires dans tous les Galions & les Navires Marchands, pour leur faire sçavoir le lieu & le rang qu'ils devoient tenir. Le

Le Vaisseau dans lequel j'étois devoit accompagner l'Amiral, & par conséquent nous étions assurés d'avoir une puissante escorte.

Nos gens aussi étoient braves & tous prêts à se battre, & comme ces après Militaires ne me plaisoient pas beaucoup, l'on me destina un lieu où je pouvois être caché en sûreté entre des barils de biscuit.

Je ne manquai pas d'occupation toute cette nuit-là à confesser tous ceux qui étoient dans le Vaisseau; de sorte que le matin j'avois bon besoin de prendre du repos, après avoir passé toute la nuit en cette pénible occupation.

Mais dès la pointe du jour nous fîmes éclaircis du doute où nous étions, & nous vîmes que nôtre appréhension étoit mal fondée, puisque ce n'étoient pas des Vaisseaux Hollandois, mais de nos amis, qui avoient eu la même peur que nous & qui s'étoient aussi préparés au combat.

Car dès que nous eûmes aperçu leurs Pavillons, nous reconnûmes aussi tôt que c'étoit la Flote que nous attendions de Vera-Cruz, & qui devoit faire voile avec nous en Espagne.

Leur Flote étoit composée de vingt-deux Voiles, qui ne pensoient à rien moins qu'à nous rencontrer hors de la Havane, mais qui croyoient que nous étions encore à l'ancre en les attendant; de sorte que pendant la nuit ils avoient encore eu plus de peur de nous, que nous n'en avions eu d'eux. ®

Mais lors que le jour eut dissipé tous ces nuages & nous eut fait connoître la vérité, l'on ôta toutes les marques de la guerre, à

quoi l'on fit succéder le fanfare des trompettes qui faisoient un écho merveilleux; l'on ne voyoit que des bâteaux qui alloient d'un Navire à l'autre pour se saluer, & des gens qui buvoient des santez & se souhaitoient bon voyage, en quoi l'on employa toute cette matinée-là.

Mais au milieu de toutes ces réjouïssances, nôtre Flote se trouvant alors composée de cinquante-deux Voiles, sans que nous scussions combien il y en avoit en celle de Veracruz, ni qu'ils scussent aussi le nombre de la nôtre, il se trouva deux Navires parmi nous qu'on ne connoissoit point; les prisonniers Anglois me dirent seulement que l'un d'entr'eux étoit un Vaisseau d'Angleterre nommé le Neptune, qui ayant gagné le vent sur nous, donna la chasse à l'un de nos Navires qui étoit de Dunkerque, & qui ayant été employé au service du Roi à Saint Lucar & à Cadix, avoit été chargé dans les Indes de sucre & d'autres riches Marchandises pour la valeur de quatre-vingt mille écus; de sorte que le Neptune lui ayant envoyé sa bordée, l'autre ne répondit que de deux volées de canon, & le contraignit de se rendre, parce qu'il ne pouvoit être secouru de la Flote dont il étoit assez éloigné.

Ce combat-là ne dura pas une demi-heure, après quoi nous vîmes emmener ce Vaisseau devant nous, ce qui fit changer toutes les réjouïssances des Espagnols en blasphèmes & en malédictions.

Quelques-uns maudissoient le Capitaine du Navire qui avoit été pris, disant que c'étoit un traître, & qu'il s'étoit rendu tout exprès

près sans combattre, à cause qu'on l'avoit contraint de faire ce voyage-là.

D'autres maudissoient aussi ceux qui l'avoient pris, les apellant yvrognes, infames voleurs & pirates.

Il y en avoit qui prenoient leurs épées comme s'ils eussent voulu les couper en pièces, & d'autre qui avec leurs mousquets se mettoient en posture de tirer sur eux, & enfin d'autres qui frapoient du pied comme des enragez & qui couroient sur le tillac, comme s'ils eussent voulu sauter hors le bord pour aller après eux, & qui grinçoient les dents contre les pauvres prisonniers Anglois, comme s'ils les eussent voulu poignarder à cause de l'action que leurs compatriotes venoient de faire; & il faut que j'avoué que je n'eus pas peu de peine d'empêcher que tous ces fanfarons ne fissent du mal à Layfield, qui plus que tous les autres se mocquoit de leur folie, & répondoit aux injures qu'ils lui disoient.

L'on donna ordre aussi tôt au Vice-Amiral & à deux autres Gallions de les poursuivre, mais ce fut en vain, parce que le vent étoit contraire; de sorte que ces deux Vaisseaux se réjouïssant autant que les Espagnols en avoient de dépit, se sauverent ayant le vent en poupe, & grand sujet de se vanter d'avoir fait une riche prise au milieu de cinquante-deux Navires & des principales forces Navales de l'Espagne.



CHAPITRE XV.

De ce qui arriva depuis la séparation des Gallions d'avec la Flote, jusqu'au débarquement à Saint Lucar de Barameda.

Cette après dînée la Flote de Vera-Cruz nous dit adieu, parce qu'elle n'étoit pas ravitaillée pour faire le voyage d'Espagne, & entra dans la Havane & nous poursuivîmes nôtre route vers l'Europe, n'appréhendant plus rien que le Golphe de Bahama, que nous passâmes heureusement avec l'aide des Pilotes que nôtre Amiral avoit choisis & louiez pour cet effet.

Je croi qu'il est inutile de faire un grand détail de la vue que nous eûmes de saint Augustin & de la Floride, des tempêtes que nous souffrîmes pendant ce voyage, de la diversité des degrez de la hauteur du Pole sous lesquels nous passâmes, où en certains endroits nous eûmes autant ou plus de froid que dans les plus rudes hivers de l'Angleterre.

Je dirai seulement que les plus experts de nos Pilotes ne sçachant un jour en quel endroit ils étoient, nous penserent faire faire naufrage sur les rochers de la Bermude pendant la nuit, si la clarté du jour qui survint très à propos ne nous eût donné le moyen de reconnoître que nous courions tout droit dessus.

Mais

Mais les Espagnols au lieu de louer Dieu de ce qu'il les avoit garantis de ce peril-là, se prirent à maudire les Anglois qui habitent dans cette Isle, disant qu'ils l'avoient enchantée & toutes celles qui sont aux environs, & que par le moyen du Diable ils faisoient toujours élever des orages toutes les fois que la flote d'Espagne y passoit.

Après être heureusement échapez de ce lieu dangereux, nous fîmes voile vers les Isles des Terceires ou des Açores, où nous eussions bien voulu prendre de l'eau douce, parce que celle que nous avions prise à la Havane étoit toute jaune, & sentoît si mauvais que nous étions contraints de nous boucher le nez quand nous en voulions boire.

Mais le severe Dom Carlos sans avoir égard au reste de la Compagnie nous fit passer à côté des Isles, où la nuit suivante nous eussions bien voulu être abordez.

Car quoi que selon leur opinion ces Isles là ne soient point enchantées par les Anglois, mais habitées par de bons Catholiques, nous n'en fûmes pas plutôt éloignez qu'il s'éleva la plus grande tempête que nous eussions encore eüe depuis que nous étions partis de la Havane, & qui dura huit jours entiers, où nous perdîmes un navire, & il y eut deux Gallions qui furent obligez de tirer deux coups de canon pour avertir les autres du danger où ils étoient, ce qui fit arrêter toute la Flote jusqu'à ce qu'ils eussent racommodé leurs manœuvres & leur grand mâc.

Nous faisons voile tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans sçavoir au vrai où nous étions, bûyant toujours de nôtre eau puante:

donc.

300 *Nouvelle Relation*
dont l'on nous donnoit à chacun une pintre
par jour.

Trois ou quatre jours après que l'orage
fut cessé nous découvrîmes la terre, ce qui
fit que chacun se prit à crier, Espagne, Espa-
gne.

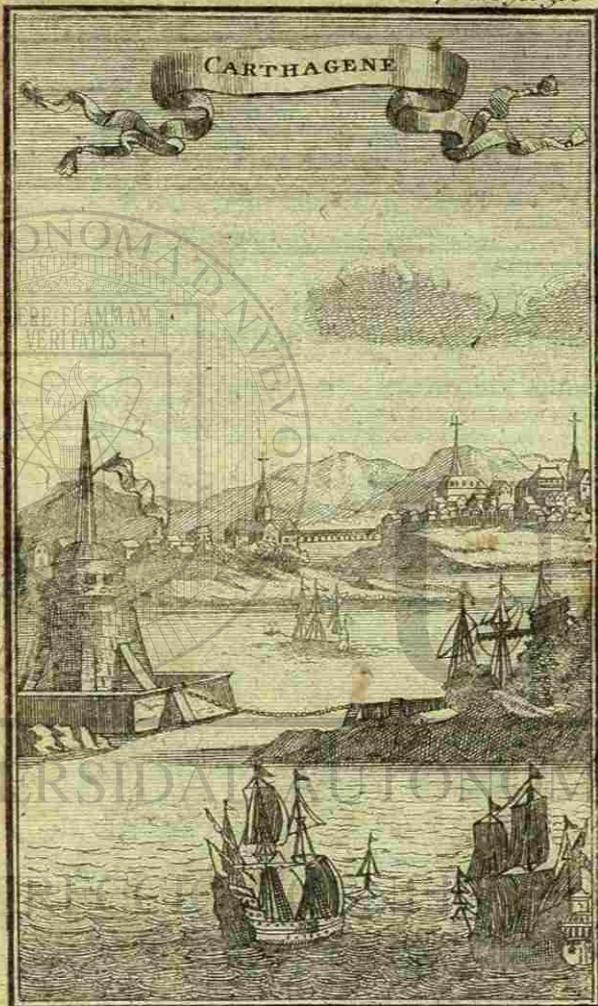
Pendant que l'on tenoit conseil au bord
de l'Amiral pour sçavoir quelle terre c'étoit,
il y en eut quelques-uns qui vendirent des
barils de biscuit, & d'autres de l'eau à ceux
qui en avoient besoin, chacun s'imaginant
que c'étoit quelqu'endroit de la côte d'Espa-
gne.

Mais le résultat du Conseil fut, après
qu'on fut approché plus près de la terre, &
qu'il y en eut plusieurs qui perdirent les
gacheures qu'ils avoient faites, que c'étoit de
l'Isle Maderé, ce qui les fit pester contre
l'ignorance des Pilotes, & nous obligea tous
à nous résoudre à la patience, voyant que
nous n'étions pas encore à la fin de nôtre
voyage.

Neanmoins Dieu nous fit la grace après
que nous eûmes découvert cette Isle, de nous
donner un vent favorable pour nous conduire
en Espagne, où douze jours après nous décou-
vrîmes Cadix.

Quelques-uns des vaisseaux nous quitté-
rent en ce lieu-là, mais la plus grande partie
passa outre jusqu'à S. Lucar, & entr'autres le
navire dans lequel j'étois.

Lors que nous arrivâmes en ce lieu dange-
reux que les Espagnols apellent *la Barre*,
nous n'osâmes hazarder la conduite de nô-
tre vaisseau à nos Pilotes; mais nous nous
servîmes de ceux du país, que l'espoir du
gain



gain fit venir en si grand nombre, que chaque Navire de la Flote avoit le sien pour le conduire dans le Port, comme on a accoustumé de faire par tout aux Havres & Rades de difficile accès.

Le vingt-huitième jour de Novembre 1637. environ à une heure après mi-jour nous mouillâmes l'ancre à saint Lucar de Barra-meda où je descendis à terre avec plusieurs autres passagers, après avoir été visités auparavant par les Officiers de la Douane.

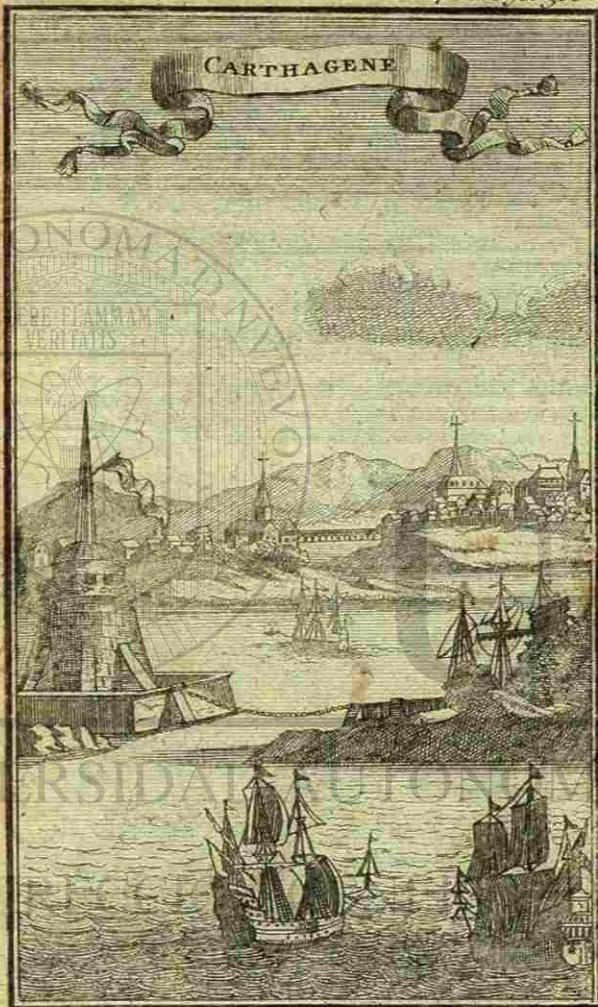


CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur à S. Lucar, avec les particularitez de l'accueil qu'il y reçut, jusqu'à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.

Q UOIQUE je pusse m'en aller d'abord au Convent de S. Dominique, où le vieux Religieux Paul de Londres demouroit encore, qui sans doute seroit ravi de me voir retourné des Indes, je crus néanmoins que je ferois bien de demeurer ce soir-là en la compagnie de mes amis, tant Espagnols qu'Anglois, qui avoient fait un si long voyage avec moi, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourrois trouver plus de repos que dans le Convent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre souper de Religieux, un fort petit logement, & être inquieté de cent questions que me feroit le vieux frere Paul de

Lon-



gain fit venir en si grand nombre, que chaque Navire de la Flote avoit le sien pour le conduire dans le Port, comme on a accoutumé de faire par tout aux Havres & Rades de difficile accès.

Le vingt-huitième jour de Novembre 1637. environ à une heure après mi-jour nous mouillâmes l'ancre à saint Lucar de Barra-meda où je descendis à terre avec plusieurs autres passagers, après avoir été visités auparavant par les Officiers de la Douane.



CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur à S. Lucar, avec les particularitez de l'accueil qu'il y reçut, jusqu'à son embarquement pour l'Angleterre, & son débarquement à Douvres.

Q UOIQUE je pusse m'en aller d'abord au Convent de S. Dominique, où le vieux Religieux Paul de Londres demouroit encore, qui sans doute seroit ravi de me voir retourné des Indes, je crus néanmoins que je ferois bien de demeurer ce soir-là en la compagnie de mes amis, tant Espagnols qu'Anglois, qui avoient fait un si long voyage avec moi, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourrois trouver plus de repos que dans le Convent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre souper de Religieux, un fort petit logement, & être inquieté de cent questions que me feroit le vieux frere Paul de

Lon-

Londres touchant les Indes & le long séjour que j'y avois fait.

Je m'en allai donc coucher ce soir là dans une hôtellerie Angloise, où je me reposai avec les pauvres prisonniers Anglois, que le maître du Navire m'avoit donnez en garde sur ma parole, à condition de les représenter quand on voudroit.

Le lendemain j'envoyai mon ami Layfield porter une lettre au Convent au Religieux Paul de Londres, qui l'ayant reçüe vint me trouver avec beaucoup de joye de me voir de retour des Indes, & après nous être un peu entretenus ensemble, il me donna avis qu'il y avoit dans le Port des Navires qui étoient prêts à s'en retourner en Angleterre.

Ce vieux Religieux qui étoit déjà tout décrepit, & commençoit à radoter, avoit grande envie que je partisse bien-tôt de là, s'imaginant que je ne serois pas plutôt arrivé en Angleterre, que je travaillerois à la conversion des Protestans, ce qui faisoit que chaque jour qui retardoit mon départ, lui duroit une année & lui faisoit faire tout son possible pour l'expédition de mon voyage, que je souhaitois encore plus que lui, étant prêt à partir dès le lendemain, si j'eusse trouvé le tems & un Vaisseau à propos.

Mais Dieu qui m'avoit toujours accompagné pendant près de quatre-vingt-dix jours de voyage sur mer, & qui m'avoit garanti au milieu de plusieurs fâcheux orages, disposa bien-tôt après cela toutes les choses nécessaires pour l'accomplissement de ce que j'avois tant souhaité, qui étoit de retourner en Angleterre mon País natal, d'où il y avoit près de

vingt-quatre ans que j'étois absent.

La premiere pensée que j'eus à saint Lucar, fut de quitter l'habit de Religieux que j'avois & d'en prendre un autre avec quoi je pusse paroître en Angleterre, ayant encore cent écus de reste après un voyage de près d'un an, depuis Petapa jusqu'à S. Lucar. Je fis donc faire un habit seculier par un tailleur Anglois, & me disposai ensuite à partir.

Il y avoit trois ou quatre Navires qui étoient tous prêts pour cela, & qui n'avoient attendu que l'arrivée de la flote pour charger quelques marchandises, & principalement des barres d'argent.

Je pensai m'en aller dans celui qui partit le premier, où s'embarqua mon ami Layfield; car tous les prisonniers Anglois furent relâchez en ce lieu-là, & on leur permit de s'en retourner en leur pays.

Mais la Providence de Dieu m'en empêcha, puis que je l'eusse fait, je serois aujourd'hui esclave en Turquie avec Layfield, car le lendemain que ce Vaisseau fut parti, il fut pris par les Turcs, & emmené à Alger, avec tous les Anglois qui étoient dedans.

Dieu me fit donc trouver une conduite plus assurée que celle-là dans un Vaisseau qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin, & qui étoit commandé par un Flamand nommé Adrian Adrianzen qui demouroit alors à Douvres, avec qui je fis marché pour mon passage & pour être nourri à sa table.

Ce Vaisseau là partit de la barre de S. Lucar neuf jours après mon arrivée en ce lieu-là, où il attendoit la compagnie de quatre autres Navires; mais principalement quelques bar-

res d'argent des Indes; qu'il n'eût osé charger dans le havre à peine de confiscation.

Etant donc habillé d'une autre maniere, & prêt à mener une autre sorte de vie que celle que j'avois faite jusqu'alors, étant changé d'un Americain à la mode d'un Anglois, le dixième jour de ma demeure dans S. Lucar, je dis adieu à l'Espagne & à toutes les façons de faire des Espagnols.

Je dis aussi adieu au vieux Religieux Paul de Londres & à tous les autres qui étoient de ma connoissance, & m'embarquai dans un bateau pour passer la barre & m'en aller à notre Navire, qui dès ce soir là mit à la voile en la compagnie de quatre autres pour aller en Angleterre.

Je pourrois reciter en ce lieu-ci toutes les bontez qu'eut pour moi Adrian Adrianzen, & les civilitez qu'il me témoigna pendant le voyage, mais je dirai seulement que j'avois bien plus de sujet encore de remarquer la bonté de Dieu, qui nous donna un tems & un vent si favorable, que sans aucun orage, nous arrivâmes en treize jours à Douvres, où je descendis à terre, & le Navire entra dans les Dunes.

Les autres qui descendirent à Margaret furent amenez à Douvres, où ils furent visitez par les Officiers de la Doiiane, mais comme je ne parlois qu'Espagnol, je ne fus point soupçonné n'y ayant personne qui me crût être Anglois.

Deux jours après je pris la poste avec quelques Espagnols & un Colonel Irlandois, pour aller à Cantorbery, & de là passer à Grave-send.

Lors

Lors que j'arrivai à Londres je me trouvai fort en peine de ne pouvoir pas parler ma langue maternelle, n'en pouvant dire que quelques mots interrompus par cy par là, de maniere que cela me faisoit craindre d'avoir bien de la peine à me faire reconnoître pour être Anglois.

Neanmoins je crus que mes parens qui sçavoient que j'avois été comme perdu pendant plusieurs années, me reconnoitroient si d'abord je m'adressois à quelqu'un d'entr'eux, jusqu'à ce que je pussé mieux m'exprimer en Anglois.

La premiere personne à qui je m'adressai de notre famille, & dont j'eus la connoissance, fut Madame Penelope Gage veuve du Chevalier Gage, qui demouroit en la rue de saint Jean, que j'allai trouver dès le lendemain de mon arrivée à Londres, afin de sçavoir par son moyen quels étoient mes autres parens.

Néanmoins de peur de tomber en nécessité en attendant, & afin que par leur moyen je pussé me remettre dans l'usage de ma langue maternelle que j'avois oubliée, sçavoir, quelle part mon pere m'avoit laissée dans son bien, & aprendre les mœurs du Pays, je crus par toutes ces raisons là que je ferois fort bien de m'informer d'eux & de tâcher à les trouver.

Comme je fus entré chez Madame Gage, elle crut bien que j'étois son parent, mais elle se prit à rire en disant que je parlois comme un Indien, ou comme un Gallois, & non pas comme un Anglois.

Elle ne laissa pas de me faire un bon accueil dans sa maison, & me fit conduire au logis

d'un de mes freres, qui logeoit en la ruë qu'on appelle *Longaker*, & qui étoit alors en la Province de *Surrey*, où ayant scû mon arrivée il m'envoya un homme & un cheval pour m'amener chez un de mes oncles, qui demouroit à *Garton* avec qui il étoit, afin que je passasse les fêtes de Noël avec eux.

Cet oncle qui me regardoit comme un homme qui avoit été perdu, & qui étoit de retour après vingt-quatre ans, me reçut fort bien chez lui, & me traita fort obligamment, & ensuite m'envoya à *Cheam* chez Monsieur *Fromand* qui étoit aussi un de nos parens, avec qui je demurai jusques aux Rois, après quoi je m'en retournai à *Londres* avec mon frere.

Ainsi le Lecteur peut voir un Américain, qui après plusieurs dangers par mer & par terre arrive heureusement en Angleterre, où il peut, comme je fais, remarquer la grand bonté de Dieu envers moi, pauvre & miserable pecheur.

F I N.

T A B L E DES CHAPITRES

Contenus en la III. Partie.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat, du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la Ville de *Guatemala*, & du pays qui en dépend, 1

CHAP. II. Description géographique de la Province de *Guatemala*, de son Commerce, de ses Côtes & Ports, & des saisons propres à y aborder, du fort & du foible de ses Places tant maritimes que de terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province, 27

CHAP. III. De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une Mine d'or. Histoire d'un Nègre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de *Guatemala*, 36

CHAP. IV. Description de *Petapa*, du Commerce qui s'y fait, & des Privilèges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses récoltes, 45

CHAP. V. Description de *Vera-Paz*, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pû subjugu-
guer; 55

C c 2 . V X .

d'un de mes freres, qui logeoit en la ruë qu'on appelle *Longaker*, & qui étoit alors en la Province de *Surrey*, où ayant sçu mon arrivée il m'envoya un homme & un cheval pour m'amener chez un de mes oncles, qui demouroit à *Gascon* avec qui il étoit, afin que je passasse les fêtes de Noël avec eux.

Cet oncle qui me regardoit comme un homme qui avoit été perdu, & qui étoit de retour après vingt-quatre ans, me reçut fort bien chez lui, & me traita fort obligamment, & ensuite m'envoya à *Cheam* chez Monsieur *Fromand* qui étoit aussi un de nos parens, avec qui je demurai jusques aux Rois, après quoi je m'en retournai à *Londres* avec mon frere.

Ainsi le Lecteur peut voir un Américain, qui après plusieurs dangers par mer & par terre arrive heureusement en Angleterre, où il peut, comme je fais, remarquer la grand bonté de Dieu envers moi, pauvre & miserable pecheur.

F I N.

T A B L E DES CHAPITRES

Contenus en la III. Partie.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat, du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la Ville de *Guatemala*, & du pays qui en dépend, 1

CHAP. II. Description géographique de la Province de *Guatemala*, de son Commerce, de ses Côtes & Ports, & des saisons propres à y aborder, du fort & du foible de ses Places tant maritimes que de terre, & de plusieurs autres particularitez de cette Province, 27

CHAP. III. De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une Mine d'or. Histoire d'un Nègre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de *Guatemala*, 36

CHAP. IV. Description de *Petapa*, du Commerce qui s'y fait, & des Privilèges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses récoltes, 45

CHAP. V. Description de *Vera-Paz*, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pu subjugu-
guer; Cc. 2. V. X.

T A B L E

guer ; l'Histoire d'un Religieux Espagnol qui y fit un voyage , avec plusieurs autres particularitez de cette contrée , 56

CHAP. VI. Description de l'état où sont à present les Indiens du païs de Guatimala , de leurs mœurs & maniere de vivre depuis la conquête & particulièrement de leurs fêtes annuelles , 60

CHAP. VII. De la méthode que les Espagnols observent à l'égard du service qu'ils tirent des Indiens , & quelle est leur conduite envers eux 67

CHAP. VIII. Des habits des Indiens , de leurs logemens , de leurs ouvrages , de leurs occupations domestiques , de leur police , de leurs mariages , &c. 71

CHAP. IX. L'Auteur continuë à décrire la maniere de vivre des Indiens , leur manger ordinaire , leurs diverses sortes de breuvages , 75

CHAP. X. Description d'une boisson étrange des Indiens , & de la maniere dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'ivrognerie , 84

CHAP. XI. Du Gouvernement des Indiens & de la justice qui s'exerce entr'eux , 88

CHAP. XII. Des arts & métiers qu'exercent les Indiens , & de leur exactitude & assiduité aux cérémonies de l'Eglise , & de ce qu'ils pratiquent envers leurs Cures & autres Ecclesiastiques , 94

CHAP. XIII. Des droitz que les Indiens payent au Roi d'Espagne , & aux Seigneurs dont ils dépendent , 100

CHAP. XIV. Des mœurs des Indiens , de leur fidélité , de leur respect envers les Ecclesiastiques , de leur éloquence naturelle , de l'attaché qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolâtrie & de l'opinion qu'ils ont de la Religion , 102

CHAP. XV. De l'application des Indiens à cét-

DES CHAPITRES.

brever les fêtes , & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant , lorsqu'ils se disciplinent en public à certains jours de l'année , 112

CHAP. XVI. Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens , 121

CHAP. XVII. Des danses des Indiens & de leurs instrumens , 117

CHAP. XVIII. Comme l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens , 128

CHAP. XIX. L'Auteur continuë la Relation de son voyage , 133

CHAP. XX. Comme j'appris la langue des Indiens , & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux ; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Cures de ces Pays-là , 142

CHAP. XXI. Des sorciers , & de leurs sortilèges , avec trois histoires remarquables sur ce sujet , 167

CHAP. XXII. L'Auteur raporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre , & comme la connoissance qu'il avoit de la langue du Pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatitlan & de toute la contrée , dont il fait une exacte description , aussi-bien que des mœurs des Indiens & des avantages de son Vicariat , 222

CHAP. XXIII. L'Auteur fait en sorte qu'on fût de l'emploi d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa , où il fait résolution de se prévaloir enfin de la permission qu'il avoit reçue de son General , & l'exécute habilement nonobstant tout ce que purent faire ses Supérieurs pour le retenir. 217



T A B L E DES CHAPITRES

Contenus en la IV. Partie.

CHAPITRE PREMIER.

- R** Ecit du voyage de l'Auteur depuis le Village de Petapa jusqu'à celui de la Trinité, & de ce qui lui arriva dans le chemin, 223
- CHAP. II.** Continuation de son voyage jusqu'à Ralejo, Port sur la mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, 228
- CHAP. III.** Son départ de Ralejo sur la mer du Sud; son voyage jusqu'à Grenades & description d'un Volcan des Villes de Leon & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considérable, 234
- CHAP. IV.** Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un Cayman ou Crocodile d'une énorme grandeur dont ils furent poursuivis; leur arrivée à Carthago, avec la description de cette Ville, & du pays par où ils passèrent pour y arriver, 245
- CHAP. V.** De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la fregate sur laquelle ils étoient, par un Malâtre nommé Diaguilla

DES CHAPITRES.

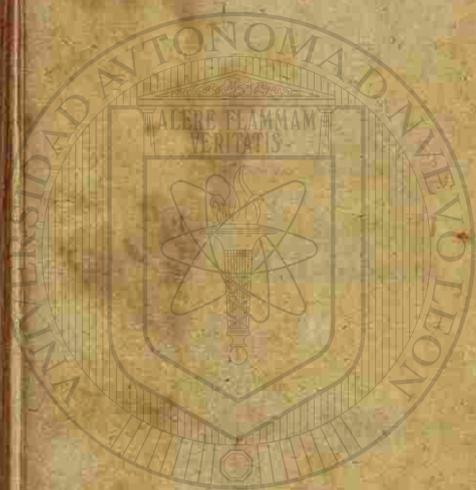
- lo qui commandoit une fregate en course sous un Pavillon Hollandois, 250
- CHAP. VI.** Leur débarquement en la riviere de Sucre d'où ils étoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considérable jusqu'à Carthago, 257
- CHAP. VII.** Leur départ de Carthago, & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya; le négoce qui s'y fait, & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens, 263
- CHAP. VIII.** Leur départ du Port des Salines sur la mer du Sud, leurs diverses aventures jusqu'à Panama, 268
- CHAP. IX.** Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Pérou que d'ailleurs, & de son gouvernement, avec le voyage de l'Auteur jusqu'à Venta de Cruces & sur la riviere de Chiagre, 276
- CHAP. X.** Description de la riviere de Chiagre depuis Venta de Cruces où l'Auteur s'embarqua jusqu'à Porto-bello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la riviere que sur la mer, 279
- CHAP. XI.** Description de Porto-bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui se passe à l'égard des Gallions destinez audit commerce, 281
- CHAP. XII.** Des difficultez de l'embarquement à Porto-bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque, 285
- CHAP. XIII.** Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable

TABLE DES CHAPITRES.

- quable pendant le séjour qu'il y fit ; singularité de
la chair de porc de ces Pays-là ; départ des gal-
lions du Port de Carthagene ; leur route jusqu'à
Havane, & leur départ de ce dernier Port, 28
- CHAP. XIV. Départ des Gallions du Port de
la Havane, rencontre de la Flote de Vera-cruz
prise d'un de nos Navires au milieu de cinquante
deux Navires, tant des Gallions que de la Flote
& de ce qui arriva jusques à ce que la Flote se se-
para de nous, 29
- CHAP. XV. De ce qui arriva depuis la sépa-
ration des Gallions d'avec la Flote jusqu'au débar-
quement à saint Lucar de Barra-meda, 29
- CHAP. XVI. Arrivée de l'Auteur à saint Lu-
car, avec les particularitez de l'accueil qu'il y re-
çut, jusqu'à son embarquement pour l'Angleter-
re, & son débarquement à Douvres. 30

Fin de la Table de la III. & IV. Partie





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Rolis

UANL

®



bien à traverser promptement la vallée, & faire les trois lieues qu'il y a d'un village à l'autre.

Quoi que mon étude principale en ce lieu-là fût de me perfectionner en la Langue Indienne, afin que jepusse prêcher aux Indiens & me bien faire entendre, je ne laissai pourtant pas de continuer le dessein que j'avois de retourner en Angleterre, & pour cet effet de travailler à avoir mon congé de Rome ou d'Espagne, par le moyen d'un Capitaine nommé Isidore de Zepeda, qui étoit un marchand de Seville, & maître d'un des navires qui la première année que je fus établi à Mixco, apportèrent des marchandises pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui passoit souvent par la vallée de Mixco, à mes amis en Espagne, dont j'eus réponse, mais avec peu de satisfaction sur ce que j'attendois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Capitaine Zepeda étoit si grande, que je lui déclarai mon dessein & le priai de m'emmener en Espagne dans son vaisseau, mais il le refusa, me représentant le danger où il se mettroit si l'on en faisoit plainte au Président de Guatimala, me conseillant de demeurer où j'étois, & de me munir d'argent, afin que je puisse m'en retourner avec honneur après avoir eu mon congé.

Me voyant donc obligé de demeurer en ce pais-là, je me résolus de me laisser conduire à la providence de Dieu, qui scauroit bien trouver les moyens pour m'en tirer, quand il seroit nécessaire pour sa gloire & pour mon bien.

Cepen-

Cependant, je demurai cinq ans entiers entre ces deux villages de Mixco & de Pinola, où il se presenta à moi des occasions beaucoup plus favorables pour profiter, qu'à pas un de tous ceux qui m'y avoient précédé.

Car la première année que j'y demurai, Dieu y envoya une des sept playes d'Egypte qui étoit celle des sauterelles, n'en ayant jamais vû auparavant.

Elles étoient semblables aux sauterelles de l'Europe, mais plus grosses, & s'envoloient toutes ensemble par troupes, & en si grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur & empêchoient le Soleil de faire paroître sa lumière. Par tout elles s'attachoient en descendant de l'air, l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruine & de désolation; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds, mais aussi les feuilles & les fruits des arbres, où elles tomboient en si grand nombre, que de leur pesanteur elles rompoient les branches où elles s'arrêtoient, & les séparoient du tronc de l'arbre.

Les grands chemins en étoient tout couverts, de sorte qu'elles faisoient tressaillir à tout moment les mulets qui alloient par le pais, en sifflant autour de leurs oreilles, & en leur chatoüillant les pieds.

Je me souviens même qu'en allant par le pais j'en étois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit été impossible de pouvoir continuer mon chemin.

Les fermiers qui demuroient sur la côte du Sud, se plaignoient que leur Indigo qui étoit encore en herbe, étoit sur le point d'être rongé par ces sauterelles.

Ceux